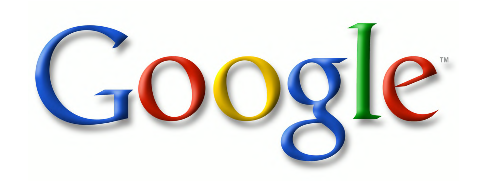
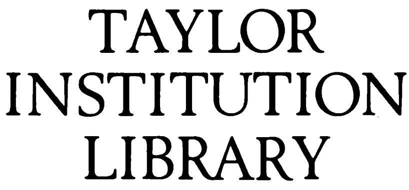












RECUEIL
D'ŒUVRES
CHOISIES.

ŒUVRES
CHOISIES
DE M. ROUSSEAU.



NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez { DESAINT & SAILLANT, rue S. Jean de Beauvais;
BRIASSON, rue S. Jacques.
LEPRIEUR, rue S. Jacques. }

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



ODES.

LIVRE I.

ODE I.

TIRÉE DU PSEAUME XIV.

Caractère de l'homme juste.



Eigneur dans ta gloire adorable
Quel mortel est digne d'entrer ?
Qui pourra, grand Dieu, pénètrer
Ce sanctuaire impénétrable,
Où tes Saints inclinés, d'un œil respectueux
Contemplent de ton front l'éclat majestueux ?

Ce sera celui qui du vice
Evite le sentier impur ;
Qui marche d'un pas ferme & sûr
Dans le chemin de la justice :
Attentif & fidèle à distinguer sa voix,
Intrépide & sévère à maintenir ses loix,

Ce ſera celui dont la bouche
Rend hommage à la vérité ;
Qui ſous un air d'humanité
Ne cache point un cœur farouche ;
Et qui par des diſcours faux & calomnieux
Jamais à la vertu n'a fait baiſſer les yeux.

Celui devant qui le ſuperbe,
Enflé d'une vaine ſplendeur,
Paroît plus bas dans ſa grandeur
Que l'inſecte caché ſous l'herbe ;
Qui bravant du méchant le faſte couronné,
Honore la vertu du juſte infortuné.

Celui, dis-je, dont les promeſſes
Sont un gage toujours certain :
Celui, qui d'un infâme gain
Ne fait point groſſir ſes richeſſes :
Celui, qui ſur les dons du coupable puiſſant
N'a jamais décidé du ſort de l'innocent.

Qui marchera dans cette voie,
Comblé d'un éternel bonheur,
Un jour des élûs du Seigneur
Partagera la ſainte joie ;
Et les frémiſſemens de l'enfer irrité
Ne pourront faire obſtacle à ſa félicité.

ODE II.

TIRÉE DU PSEAUME XVIII.

Mouvemens d'une ame qui s'élève à la connoissance de Dieu par la contemplation de ses ouvrages.

LEs cieux instruisent la terre
A révérer leur auteur.
Tout ce que leur globe enserre,
Célèbre un Dieu créateur,
Quel sublime cantique,
Que ce concert magnifique
De tous les célestes corps!
Quelle grandeur infinie!
Quelle divine harmonie
Résulte de leurs accords!

De sa puissance immortelle
Tout parle, tout instruit.
Le jour au jour la révèle,
La nuit l'annonce à la nuit.
Ce grand & superbe ouvrage
N'est point pour l'homme un langage
Obscur & mistérieux:
Son admirable structure
Et la voix de la nature,
Qui se fait entendre aux yeux.

Dans une éclatante voute
Il a placé de ſes mains
Ce ſoleil, qui dans ſa route
Eclaire tous les humains.
Environné de lumière,
Cet aſtre ouvre ſa carrière,
Comme un époux glorieux,
Qui dès l'aube matinale
De ſa couche nuptiale
Sort brillant & radieux.

L'univers, à ſa préſence,
Semble ſortir du néant.
Il prend ſa courſe, il s'avance
Comme un ſuperbe géant.
Bientôt ſa marche féconde
Embraſſe le tour du monde
Dans le cercle qu'il décrit;
Et par ſa chaleur puiſſante,
La nature languiſſante
Se ranime & ſe nourrit.

O que tes œuvres ſont belles!
Grand Dieu, quels ſont tes bienfaits!
Que ceux qui te ſont fidelles,
Sous ton joug trouvent d'attraits!
Ta crainte inſpire la joie:
Elle aſſure notre voie,
Elle nous rend triomphant:
Elle éclaire la jeuneſſe,
Et fait briller la ſageſſe
Dans les plus foibles enfans.

Soutien ma foi chancelante,
Dieu puissant; inspire moi
Cette crainte vigilante
Qui fait pratiquer ta loi.
Loi sainte, loi désirable;
Ta richesse est préférable
A la richesse de l'or;
Et ta douceur est pareille
Au miel dont la jeune abeille
Compose son cher trésor.

Mais sans tes clartés sacrées;
Qui peut connoître, Seigneur,
Les foiblesses égarées
Dans les replis de son cœur?
Prête-moi tes feux propices.
Vien m'aider à fuir les vices
Qui s'attachent à mes pas.
Vien consumer par ta flâme
Ceux que je vois dans mon ame;
Et ceux que je n'y vois pas.

Si de leur triste esclavage
Tu viens dégager mes sens;
Si tu détruis leur ouvrage,
Mes jours seront innocens.
J'irai puiser sur ta trace
Dans les sources de ta grace;
Et de ses eaux abreuvé,
Ma gloire fera connoître
Que le Dieu qui m'a fait naître,
Est le Dieu qui m'a sauvé.

ODE III.

TIRÉE DU PSEAUME XLVIII.

Sur l'aveuglement des hommes du siècle.

QU'aux accens de ma voix la terre se réveille :
Rois, soyez attentif : peuples, ouvrez l'oreille :
Que l'univers se taise, & m'écoute parler.
Mes chants vont seconder les accords de ma lire :
L'Esprit saint me pénétre, il m'échauffe, il m'inspire
Les grandes vérités que je vais révéler.

L'homme en sa propre force a mis sa confiance ;
Ivre de ses grandeurs, & de son opulence,
L'éclat de sa fortune enfle sa vanité.
Mais, ô moment terrible ! ô jour épouvantable,
Où la mort saisira ce fortuné coupable,
Tout chargé de liens de son iniquité ?

Que deviendront alors, répondez, grands du monde
Que deviendront ces biens où votre espoir se fonde,
Et dont vous étalez l'orgueilleuse moisson ?
Sujets, amis, parens, tout deviendra stérile ;
Et dans ce jour fatal, l'homme à l'homme inutile
Ne paîra point à Dieu le prix de sa rançon.

Vous avez vû tomber les plus illustres têtes ;
Et vous pourriez encore, insensés que vous êtes,
Ignorer le tribut que l'on doit à la mort ?
Non, non, tout doit franchir ce terrible passage.
Le Riche & l'indigent, l'imprudent & le sage,
Sujets à même loi, subissent même sort.

D'avides étrangers tranſportés d'allégreſſe,
Engloutiſſent déja toute cette richeſſe,
Ces terres, ces palais de vos noms annoblis.
Et que vous reſte-t'il en ces momens ſuprêmes ?
Un ſépulchre funébre, où vos noms, où vous-mêmes.
Dans l'éternelle nuit ſerez enſevelis.

Les hommes éblouis de leurs honneurs frivoles,
Et de leurs vains flateurs écoutant les paroles,
Ont de ces vérités perdu le ſouvenir.
Pareils aux animaux farouches & ſtupides,
Les loix de leur inſtinct ſont leurs uniques guides,
Et pour eux le preſent paroît ſans avenir.

Un précipice affreux devant eux ſe préſente ;
Mais toujours leur raiſon ſoumiſe & complaiſante,
Au devant de leurs yeux met un voile impoſteur.
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,
Où la cruelle mort les prenant pour victimes,
Frape ces vils troupeaux dont elle eſt le paſteur.

Là s'anéantiront ces titres magnifiques,
Ce pouvoir uſurpé, ces reſſorts politiques,
Dont le juſte autrefois ſentit le poids fatal.
Ce qui fit leur bonheur, deviendra leur torture ;
Et Dieu, de ſa juſtice appaiſant le murmure,
Livrera ces méchans au pouvoir infernal.

Juſtes, ne craignez point le vain pouvoir des hommes ;
Quelque élevés qu'ils ſoient, ils ſont ce que nous ſommes.
Si vous êtes mortels, ils le ſont comme vous.
Nous avons beau vanter nos grandeurs paſſagères,
Il faut mêler ſa cendre aux cendres de ſes peres ;
Et c'eſt le même Dieu qui nous jugera tous.

ODE IV.

TIRÉE DU PSEAUME XLIX.

Sur les dispositions que l'homme doit apporter à la Prière.

Le Roi des cieux & de la terre
Descend au milieu des éclairs:
Sa voix, comme un bruyant tonnerre,
S'est fait entendre dans les airs.
Dieux mortels; c'est vous qu'il appelle.
Il tient la balance éternelle
Qui doit peser tous les humains.
Dans ses yeux la flâme étincelle,
Et le glaive brille en ses mains.

Ministres de ses loix augustes.
Esprits divins qui le servez,
Assemblez la troupe des justes
Que les œuvres ont éprouvez;
Et de ces serviteurs utiles
Séparez les ames serviles,
Dont le zèle oisif en sa foi,
Par des holocaustes stériles
A cru satisfaire à la loi.

Allez, saintes intelligences;
Exécuter ses volontés:
Tandis qu'à servir ses vengeances
Les cieux & la terre invités
Par des prodiges innombrables,
Apprendront à ces misérables
Que le jour fatal est venu,
Qui fera connoître aux coupables
Le Juge qu'ils ont méconnu.

Ecoutez ce Juge févère,
Hommes charnels, écoutez tous.
Quand je viendrai dans ma colére
Lancer mes jugemens fur vous,
Vous m'alléguerez les victimes
Que fur mes autels légitimes
Chaque jour vous facrifiez :
Mais ne penfez pas que vos crimes
Par-là puiffent être expiez.

Que m'importent vos facrifices,
Vos offrandes & vos troupeaux?
Dieu boit-il le fang des géniffes?
Mange-t'il la chair des taureaux?
Ignorez-vous que fon empire
Embraffe tout ce qui refpire
Et fur la terre & dans les mers?
Et que fon foufle feul infpire
L'ame à tout ce vafte univers?

Offrez, à l'exemple des Anges,
A ce Dieu votre unique appui,
Un facrifice de louange,
Le feul qui foit digne de lui.
Chantez d'une voix ferme & fûre,
De cet auteur de la nature
Les bienfaits toujours renaiffans:
Mais fachez qu'une main impure
Peut fouiller le plus pur encens.

Il a dit à l'homme profane :
Ofes-tu, pécheur criminel,
D'un Dieu dont la loi te condamne,
Chanter le pouvoir éternel?

Toi, qui courant à ta ruine,
Fus toujours ſourd à ma doctrine ;
Et malgré mes ſecours puiſſans,
Rejettant toute diſcipline,
N'a pris conſeil que de tes ſens.

Si tu voyois un adultére,
C'ètoit lui que tu conſultois.
Tu reſpirois le caractére
Du voleur que tu fréquentois.
Ta bouche abondoit en malice ;
Et ton cœur pétri d'artifice,
Contre ton frere encouragé,
S'applaudiſſoit du précipice
Où ta fraude l'avoit plongé.

Contre une impiété ſi noire
Mes foudres furent ſans emploi :
Et voilà ce qui t'a fait croire
Que ton Dieu penſoit comme toi.
Mais apprend, homme déteſtable,
Que ma juſtice formidable
Ne ſe laiſſe point prévenir,
Et n'eſt pas moins redoutable
Pour être tardive à punir.

Penſez-y donc, ames groſſières.
Commencez par régler vos mœurs.
Moins de faſte dans vos prières,
Plus d'innocence dans vos cœurs.
Sans une ame légitimée
Par la pratique confirmée
De mes préceptes immortels,
Votre encens n'eſt qu'une fumée
Qui déshonore mes autels.

ODE V.

TIRÉE DU PSEAUME LVII.

Contre les hypocrites.

SI la loi du Seigneur vous touche,
Si le mensonge vous fait peur,
Si la justice en votre cœur
Régne aussi-bien qu'en votre bouche ;
Parlez, fils des hommes, pourquoi
Faut-il qu'une haine farouche
Préside aux jugemens que vous lancez sur moi ?

C'est vous de qui les mains impures
Trament le tissu détesté,
Qui fait trébucher l'équité
Dans le piége des impostures :
Lâches, au cabales vendus,
Artisans de fourbes obscures,
Habiles seulement à noircir les vertus.

L'hypocrite, en fraudes fertile,
Dès l'enfance est pétri de fard :
Il sait colorer avec art
Le fiel que sa bouche distile ;
Et la morsure du serpent
Est moins aiguë & moins subtile,
Que le venin caché que sa langue répand.

En vain le sage les conseille,
Ils sont infléxibles & sourds.
Leur cœur s'assoupit aux discours
De l'équité qui les réveille :
Plus insensibles & plus froids,
Que l'aspic qui ferme l'oreille
Aux sons mélodieux d'une touchante voix.

ODE VI.

TIRÉE DU PSEAUME LXXI.

Idée de la véritable grandeur des Rois.

O Dieu, qui par un choix propice
Daignâtes élire entre tous,
Un homme qui fut parmi nous
L'oracle de votre justice:
Inspirez à ce jeune Roi,
Avec l'amour de votre loi
Et l'horreur de la violence,
Cette clairvoyante équité,
Qui de la fausse vraisemblance
Sait discerner la vérité.

Que par des jugemens sévéres
Sa voix assure l'innocent:
Que de son peuple gémissant
Sa main soulage les miséres.
Que jamais le mensonge obscur
Des pas de l'homme libre & pur
N'ose à ses yeux souiller la trace
Et que le vice fastueux
Ne soit point assis à la place
Du mérite humble & vertueux.

Ainsi du plus haut des montagnes
La paix & tous les dons des cieux,
Comme un fleuve délicieux,
Viendront arroser nos campagnes.

Son régne à ses peuples chéris
Sera ce qu'aux champs défleuris
Est l'eau que le ciel leur envoie ;
Et tant que luira le soleil,
L'homme plein d'une sainte joie
Le bénira dès son réveil.

Son thrône deviendra l'azyle
De l'orphelin persécuté :
Son équitable austérité
Soutiendra le foible pupile.
Le pauvre, sous ce défenseur,
Ne craindra plus que l'oppresseur
Lui ravisse son héritage ;
Et le champ qu'il aura semé,
Ne deviendra plus le partage
De l'usurpateur affamé.

Ses dons versés avec justice,
Du pâle calomniateur,
Ni du servile adulateur
Ne nourriront point l'avarice ;
Pour eux son front sera glacé.
Le zèle désintéressé
Seul digne de sa confidence,
Fera renaître pour jamais
Les délices & l'abondance,
Inséparables de la paix.

Alors sa juste renommée,
Répandue au-delà des mers,
Jusqu'aux deux bouts de l'univers
Avec éclat sera semée.
Ses ennemis humiliés
Mettront leur orgueil à ses piés :

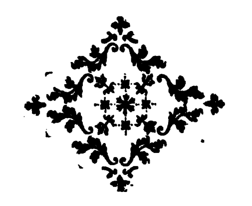
Et des plus éloignés rivages
Les rois, frapés de sa grandeur,
Viendront par de riches hommages
Briguer sa puissante faveur.

Ils diront : Voilà le modèle
Que doivent suivre tous les rois;
C'est de la sainteté des loix
Le protecteur le plus fidèle.
L'ambitieux immodéré,
Et des eaux du siécle enyvré,
N'ose paroître en sa présence.
Mais l'humble ressent son appui;
Et les larmes de l'innocence
Sont précieuses devant lui.

De ses triomphantes années
Le tems respectera le cours;
Et d'un long ordre d'heureux jours
Ses vertus seront couronnées.
Ses vaisseaux, par les vents poussés,
Vogueront des climats glacés
Aux bords de l'ardente Lybie.
La mer enrichira ses ports;
Et pour lui l'heureuse Arabie
Epuisera tous ses trésors.

Tel qu'on voit la tête chenue
D'un chêne, autrefois arbrisseau,
Egaler le plus haut rameau
Du cédre caché dans la nue :
Tel croissant toujours en grandeur,
Il égalera la splendeur
Du potentat le plus superbe;
Et ses redoutables sujets
Se multiplieront comme l'herbe
Autour des humides marêts.

Qu'il vive, & que dans leur mémoire
Les rois lui dressent des autels.
Que les cœurs de tous les mortels
Soient les monumens de sa gloire.
Et vous, ô Maître des humains
Qui de vos bienfaisantes mains
Formez les monarques célébres :
Montrez-vous à tout l'univers ;
Et daignez chasser les ténébres,
Dont nos foibles yeux sont couverts.



ODE VII.

TIRÉE DU PSEAUME LXXII.

Inquiétude de l'ame ſur les voies de la Providence.

QUe la ſimplicité d'une vertu paiſible
Eſt ſûre d'être heureuſe, en ſuivant le Seigneur !
Deſſillez-vous, mes yeux; conſole-toi mon cœur :
Les voiles ſont levés; ſa conduite eſt viſible
Sur le juſte & ſur le pécheur.

Pardonne, Dieu puiſſant, pardonne à ma foibleſſe.
A l'aſpect des méchans, confus, épouvanté,
Le trouble m'a ſaiſi, mes pas ont héſité.
Mon zèle m'a trahi, Seigneur, je le confeſſe,
En voyant leur proſpérité.

Cette mer d'abondance où leur ame ſe noie,
Ne craint ni les écueils, ni les vents rigoureux :
Ils ne partagent point nos fléaux douloureux :
Ils marchent ſur les fleurs, ils nagent dans la joie;
Le ſort n'oſe changer pour eux.

Voilà donc d'où leur vient cette audace intrépide,
Qui n'a jamais connu craintes ni repentirs.
Envelopés d'orgueil, engraiſſés de plaiſirs,
Enyvrés de bonheur, ils ne prennent pour guides,
Que leurs plus inſenſés déſirs.

Leur bouche ne vômit qu'injures & blaſphêmes,
Et leur cœur ne nourrit que penſers vicieux.
Ils affrontent la terre, ils attaquent les cieux;
Et n'élevent leur voix, que pour vanter eux-mêmes
Leurs forfaits les plus odieux.

De-là, je l'avoûrai, naissoit ma défiance.
Si sur tous les mortels Dieu tient les yeux ouverts,
Comment, sans les punir, voit-il des cœurs pervers?
Et s'il ne les voit point, comment peut sa science
Embrasser tout cet univers?

Tandis qu'un peuple entier les suit & les adore,
Prêt à sacrifier ses jours mêmes aux leurs;
Accablé de mépris, consumé de douleurs,
Je n'ouvre plus mes yeux au rayons de l'aurore,
Que pour faire place à mes pleurs.

Ah! c'est donc vainement qu'à ces ames parjures
J'ai toujours refusé l'encens que je te doi?
C'est donc en vain, Seigneur, que m'attachant à toi,
Je n'ai jamais lavé mes mains simples & pures
Qu'avec ceux qui suivent ta loi?

C'étoit en ces discours que s'exhaloit ma plainte.
Mais, ô coupable erreur! ô transports indiscrets!
Quand je parlois ainsi, j'ignorois tes secrets;
J'offensois tes élûs, & je portois atteinte
A l'équité de tes décrets.

Je croyois pénétrer tes jugemens augustes;
Mais, grand Dieu, mes efforts ont toujours été vains,
Jusqu'à ce qu'éclairé du flambeau de tes Saints,
J'ai reconnu la fin qu'à ces hommes injustes
Réservent tes puissantes mains.

J'ai vû que leurs honneurs, leur gloire, leur richesse,
Ne sont que des filets tendus à leur orgueil;
Que le port n'est pour eux qu'un véritable écueil;
Et que ces lits pompeux où s'endort leur mollesse,
Ne couvrent qu'un affreux cercueil.

Comment tant de grandeur s'eſt-elle évanouie ?
Qu'eſt devenu l'éclat de ce vaſte appareil?
Quoi ! leur clarté s'éteint aux clartés du ſoleil ?
Dans un ſommeil profond ils ont paſſé leur vie,
Et la mort a fait leur réveil.

Inſenſé que j'étois, de ne pas voir leur chute
Dans l'abus criminel de tes dons tout-puiſſans !
De ma foible raiſon j'écoutois les accens ;
Et ma raiſon n'étoit que l'inſtinct d'une brute,
Qui ne juge que par les ſens.

Cependant, ô mon Dieu ! ſoutenu de ta grace,
Conduit par ta lumière, appuyé ſur ton bras,
J'ai conſervé ma foi dans ces rudes combats.
Mes piés ont chancelé : mais enfin de ta trace
Je n'ai point écarté mes pas.

Puis-je aſſez exalter l'adorable clémence
Du Dieu qui m'a ſauvé d'un ſi mortel danger ?
Sa main contre moi-même a ſçu me protéger ;
Et ſon divin amour m'offre un bonheur immenſe,
Pour un mal foible & paſſager.

Que me reſte-t-il donc à chérir ſur la terre,
Et qu'ai-je à déſirer au céleſte ſéjour ?
La nuit qui me couvroit, céde aux clartés du jour ;
Mon eſprit ni mes ſens ne me font plus la guerre ;
Tout eſt abſorbé par l'amour.

Car enfin, je le vois ; le bras de ſa juſtice,
Quoique lent à fraper, ſe tient toujours levé
Sur ces hommes charnels, dont l'eſprit dépravé
Oſe à de faux objets offrir le ſacrifice
D'un cœur pour lui ſeul réſervé.

Laiſſons-les s'abîmer ſous leurs propres ruines.
Ne plaçons qu'en Dieu ſeul nos vœux & notre eſpoir.
Faiſons-nous de l'aimer un éternel devoir ;
Et publions par-tout les merveilles divines
De ſon infaillible pouvoir.

ODE VIII.

TIRÉE DU PSEAUME LXXV.

Et appliquée à la dernière guerre des Turcs.

Quelle eſt la véritable reconnoiſſance que Dieu exige des hommes.

Le Seigneur eſt connu dans nos climats paiſibles.
Il habite avec nous ; & ſes ſecours viſibles
Ont de ſon peuple heureux prévenu les ſouhaits.
Ce Dieu, de ſes faveurs nous comblant à toute heure,
A fait de ſa demeure
La demeure de paix.

Du haut de la montagne où ſa grandeur réſide,
Il a briſé la lance & l'épée homicide
Sur qui l'impiété fondoit ſon ferme appui.
Le ſang des étrangers a fait fumer la terre ;
Et le feu de la guerre
S'eſt éteint devant lui.

Une affreuſe clarté dans les airs répandue
A jetté la frayeur dans leur troupe éperdue :
Par l'effroi de la mort ils ſe ſont diſſipés :
Et l'éclat foudroyant des lumières céleſtes
A diſperſé leurs reſtes
Aux glaives échapés.

Insensé ! qui remplis d'une vapeur légére,
Ne prenez pour conseil qu'une ombre mensongére,
Qui vous peint des trésors chimériques & vains :
Le réveil suit de près vos trompeuses yvresses ;
Et toutes vos richesses
S'écoulent de vos mains.

L'ambition guidoit vos escadrons rapides.
Vous dévoriez déja, dans vos courses avides,
Toutes les régions qu'éclaire le soleil.
Mais le Seigneur se léve ; il parle, & sa menace
Convertit votre audace
En un morne sommeil.

O Dieu, que ton pouvoir est grand & redoutable !
Qui pourra se cacher au trait inévitable
Dont tu poursuis l'impie au jour de ta fureur ?
A punir les méchans ta colére fidelle
Fait marcher devant elle
La mort & la terreur.

Contre ces inhumains, tes jugemens augustes
S'élévent pour sauver les humbles & les justes,
Dont le cœur devant toi s'abbaisse avec respect.
Ta justice paroît de feux étincelante ;
Et la terre tremblante
S'arrête à son aspect.

Mais ceux pour qui ton bras opére ces miracles,
N'en cueilleront le fruit, qu'en suivant tes oracles,
En bénissant ton nom, en pratiquant ta loi.
Quel encens est plus pur qu'un si saint exercice ?
Quel autre sacrifice
Seroit digne de toi ?

Ce ſont-là les préſens, grand Dieu, que tu demandes.
Peuples, ce ne ſont point vos pompeuſes offrandes
Qui le peuvent payer de ſes dons immortels :
C'eſt par une humble foi, c'eſt par un amour tendre,
Que l'homme peut prétendre
D'honorer ſes autels.

Venez donc adorer le Dieu ſaint & terrible,
Qui vous a délivrés par ſa force invincible
Du joug que vous avez redouté tant de fois ;
Qui d'un ſoufle détruit l'orgueilleuſe licence,
Reléve l'innocence,
Et terraſſe les rois.



ODE IX.

TIRÉE DU PSEAUME XC.

Que rien ne peut troubler la tranquillité de ceux qui s'assurent en Dieu.

CElui qui mettra sa vie
Sous la garde du Très-haut,
Repoussera de l'envie
Le plus dangereux assaut.
Il dira : Dieu redoutable,
C'est dans ta force indomtable
Que mon espoir est remis :
Mes jours sont ta propre cause ;
Et c'est toi seul que j'oppose
A mes jaloux ennemis.

Pour moi dans ce seul azyle,
Par ses secours tout-puissans,
Je brave l'orgueil stérile
De mes rivaux frémissans.
En vain leur fureur m'assiége,
Sa justice rompt le piége
De ces chasseurs obstinés :
Elle confond leur adresse,
Et garantit ma foiblesse
De leurs dards empoisonnés.

O toi, que ces cœurs féroces
Comblent de crainte & d'ennui.
Contre leurs complots atroces
Ne cherche point d'autre appui.
Que la vérité propice
Soit contre leur artifice

Ton

Ton plus invincible mur.
Que ſon aîle tutélaire
Contre leur âpre colére
Soit ton rempart le plus ſûr.

Ainſi mépriſant l'atteinte
De leurs traits les plus perçans ;
Du froid poiſon de la crainte
Tu verras tes jours exemts :
Soit que le jour ſur la terre
Vienne éclairer de la guerre
Les implacables fureurs ;
Ou ſoit que la nuit obſcure
Répande dans la nature
Ses ténébreuſes horreurs.

Quels effroyables abîmes
S'entrouvrent autour de moi !
Quel déluge de victimes
S'offre à mes yeux pleins d'effroi !
Quelle épouvantable image
De morts, de ſang, de carnage,
Frape mes regards tremblans !
Et quels glaives inviſibles
Percent de coups ſi terribles
Les corps pâles & ſanglans ?

Mon cœur, ſois en aſſurance ;
Dieu ſe ſouvient de ta foi ;
Les fléaux de ſa vengeance
N'approcheront pas de toi.
Le juſte eſt invulnérable :
De ſon bonheur immuable
Les Anges ſont les garans ;
Et toujours leurs mains propices
A travers les précipices
Conduiſent ſes pas errans.

Dans les routes ambiguës
Du bois le moins fréquenté,
Parmi les ronces aiguës,
Il chemine en liberté.
Nul obstacle ne l'arrête.
Ses piés écrasent la tête
Du dragon & de l'aspic.
Il affronte avec courage
La dent du lion sauvage,
Et les yeux du basilic.

Si quelques vaines foiblesses
Troublent ses jours triomphans;
Il se souvient des promesses
Que Dieu fait à ses enfans.
A celui qui m'est fidelle,
Dit la sagesse éternelle,
J'assurerai mes secours:
Je raffermirai sa voie,
Et dans des torrens de joie
Je ferai couler ses jours.

Dans ses fortunes diverses
Je viendrai toujours à lui;
Je serai dans ses traverses
Son inséparable appui:
Je le comblerai d'années
Paisibles & fortunées.
Je bénirai ses desseins:
Il vivra dans ma mémoire,
Et partagera la gloire
Que je réserve à mes Saints.

ODE X.

TIRÉE DU PSEAUME XCIII.

Que la justice divine est présente à toutes nos actions.

PAroissez, Roi des rois ; venez, Juge suprême ;
Faire éclater votre courroux
Contre l'orgueil & le blasphême
De l'impie armé contre vous.
Le Dieu de l'univers est le Dieu des vengeances,
Le pouvoir & le droit de punir les offenses
N'appartient qu'à ce Dieu jaloux.

Jusqu'à quand, Seigneur, souffrirez-vous l'hyvresse
De ces superbes criminels,
De qui la malice transgresse
Vos ordres les plus solemnels,
Et dont l'impiété barbare & tyrannique
Au crime ajoute encor le mépris ironique
De vos préceptes éternels ?

Ils ont sur votre peuple exercé leur furie,
Ils n'ont pensé qu'à l'affliger.
Ils ont semé dans leur patrie
L'horreur, le trouble & le danger,
Ils ont de l'orphelin envahi l'héritage ;
Et leur main sanguinaire a déployé sa rage
Sur la veuve & sur l'étranger,

Ne ſongeons, ont-ils dit, quelque prix qu'il en coûte,
Qu'à nous ménager d'heureux jours.
Du haut de la céleſte voûte,
Dieu n'entendra pas nos diſcours.
Nos offenſes par lui ne ſeront point punies :
Il ne les verra point? & de nos tyrannies
Il n'arrêtera pas le cours.

Quel charme vous ſéduit? quel démon vous conſeille,
Homme imbéciles & fous?
Celui qui forma votre oreille,
Sera ſans oreille pour vous?
Celui qui fit vos yeux, ne verra point vos crimes?
Et celui qui punit les rois les plus ſublimes,
Pour vous ſeuls retiendra ſes coups?

Il voit, n'en doutez plus, il entend toute choſe;
Il lit juſqu'au fond de vos cœurs.
L'artifice en vain ſe propoſe
D'éluder ſes arrêts vengeurs :
Rien n'échape aux regards de ce juge ſévére.
Le repentir lui ſeul peut calmer ſa colére,
Et fléchir ſes juſtes rigueurs.

Ouvrez, ouvrez les yeux, & laiſſez-vous conduire
Aux divins rayons de ſa foi.
Heureux celui qu'il daigne inſtruire
Dans la ſcience de ſa loi!
C'eſt l'aſyle du juſte; & la ſimple innocence
Y trouve ſon repos, tandis que la licence
N'y trouve qu'un ſujet d'effroi.

Qui me garantira des aſſauts de l'envie?
Sa fureur n'a pû s'attendrir :
Si vous n'aviez ſauvé ma vie,
Grand Dieu, j'étois prêt à périr.
Je vous ai dit : Seigneur, ma mort eſt infaillible;
Je ſuccombe. Auſſitôt votre bras invincible
S'eſt armé pour me ſecourir.

Non, non, c'eſt vainement qu'une main ſacrilége
Contre moi décoche ſes traits;
Votre thrône n'eſt point un ſiége
Souillé par d'injuſtes décrets.
Vous ne reſſemblez point à ces rois implacables
Qui ne font exercer leurs loix impratiquables
Que pour accabler leurs ſujets.

Toujours à vos élûs l'envieuſe malice
Tendra ſes filets captieux :
Mais toujours votre loi propice
Confondra les audacieux.
Vous anéantirez ceux qui nous font la guerre;
Et ſi l'impiété nous juge ſur la terre,
Vous la jugerez dans les cieux.



ODE XI.

TIRÉE DU PSEAUME XCVI.

Et appliquée au Jugement dernier.

Misére des Réprouvés. Félicité des Elûs.

PEuples, élevez vos concerts:
Pouſſez des cris de joïe & des chants de victoire.
Voici le Roi de l'univers,
Qui vient faire éclater ſon triomphe & ſa gloire.

La juſtice & la vérité
Servent de fondement à ſon thrône terrible.
Une profonde obſcurité
Aux regards des humains le rend inacceſſible.

Les éclairs, les feux dévorans
Font luire devant lui leur flâme étincelante:
Et ſes ennemis expirans
Tombent de toutes parts ſous la foudre brûlante.

Pleine d'horreur & de reſpect,
La terre a treſſailli ſous ſes voûtes briſées.
Les monts fondus à ſon aſpect
S'écoulent dans le ſein des ombres embraſées.

De ſes jugemens redoutés
La trompette céleſte a porté le meſſage,
Et dans les airs épouvantés
En ces terribles mots ſa voix s'ouvre un paſſage:

Soyez à jamais confondus,
Adorateurs impurs de profanes idoles;
Vous qui par des vœux défendus
Invoquez de vos mains les ouvrages frivoles.

Ministres de mes volontés,
Anges, servez contre eux ma fureur vengeresse.
Vous, mortels que j'ai rachetés,
Redoublez à ma voix vos concerts d'allégresse.

C'est moi, qui du plus haut des cieux,
Du monde que j'ai fait, regle les destinées:
C'est moi qui brise ses faux dieux,
Misérables jouets des vents & des années.

Par ma présence raffermis,
Méprisez du méchant la haine & l'artifice;
L'ennemi de vos ennemis
A détourné sur eux les traits de leur malice.

Conduits par mes vives clartés,
Vous n'avez écouté que mes loix adorables:
Jouissez des félicités
Qu'ont mérité pour vous mes bontés secourables.

Venez donc, venez en ce jour
Signaler de vos cœurs l'humble reconnoissance:
Et par un respect plein d'amour,
Sanctifiez en moi votre réjouissance.



ODE XII.

TIRÉE DU PSEAUME CXIX.

Contre les Calomniateurs.

DAns ces jours destinés aux larmes ;
Où mes ennemis en fureur
Aiguisoient contre moi les armes
De l'imposture & de l'erreur :
Lorsqu'une coupable licence
Empoisonnoit mon innocence ;
Le Seigneur fut mon seul recours :
J'implorai sa toute-puissance,
Et sa main vint à mon secours.

O Dieu, qui punis les outrages,
Que reçoit l'humble vérité,
Venge-toi ; détruit les ouvrages
De ces lèvres d'iniquité ;
Et confons cet homme parjure
Dont la bouche non moins impure
Publie avec légereté
Les mensonges que l'imposture
Invente avec malignité.

Quel rempart, quelle autre barrière
Pourra défendre l'innocent
Contre la fraude meurtrière
De l'impie adroit & puissant ?
Sa langue aux feintes préparée
Ressemble à la fléche acerée
Qui part & frape en un moment.
C'est un feu léger dès l'entrée,
Que suit un long embrasement.

Hélas ! dans quel climas ſauvage
Ai-je ſi long-tems habité !
Quel exil ! quel affreux rivage !
Quels aſyles d'impiété !
Cédar, où la fourbe & l'envie
Contre ma vertu pourſuivie
Se déchaînerent ſi long-tems,
A quels maux ont livré ma vie
Tes ſacriléges habitans !

J'ignorois la trame inviſible
De leurs pernicieux forfaits.
Je vivois tranquille & paiſible
Chez les ennemis de la paix.
Et lorſqu'exempt d'inquiétude,
Je faiſois mon unique étude
De ce qui pouvoit les flater,
Leur déteſtable ingratitude
S'armoit pour me perſécuter.



ODE XIII.

TIRÉE DU PSEAUME CXLIII.

Image du bonheur temporel des méchans.

BEni soit le Dieu des armées,
Qui donne la force à mon bras,
Et par qui mes mains sont formées
Dans l'art pénible des combats.
De sa clémence inépuisable
Le secours prompt & favorable
A fini mes oppressions:
En lui j'ai trouvé mon asile,
Et par lui d'un peuple indocile,
J'ai dissipé les factions.

Qui suis-je, vile créature?
Qui suis-je, Seigneur? Et pourquoi
Le Souverain de la nature
S'abaisse-t'il jusques à moi?
L'homme en sa course passagére
N'est rien qu'une vapeur légére
Que le soleil fait dissiper:
Sa clarté n'est qu'une nuit sombre;
Et ses jours passent comme une ombre
Que l'œil suit, & voit échaper.

Mais quoi? les périls qui m'obsédent
Ne sont point encore passés:
De nouveaux ennemis succédent
A mes ennemis terrassés.
Grand Dieu, c'est toi que je réclame:
Léve ton bras, lance ta flâme,

Abaiſſe la hauteur des cieux:
Et vient ſur leur voûte enflammée,
D'une main de foudres armée
Fraper ces monts audacieux.

Objet de mes humbles cantiques,
Seigneur, je t'adreſſe ma voix:
Toi, dont les promeſſes antiques
Furent toujours l'eſpoir des rois;
Toi, de qui les ſecours propices
A travers tant de précipices
M'ont toujours garanti d'effroi;
Conſerve aujourd'hui ton ouvrage,
Et daigne détourner l'orage
Qui s'apprête à fondre ſur-moi.

Arrête cet affreux déluge,
Dont les flots vont me ſubmerger.
Sois mon vengeur, ſois mon refuge
Contre les fils de l'étranger.
Venge-toi d'un peuple infidelle,
De qui la bouche criminelle
Ne s'ouvre qu'à l'impiété,
Et dont la main vouée au crime
Ne connoît rien de légitime
Que le meurtre & l'iniquité.

Ces hommes qui n'ont point encore
Eprouvé la main du Seigneur,
Se flattent que Dieu les ignore,
Et s'enyvrent de leur bonheur.
Leur poſtérité floriſſante,
Ainſi qu'une tige naiſſante,
Croît & s'éleve ſous leurs yeux.
Leurs filles couronnent leurs têtes
De tout ce qu'en nos jours de fêtes
Nous portons de plus précieux.

De leurs grains les granges ſont pleines:
Leurs celliers regorgent de fruits:
Leurs troupeaux tout chargés de laines.
Sont inceſſamment reproduits:
Pour eux la fertile roſée
Tombant ſur la terre embraſée,
Rafraîchit ſon ſein altéré;
Et pour eux le flambeau du monde.
Nourrit d'une chaleur féconde
Le germe en ſes flancs reſſerré.

Le calme regne dans leurs villes,
Nul bruit n'interrompt leur ſommeil:
On ne voit point leurs toits fragiles
Ouverts aux rayons du ſoleil.
C'eſt ainſi qu'ils paſſent leur âge.
Heureux, diſent-ils, le rivage
Où l'on jouit d'un tel bonheur!
Qu'ils reſtent dans leur rêverie.
Heureuſe la ſeule patrie
Où l'on adore le Seigneur!



ODE XIV.

TIRÉE DU PSEAUME CXLV.

Foiblesse des hommes. Grandeur de Dieu.

MOn ame, louez le Seigneur :
Rendez un légitime honneur
A l'objet éternel de vos justes louanges.
Oui, mon Dieu, je veux désormais
Partager la gloire des Anges,
Et consacrer ma vie à chanter vos bienfaits

Renonçons au stéril appui
Des grands qu'on implore aujourd'hui ;
Ne fondons point sur eux une espérance fole.
Leur pompe indigne de nos vœux
N'est qu'un simulacre frivole,
Et les solides biens ne dépendent pas d'eux.

Comme nous, esclaves du sort,
Comme nous, jouets de la mort,
La terre engloutira leurs grandeurs insensées ;
Et periront en même jour
Ces vastes & hautes pensées
Qu'adorent maintenant ceux qui leur font la cour.

Dieu seul doit faire notre espoir ;
Dieu, de qui l'immortel pouvoir
Fit sortir du néant le ciel, la terre & l'onde ;
Et qui, tranquille au haut des airs,
Anima d'une voix féconde
Tous les êtres semés dans ce vaste univers.

Heureux, qui du ciel occupé,
Et d'un faux éclat détrompé
Met de bonne heure en lui toute son espérance :
Il protége la vérité,
Et sçaura prendre la défense
Du juste que l'impie aura persécuté.

C'est le Seigneur qui nous nourrit ;
C'est le Seigneur qui nous guérit :
Il prévient nos besoins, il adoucit nos gênes :
Il assure nos pas craintifs :
Il délie, il brise nos chaînes ;
Et nos tyrans par lui deviennent nos captifs.

Il offre au timide étranger
Un bras prompt à le protéger ;
Et l'orphelin en lui retrouve un second pere :
De la veuve il devient l'époux,
Et par un châtiment sévere
Il confond les pécheurs conjurés contre nous.

Les jours des rois sont dans sa main.
Leur régne est un régne incertain,
Dont le doigt du Seigneur a marqué les limites.
Mais de son régne illimité
Les bornes ne seront prescrites
Ni par la fin des tems, ni par l'éternité.



ODE XV.

TIRÉE DU CANTIQUE D'EZECHIAS.
ISAÏE. Chap. 38.

Pour une perſonne convaleſcente.

J'Ai vû mes triſtes journées
Décliner vers leur penchant,
Au midi de mes années,
Je touchois à mon couchant.
La mort, déployant ſes aîles,
Couvroit d'ombres éternelles
La clarté dont je jouis ;
Et dans cette nuit funeſte,
Je cherchois en vain le reſte
De mes jours évanouis.

Grand Dieu, votre main réclame
Les dons que j'en ai reçus :
Elle vient couper la trame
Des jours qu'elle m'a tiſſus.
Mon dernier ſoleil ſe léve ;
Et votre ſoufle m'enléve
De la terre des vivans,
Comme la feuille ſéchée,
Qui de ſa tige arrachée
Devient le jouet des vents.

Comme un tigre impitoyable,
Le mal a briſé mes os ;
Et ſa rage inſatiable
Ne me laiſſe aucun repos.
Victime foible & tremblante.
A cette image ſanglante

Je ſoupire nuit & jour ;
Et dans ma crainte mortelle,
Je ſuis comme l'hirondelle
Sous les griffes du vautour.

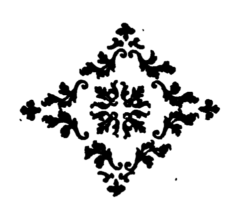
Ainſi des cris & d'allarmes
Mon mal ſembloit ſe nourrir ;
Et mes yeux noyés de larmes
Etoient laſſés de s'ouvrir.
Je diſois à la nuit ſombre :
O nuit, tu vas dans ton ombre
M'enſevelir pour toujours.
Je rediſois à l'aurore :
Le jour que tu fais éclore,
Eſt le dernier de mes jours.

Mon ame eſt dans les ténébres ;
Mes ſens ſont glacés d'effroi.
Ecoutez mes cris funébres,
Dieu juſte, répondez moi.
Mais enfin ſa main propice
A comblé le précipice
Qui s'entrouvroit ſous mes pas :
Son ſecours me fortifie,
Et me fait trouver la vie
Dans les horreurs du trépas.

Seigneur, il faut que la terre
Connoiſſe en moi vos bienfaits :
Vous ne m'avez fait la guerre,
Que pour me donner la paix.
Heureux l'homme à qui la grace
Départ ce don efficace,
Puiſé dans ſes ſaints tréſors ;
Et qui rallumant ſa flâme,
Trouve la ſanté de l'ame
Dans les ſouffrances du corps !

C'eſt pour ſauver la mémoire
De vos immortels ſecours,
C'eſt pour vous, pour votre gloire,
Que vous prolongez nos jours.
Non, non, vos bontés ſacrées
Ne ſeront point célébrées
Dans l'horreur des monumens:
La mort aveugle & muéte
Ne ſera point l'interpréte
De vos ſaints commandemens.

Mais ceux qui de ſa menace,
Comme moi, ſont rachetés,
Annonceront à leur race
Vos céleſtes vérités.
J'irai, Seigneur, dans vos temples
Réchauffer par mes exemples
Les mortels les plus glacés;
Et vous offrant mon hommage,
Leur montrer l'unique uſage
Des jours que vous leur laiſſez.



EPODE.

TIRÉE PRINCIPALEMENT DES LIVRES DE SALOMON.

I. PARTIE.

VAins mortels, que du monde endort la folle yvreſſe,
Ecoutez, il eſt tems, la voie de la Sageſſe.
Heureux, & ſeul heureux qui s'attache au Seigneur.
Pour trouver le repos, le bonheur & la joie
Il n'eſt qu'un ſimple chemin: c'eſt de ſuivre ſa voie
Dans la ſimplicité du cœur.

Le tems fuit, dites-vous: c'eſt lui qui nous convie
A ſaiſir promptement les douceurs de la vie:
L'avenir eſt douteux: le préſent eſt certain:
Dans la rapidité d'une courſe bornée
Sommes-nous aſſez ſûrs de notre deſtinée
Pour la remettre au lendemain?

Notre eſprit n'eſt qu'un ſoufle, une ombre paſſagère,
Et le corps qu'il anime, une cendre légére,
Dont la mort chaque jour prouve l'infirmité:
Etouffés tôt ou tard dans ſes bras invincibles,
Nous ſerons tous alors, cadavres inſenſibles,
Comme n'ayant jamais été.

Songeons donc à jouir de nos belles années :
Les roſes d'aujourd'hui demain ſeront fanées.
Des biens de l'étranger cimentons nos plaiſirs ;
Et du riche orphelin perſécutant l'enfance,
Contentons, aux dépens du vieillard ſans défenſe,
Nos inſatiables deſirs.

Guéris de tout remors contraires à nos maximes,
Nous ne connoîtrons plus ni d'excès ni de crimes :
De tout ſcrupule vain nous bannirons l'effroi.
Soutenus de puiſſance, aſſiſtés d'artifice,
Notre ſeul intérêt ſera notre juſtice :
Et notre force, notre loi.

Aſſiégeons l'innocent, qu'il tremble à notre approche ;
Ses regards ſont pour nous un éternel reproche.
De ſa foibleſſe même il ſe fait un appui.
Il traite nos ſuccès de fureur tyrannique :
Dieu, dit-il, eſt ſon pere, & pour réfuge unique
Il ne veut connoître que lui.

Voyons s'il eſt vraiment celui qu'il ſe dit être.
S'il eſt fils de ce Dieu, comme il veut le paraître,
Au ſecours de ſon fils ce Dieu doit accourir.
Eſſayons-en l'effet, conſommons notre ouvrage,
Et ſçachons quelles mains au bord de ſon naufrage
Pourront l'empêcher de périr.

Ce ſont-là les diſcours, ce ſont-là les penſées
De ces ames de chair, victimes inſenſées
De l'ange ſéducteur qui leur donna la mort.
Qu'ils combattent ſous lui, qu'ils ſuivent ſon exemple ;
Et qu'à lui ſeul voués, le zèle de ſon temple
Soit l'eſpoir de leur dernier ſort.

II.

Cependant les ames qu'excite
Le ciel à pratiquer sa loi,
Verront triompher le mérite
De leur constance & de leur foi.
Dans le sein d'un Dieu favorable,
Un bonheur à jamais durable
Sera le prix de leurs combats;
Et de la mort inexorable
Le fer ensanglanté ne le touchera pas.

Dieu, comme l'or dans la fournaise,
Les éprouva dans les ennuis,
Mais leur patience l'appaise;
Les jours viennent après les nuits.
Il a supputé les années
De ceux dont les mains acharnées
Nous ont si long-tems affligés.
Il régle enfin nos destinées:
Et nos juges par lui sont eux-mêmes jugés.

Justes qui fites ma conquête
Par vos larmes & vos travaux,
Il est tems, dit-il, que j'arrête
L'insolence de vos rivaux.
Parmi les célestes milices
Venez prendre part aux délices
De mes combattans épurés,
Tandis qu'aux éternels supplices
Des soldats du démon les jours seront livrés.

Assez la superbe licence
Arma leur lâche impiété,
Assez j'ai vû votre innocence
En proie à leur férocité;

Vengeons notre propre querelle ;
Couvrons cette troupe rebelle
D'horreur & de confuſion ;
Et que la gloire du fidelle
Conſomme le malleur de la rébellion.

Et vous à qui ma voix divine
Dicte ſes ordres abſolus,
Anges, c'eſt vous que je deſtine
Au ſervice de mes élûs.
Allez, & diſſipant la nue,
Qui malgré leur foi reconnue
Me dérobe à leurs yeux amis,
Faites-les jouir dans ma vûe
Des biens illimités que je leur ai promis.

Voici, voici le jour propice
Où le Dieu pour qui j'ai ſouffert,
Va me tirer du précipice
Que le démon m'avoit ouvert.
De l'impoſture & de l'envie
Contre ma vertu pourſuivie
Les traits ne ſeront plus lancés ;
Et les ſoins mortels de ma vie
De l'immortalité ſeront récompenſés.

Loin de cette terre funeſte
Tranſporté ſur l'aîle des vents,
La main d'un Miniſtre céleſte
M'ouvre la terre des vivans.
Près des Saints j'y prendrai ma place ;
J'y reſſentirai de la grace
L'intariſſable écoulement ;
Et voyant mon Dieu face à face,
L'éternité pour moi ne ſera qu'un moment.

Qui m'affranchira de l'empire
Du monde où je ſuis enchaîné ?
De la délivrance ou j'aſpire
Quand viendra le jour fortuné ?
Quand pourrai-je, rompant les charmes
Où ce triſte vallon de larmes
De ma vie endort les inſtans,
Trouver la fin de mes allarmes,
Et le commencement du bonheur que j'attens?

Quand pourrai-je dire à l'impie:
Tremble, lâche, frémi d'effroi ?
De ton Dieu la haine aſſoupie
Eſt prête à s'éveiller ſur toi.
Dans ta criminelle carrière
Tu ne mis jamais de barrière
Entre ſa crainte & tes fureurs :
Puiſſe mon heureuſe prière
D'un châtiment trop dû t'épargner les horreurs !

Puiſſe en moi la ferveur extrême
D'une ſainte compaſſion
Des offenſeurs du Dieu que j'aime
Opérer la converſion !
De ſes vengeances redoutables
Puiſſent mes ardeurs véritables
Adoucir la ſévère loi,
Et pour mes ennemis coupables
Obtenir le pardon que j'en obtins pour moi !

Seigneur, ta puiſſance invincible
N'a rien d'égal que ta bonté:
Le miracle le moins poſſible
N'eſt qu'un jeu de ta volonté.

Tu peux de ta lumière auguste
Eclairer les yeux de l'injuste,
Rendre saint un cœur dépravé;
En cédre transformer l'arbuste,
Et faire un vase élu d'un vase réprouvé.

Grand Dieu, daigne sur ton esclave
Jetter un regard paternel:
Confons le crime qui te brave;
Mais épargne le criminel.
Et s'il te faut un sacrifice,
Si de ta suprême justice
L'honneur doit être réparé;
Venge-toi seulement du vice,
En le chassant des cœurs dont il s'est emparé.

C'est alors que de ma victoire
J'obtiendrai les fruits les plus doux;
En chantant avec eux la gloire
Du Dieu qui nous a sauvés tous.
Agréable & sainte harmonie!
Pour moi quelle joie infinie!
Quelle joie de voir un jour
Leur troupe avec moi réunie
Dans les mêmes concerts & dans le même amour!

Pendant qu'ils vivent sur la terre,
Prépare du moins leur fierté,
Par la crainte de ton tonnerre,
A ce bien pour eux souhaité;
Et les retirant des abîmes
Où dans des nœuds illégitimes
Langui leur courage abbattu,
Fai que l'image de leurs crimes
Introduise en leurs cœurs celle de la vertu.

III.

Tel après le long orage
Dont un fleuve débordé
A désolé le rivage
Par sa colére inondé :
L'effort des vagues profondes
Engloutissoit dans les ondes
Bergers, cabanes, troupeaux ;
Et submergeant les campagnes
Sur le sommet des montagnes
Faisoit floter les vaisseaux.

Mais la planéte brillante
Qui perce tout de ses traits,
Dans la nature tremblante
A déja remis la paix.
L'onde en son lit écoulée
A la terre consolée
Rend ses premiéres couleur ;
Et d'une fraîcheur utile
Pénétrant son sein fertile,
En augmente les chaleurs.

Tel sera dans leurs pensées
Germer un amour constant,
De leurs offenses passées
Le souvenir pénitent.
Ils diront : Dieu des fidelles,
Dans nos ténébres mortelles
Tu nous as fait voir le jour :
Eternise dans nos ames
Ces sacrés torrens de flames,
Source du divin amour.

Ton soufle qui sçut produire
L'ame pour l'éternité,
Peut faire en elle reluire
Sa premiére pureté.
De rien tu créas le monde ;
D'un mot de ta voix féconde
Naquit ce vaste univers.
Tu parlas : il reçut l'être.
Parle : un instant verra naître
Cent autres mondes divers.

Tu donnes à la matiére
L'ame & sa légerté :
Tu fais naître la lumiére
Du sein de l'obscurité.
Sans toi, la science humaine
N'est qu'ignorance hautaine,
Trouble & frivole entretien.
En toi seul, cause des causes,
Seigneur, je vois toutes choses :
Hors de toi, je ne vois rien.

A quoi vous sert tant d'étude,
Qu'à nourrir le fol orgueil
Où votre béatitude
Trouva son premier écueil ?
Grands hommes, Sages célébres,
Vos éclairs dans les ténébres
Ne font que vous égarer.
Dieu seul connoît ses ouvrages.
L'homme entouré de nuages
N'est fait que pour l'honorer.

Curiosité funeste,
C'est ton attrait criminel,
Qui du royaume céleste
Chassa le premier mortel.

Non content de ſon eſſençe,
Et d'avoir en ſa puiſſance
Tout ce qu'il pouvoit avoir,
L'ingrat voulut, Dieu lui-même,
Partager du Dieu ſuprême
La ſcience & le pouvoir.

A ces hautes eſpérances,
Du changement de ſon ſort
Succéderent les ſouffrances,
L'aveuglement & la mort.
Et pour fermer tout azile
A ſon eſpoir indocile,
Bientôt l'Ange dans les airs,
Sentinelle vigilante,
De l'épée étincelante
Fit reluire les éclairs.

IV.

Mais de cet homme exclus de ſon premier partage
La gloire eſt réſervée à de plus hauts deſtins,
Quand ſon Sauveur viendra d'un nouvel héritage
Lui frayer les chemins.

Dieu pour lui s'uniſſant à la nature humaine,
Et partageant ſa chair & ſes infirmités,
Se chargera pour lui du poids & de la peine
De ſes iniquités.

Ce Dieu médiateur, Fils image du Pere,
Le Verbe deſcendu de ſon thrône éternel,
Des flancs immaculés d'une mortelle Mere,
Voudra naître mortel.

Pécheur, tu trouveras en lui ta délivrance;
Et ſa main te fermant les portes de l'enfer,
Te fera perdre alors de ta juſte ſouffrance
Le ſouvenir amer.

Eve regne à son tour du dragon triomphante ;
L'esclave de la mort produit son Rédempteur ;
Et fille du Très-haut la créature enfante
Son propre Créateur.

O Vierge ! qui du ciel assure la conquête,
Sacré gage des dons que sur terre il répand;
Tes pieds victorieux écraseront la tête
De l'horrible serpent.

Les Saints après ta mort t'ouvriront leurs demeures,
Nouvel astre du jour pour le ciel se levant.
Que dis-je ? après ta mort. Se peut-il que tu meures,
Mere du Dieu vivant ?

Non, tu ne mourras point. Les régions sublimes
Vivante t'admettront dans ton auguste rang,
Et tel qu'au grand jour où pour laver nos crimes
Ton fils versa son sang.

Dans ce jour de gloire où les divines flames
Font d'illustres élûs de tous ses citoyens,
Daigne prier ce Fils qu'il délivre nos ames
Des terrestres liens.

Obtien de sa pitié, protectrice immortelle
Qu'il renouvelle en nous les larmes, les sanglots
De ce roi pénitent, dont la douleur fidelle
S'exhaloit en ces mots :

O Monarque éternel ! Seigneur, Dieu de nos peres!
Dieu des cieux, de la terre & de tout l'univers !
Vous dont la voix soumet à ses ordres séveres.
Et les vents & les mers !

Tout respecte, tout craint votre majesté sainte.
Vos loix regnent par-tout, rien n'ose les trahir.
Moi seul j'ai pû, Seigneur, résister à la crainte
De vous désobéir.

J'ai péché : j'ai suivi la lueur vaine & sombre
Des charmes séduisans du monde & de la chair :
Et mes nombreux forfaits ont surpassé le nombre
Des sables de la mer.

Mais enfin votre amour à qui tout amour céde,
Surpasse encore l'excès des désordres humains :
Où le délit abonde, abonde le remède;
Je l'attends de vos mains.

Quelle que soit, Seigneur, la chaîne déplorable
Où depuis si long-tems je languis arrêté,
Quel espoir ne doit point inspirer au coupable
Votre immense bonté?

Au bonheur de ses Saints elle n'est pas bornée.
Si vous êtes le Dieu de vos heureux amis,
Vous ne l'êtes pas moins de l'ame infortunée,
Et des pécheurs soumis.

Vierge! flambeau du ciel, dont les démons farouches
Craignent la sainte flâme & les rayons vainqueurs,
De ces humbles accens fai retentir nos bouches:
Grave-les dans nos cœurs;

Afin qu'aux légions à ton Dieu consacrées
Nous puissions, réunis sous ton puissant appui,
Lui présenter un jour, victimes épurées,
Des vœux dignes de lui.

CANTIQUE

TIRÉ DU PSEAUME XLVII.

La gloire du Seigneur, sa grandeur immortelle,
De l'univers entier doit occuper le zèle :
Mais sur tous les humains qui vivent sous ses loix,
Le peuple de Sion doit signaler sa voix.

Sion, montagne auguste & Sainte,
Formidable aux audacieux ;
Sion, séjour délicieux,
C'est toi, c'est ton heureuse enceinte,
Qui renferme le Dieu de la terre & des cieux.

O murs, ô séjour plein de gloire !
Mont sacré, notre unique espoir,
Où Dieu fait régner la victoire ?
Et manifeste son pouvoir.

Cent rois ligués pour nous livrer la guerre :
Etoient venus sur nous fondre de toutes parts.
Ils ont vû nos sacrés remparts.
Leur aspect foudroyant, tel qu'un affreux tonnerre,
Les a précipités au centre de la terre.

Le Seigneur dans leurs camps a semé la terreur.
Il parle : & nous voyons leurs thrônes mis en poudre,
Leurs chefs aveuglés par l'erreur,
Leurs Soldats consternés d'horreur,
Leurs vaisseaux submergés, & brisés par la foudre,
Monumens éternels de sa juste fureur.

Rien ne ſçauroit troubler les loix inviolables
Qui fondent le bonheur de ta ſainte cité :
Seigneur, toi-même en as jetté
Les fondemens inébranlables.

Au pié de tes autels humblement proſternés,
Nos vœux par ta clémence ont été couronnés.

Des lieux chéris où le jour prend naiſſance
Juſqu'aux climats où finit ſa ſplendeur,
Tout l'univers révére ta puiſſance,
Tous les mortels adorent ta grandeur.
Publions les bienfaits, célébrons la juſtice
Du Souverain de l'univers.
Que le bruit de nos chants vole au-delà des mers.
Qu'avec nous la terre s'uniſſe.
Que nos voix pénétrent les airs.
Elevons juſqu'à lui nos cœurs & nos concerts.

Vous, filles de Sion, floriſſante jeuneſſe,
Joignez-vous à nos chants ſacrés :
Formez des pas & des ſons d'allégreſſe
Autour de ces murs révérés.
Venez offrir des vœux pleins de tendreſſe
Au Seigneur que vous adorez.
Peuple de qui l'appui ſur ſa bonté ſe fonde,
Allez dans tous les coins du monde
A ſon nom glorieux élever des autels.
Les ſiécles à venir béniront votre zéle ;
Et de ſes bienfaits immortels
L'Eternel comblera votre race fidéle.

Marquons-lui notre amour par des vœux éclatans.
C'eſt notre Dieu, c'eſt notre pere,
C'eſt le roi que Sion révere.

De ſon régne éternel les glorieux inſtans
Dureront au-delà des ſiécles & des tems.

ODES.

LIVRE II.

ODE I.

Sur la naissance de MONSEIGNEUR LE DUC DE BRETAGNE.

DEscens de la double colline,
Nymphe, dont le fils amoureux,
Du sombre époux de Proserpine
Sçut fléchir le cœur rigoureux.
Vien servir l'ardeur qui m'inspire,
Déesse, prête-moi ta lire,
Ou celle de ce Grec * vanté, (* *Pindare*)
Dont l'impitoyable Alexandre,
Au milieu de Thebes en cendre,
Respecta la postérité.

Quel Dieu propice nous ramene
L'espoir que nous avions perdu?
Un fils de Thétis ou d'Alcmene
Par le ciel nous est-il rendu?
N'en doutons point, le ciel sensible
Veut réparer le coup terrible
Qui nous fit verser tant de pleurs.
Hâtez-vous, ô chaste Lucine;
Jamais plus illustre origine
Ne fut digne de vos faveurs.

Peuples, voici le premier gage
Des biens qui vous sont préparés.
Cet enfant est l'heureux présage
Du repos que vous désirez.
Les premiers instans de sa vie,
De la discorde & de l'envie
Verront éteindre le flambeau:
Il renversera leurs trophées;
Et leurs couleuvres étouffées
Seront les jeux de son berceau.

Ainsi durant la nuit obscure
De Venus l'étoile nous luit,
Favorable & brillant augure
De l'éclat du jour qui la suit.
Ainsi dans le fort des tempêtes
Nous voyons briller sur nos têtes
Ces feux, amis des matelots,
Présage de la paix profonde
Que le Dieu qui regne sur l'onde
Va rendre à l'empire des flots.

Quel monstre de carnage avide
S'est emparé de l'univers?
Quelle impitoyable Euménide
De ses feux infecte les airs?
Quel Dieu souffle en tous lieux la guerre,
Et semble à dépeupler la terre
Exciter nos sanglantes mains?
Mégére, des enfers bannie,
Est-elle aujourd'hui le génie
Qui préside au sort des humains?

Arrête, Furie implacable;
Le Ciel veut calmer ses rigueurs.
Les feux d'une haine coupable
N'ont que trop embrasé nos cœurs.
Aimable Paix, vierge sacrée,
Descens de la voûte azurée:

Vien voir tes temples relevés,
Et raméne au ſein de nos villes
Ces dieux bienfaiſans & tranquilles,
Que nos crimes ont ſoulevés.

Mais quel ſoufle divin m'enflame ?
D'où naît cette ſoudaine horreur ?
Un Dieu vient échauffer mon ame
D'une prophétique fureur.
Loin d'ici, profane vulgaire,
Apollon m'inſpire & m'éclaire;
C'eſt lui, je le vois, je le ſens.
Mon cœur céde à ſa violence.
Mortels, reſpectez ſa préſence,
Prêtez l'oreille à mes accens.

Les tems prédits par la Sibylle
A leur terme ſont parvenus.
Nous touchons au régne tranquille
Du vieux Saturne & de Janus.
Voici la ſaiſon déſirée,
Où Thémis & ſa ſœur Aſtrée,
Rétabliſſant leurs ſaints autels,
Vont ramener ces jours inſignes,
Où nos vertus nous rendoient dignes
Du commerce des Immortels.

Où ſuis-je ? quel nouveau miracle
Tient encore mes ſens enchantés ?
Quel vaſte, quel pompeux ſpectacle
Frape mes yeux épouvantés !
Un nouveau monde vient d'éclore.
L'univers ſe réforme encore
Dans les abîmes du cahos:
Et pour réparer ſes ruines,
Je vois des demeures divines
Deſcendre un peuple de héros.

Les élémens ceſſent leur guerre ;
Les cieux ont repris leur azur :
Un feu ſacré purge la terre
De tout ce qu'elle avoit d'impur.
On ne craint plus l'herbe mortelle,
Et le crocodile infidelle
Du nil ne trouble plus les eaux.
Les lions dépouillent leur rage,
Et dans le même pâturage
Bondiſſent avec les troupeaux.

C'eſt ainſi que la main des Parques
Va nous filer ce ſiécle heureux,
Qui du plus ſage des Monarques
Doit couronner les juſtes vœux:
Eſpérons des jours plus paiſibles.
Les Dieux ne ſont point infléxibles,
Puiſqu'ils puniſſent nos forfaits.
Dans leurs rigueurs les plus auſtéres,
Souvent leurs fléaux ſalutaires
Sont un gage de leurs bienfaits.

Le Ciel dans une nuit profonde
Se plaît à nous cacher ſes loix.
Les Rois ſont les maîtres du monde :
Les Dieux ſont les maîtres des Rois.
Valeur, activité, prudence,
Des décrets de leur providence
Rien ne change l'ordre arrêté,
Et leur régle conſtante & ſure
Fait ſeule ici-bas la meſure
Des biens & de l'adverſité.

Mais que fais-tu, Muſe inſenſée ?
Où tend ce vol ambitieux ?
Oſes-tu porter ta penſée
Juſque dans le conſeil des Dieux ?

Réprime une ardeur périlleuse :
Ne va point d'une aîle orgueilleuse
Chercher ta perte dans les airs ;
Et par des routes inconnues,
Suivant Icare au haut des nues,
Crains de tomber au fond des mers.

Si pourtant quelque esprit timide,
Du Pinde ignorant les détours,
Opposoit les régles d'Euclide
Au désordre de mes discours :
Qu'il sçache qu'autrefois Virgile
Fit même aux Muses de Sicile
Approuver de pareils transports ;
Et qu'enfin cet heureux délire
Peut seul des maîtres de la lire
Immortaliser les accords.

ODE II.

A M. L'ABBÉ COURTIN.

ABbé, chéri des neufs Sœurs,
Qui dans ta philosophie
Sçais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie :
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les vers
Que m'a dictés mon caprice :
Que fais-tu dans ces déserts
Qu'enferme ton Bénéfice ?

Vas-tu dès l'aube du jour,
Secondé d'un plomb rapide,
Ensanglanter le retour
De quelque liévre timide ?

Où chez tes moines tondus,
A t'ennuyer affidus
Cherches-tu quelques vieux titres,
Qui dans ton trésor perdus
Se retrouvent fur leurs vitres?

Mais non, je te connois mieux.
Tu fçaïs trop bien que le fage
De ton loifir ftudieux
Doit faire un plus noble ufage;
Et juftement enchanté
De la belle antiquité,
Chercher dans fon fein fertile
La folide volupté,
Le vrai, l'honnête & l'utile.

Toutefois de ton efprit
Bannis l'erreur générale,
Qui jadis en maint écrit
Plaça la faine morale.
On abufe de fon nom.
Le Chantre d'Agamennon
Sçut nous tracer dans fon livre,
Mieux que Chryfippe & Zénon,
Quel chemin nous devons fuivre.

Homére adoucit mes mœurs
Par fes riantes images.
Seneque aigrit mes humeurs
Par fes préceptes fauvages.
Envain, d'un ton de Rhéteur,
Epictete à fon lecteur
Prêche le bonheur fuprême;
J'y trouve un confolateur
Plus affligé que moi-même.

Dans ſon flegme ſimulé
Je découvre ſa colére.
J'y vois un homme accablé
Sous le poids de ſa miſére :
Et dans tous ces beaux diſcours
Fabriqués durant le cours
De ſa fortune maudite,
Vous reconnoiſſez toujours
L'eſclave d'Epaphrodite.

Mais je vois déja d'ici
Frémir tout le Zénomiſme,
D'entendre traiter ainſi
Un des ſaints du paganiſme.
Pardon. Mais en vérité,
Mon Apollon révolté
Lui devoit ce témoignage
Pour l'ennui que m'a coûté
Son inſupportable ouvrage.

De tout ſemblable pédant
Le commerce communique
Je ne ſçai quoi de mordant,
De farouche & de cynique.
O le plaiſant avertin
D'un fou du pays Latin,
Qui ſe travaille & ſe gêne,
Pour devenir à la fin
Sage comme Diogene !

Je ne prends point pour vertu
Les noirs accès de triſteſſe
D'un loup-garou revêtu
Des habits de la ſageſſe :

Plus légere que le vent,
Elle fuit d'un faux sçavant
La sombre mélancolie,
Et se sauve bien souvent
Dans les bras de la folie.

La vertu du vieux Caton,
Chez les Romains tant prônée,
Etoit souvent, nous dit-on,
De Falerne enluminée.
Toujours ces sages hagards,
Maigres, hideux & blafards,
Sont souillés de quelque opprobre:
Et du premier des Césars
L'assassin fut homme sobre.

Dieu bénisse nos dévots;
Leur ame est vraiment loyale.
Mais jadis les grands pivots
De la ligue anti-royale,
Les Lincestres, les Aubris,
Qui contre les deux Henris
Prêchoient tant la populace,
S'occupoient peu des écrits
D'Anacréon & d'Horace.

Croi-moi, fai de leurs chansons
Ta plus importante étude.
A leurs aimables leçons
Consacre ta solitude,
Et par Sonning rappellé
Sur ce rivage émaillé
Où Neuilli borde la Seine,
Revien au vin d'Auvilé
Mêler les eaux d'Hipocrene.

ODE III.

A M. DE CAUMARTIN.

Conseiller d'Etat, & Intendant des Finances.

Digne & noble héritier des premiéres vertus
Qu'on adora jadis sous l'empire de Rhée:
Vous qui dans le palais de l'aveugle Plutus
Osâtes introduire Astrée:

Fils d'un pere fameux, qui même à nos frondeurs
Par sa dextérité fit respecter son zèle;
Et nouvel Atticus, sçut captiver leurs cœurs,
En demeurant sujet fidéle:

Renoncez pour un tems aux travaux de Thémis.
Venez voir ces coteaux enrichis de verdure,
Et ces bois paternels, où l'art humble & soumis
Laisse encore régner la nature.

Les Hyades, Vertumne, & l'humide Orion
Sur la terre embrasée ont versé leurs largesses.
Et Bacchus échapé des fureurs du lion,
Songe à vous tenir ses promesses.

O rivages chéris ! vallons aimés des cieux,
D'où jamais n'approcha la tristesse importune;
Et dont le possesseur tranquille & glorieux
Ne rougit point de sa fortune !

Trop heureux, qui du champ par ses peres laissé
Peut parcourir au loin les limites antiques,
Sans redouter les cris de l'orphelin chassé
Du sein de ses domestiques !

Sous des lambris dorés l'injuste ravisseur
Entretient le vautour dont il est la victime.
Combien peu de mortels connoissent la douceur
D'un bonheur pur & légitime !

Jouissez en repos de ce lieu fortuné :
Le calme & l'innocence y tiennent leur empire ;
Et des soucis affreux le soufle empoisonné
N'y corrompt point l'air qu'on respire.

Pan, Diane, Apollon, les Faunes, les Sylvains,
Peuplent ici vos bois, vos vergers, vos montagnes.
La ville est le séjour des profanes humains,
Les Dieux régnent dans les campagnes.

C'est-là que l'homme apprend leurs mystéres secrets ;
Et que contre le sort munissant sa foiblesse,
Il jouit de lui-même, & s'abbreuve à longs traits
Dans les sources de la sagesse.

C'est-là que ce Romain, dont l'éloquente voix
D'un joug presque certain sauva sa République,
Fortifioit son cœur dans l'étude des loix
Et du Lycée & du Portique.

Libre des soins publics qui le faisoient rêver,
Sa main du consulat laissoit aller les rênes ;
Et courant à Tuscule, il alloit cultiver
Les fruits de l'école d'Athènes



ODE IV.

A MONSIEUR D'USSÉ.

ESprit né pour ſervir d'exemple
Aux cœurs de la vertu frappés,
Qui ſans guide as pû de ſon temple
Franchir les chemins eſcarpés :
Cher d'Uſſé, quelle inquiétude
Te fait une triſte habitude
Des ennuis & de la douleur ?
Et miniſtre de ton ſupplice,
Pourquoi par un ſombre caprice
Veux-tu ſeconder ton malheur ?

Chaſſe cet ennui volontaire
Qui tient ton eſprit dans les fers ;
Et que dans une ame vulgaire
Jette l'épreuve des revers.
Fai tête au malheur qui t'opprime.
Qu'une eſpérance légitime
Te muniſſe contre le ſort.
L'air ſiffle, une horible tempête
Aujourd'hui gronde ſur ta tête :
Demain tu ſeras dans le port.

Toujours la mer n'eſt pas en bute
Aux ravages des Aquilons :
Toujours les torrens par leur chute
Ne déſolent pas nos vallons.
Les diſgraces déſeſpérées,
Et de nul eſpoir tempérées,

Sont affreuſes à ſoutenir.
Mais leur charge eſt moins importune,
Lorſqu'on gémit d'une infortune
Qu'on eſpére devoir finir.

Un jour le ſouci qui te ronge,
En un doux repos transformé,
Ne ſera plus pour toi qu'un ſonge
Que le réveil aura calmé.
Eſpére donc avec courage.
Si le pilote craint l'orage,
Quand Neptune enchaîne les flots;
L'eſpoir du calme le raſſure,
Quand les vents & la nue obſcure
Glacent le cœur des matelots

Je ſçai qu'il eſt permis au ſage
Par les diſgraces combattu,
De ſouhaiter pour appanage
La fortune après la vertu.
Mais dans un bonheur ſans mélange;
Souvent cette vertu ſe change
En une honteuſe langueur.
Autour de l'aveugle richeſſe
Marchent l'orgueil & la rudeſſe,
Que ſuit la dureté du cœur.

Non que ta ſageſſe endormie
Au tems de tes proſpérités,
Eût beſoin d'être raffermie
Par de dures fatalités;
Ni que ta vertu peu fidéle
Eût jamais choiſi pour modéle
Ce fou ſuperbe & ténébreux,
Qui gonflé d'une fierté baſſe,
N'a jamais eu d'autre diſgrace
Que de n'être point malheureux.

Mais si les maux & la tristesse
Nous font des secours superflus,
Quand des bornes de la sagesse
Les biens ne nous ont point exclus :
Ils nous font trouver plus charmante
Notre félicité présente ,
Comparée au malheur passé ;
Et leur influence tragique
Réveille un bonheur léthargique
Que rien n'a jamais traversé.

Ainsi que le cours des années
Se forme des jours & des nuits,
Le cercle de nos destinées
Est marqué de joie & d'ennuis.
Le Ciel par un ordre équitable
Rend l'un à l'autre profitable ;
Et dans ces inégalités,
Souvent sa sagesse suprême
Sçait tirer notre bonheur même
Du sein de nos calamités.

Pourquoi d'une plainte importune
Fatiguer vainement les airs ?
Aux jeux cruels de la Fortune
Tout est soumis dans l'univers.
Jupiter fit l'homme semblable
A ces deux jumeaux que la fable
Plaça jadis au rang des Dieux,
Couple de déïtés bizare
Tantôt habitant du Tenare,
Et tantôt citoyens des cieux.

Ainsi de douceurs en supplices
Elle nous promene à son gré.
Le seul remède à ses caprices
C'est de s'y tenir préparé ;

De la voir du même visage
Qu'une courtisane volage,
Indigne de nos moindres soins,
Qui nous trahit par imprudence,
Et qui revient par inconstance
Lorsque nous y pensons le moins.

ODE V.

A M. DUCHÉ,

Dans le tems qu'il travailloit à sa Tragédie de Debora.

TAndis que dans la solitude
Où le destin m'a confiné,
J'endors par la douce habitude
D'une oisive & facile étude,
L'ennui dont je suis lutiné:

Un sublime essor te ramene
A la cour des Sœurs d'Appollon;
Et bientôt avec Melpomene
Tu vas d'un nouveau phénomene
Eclairer le sacré vallon.

O que ne puis-je, sur les aîles
Dont Délade fut possesseur,
Voler aux lieux d'où tu m'appelles:
Et de tes chansons immortelles
Partager l'aimable douceur!

Mais une invincible contrainte
Malgré moi fixe ici mes pas.
Tu sçais quel est ce labyrinthe,
Et que pour aller à Corinthe
Se seul desir ne suffit pas.

Toutefois les froides soirées
Commencent d'abbréger le jour :
Vertumne a changé ses livrées ;
Et nos campagnes labourées
Me flatent d'un prochain retour.

Déja le départ des Pleyades
A fait retirer les nochers ;
Et déja les tristes Hyades
Forcent les frileuses Dryades
De chercher l'abri des rochers.

Le volage amant de Clytie
Ne caresse plus nos climats ;
Et bientôt des monts de Scythie
Le fougueux époux d'Orithie
Va nous ramener les frimats.

Ainsi, dès que le Sagittaire
Viendra rendre nos champs déserts,
J'irai, secret dépositaire,
Près de ton foyer solitaire
Jouir de tes sçavans concerts.

En attendant, puissent leurs charmes,
Appaisant le mal qui t'aigrit,
Dissiper tes vaines allarmes,
Et tarir la source des larmes
D'une épouse qui te chérit !

Je sçai que la fiévre & l'automne
Pourroit mettre Hercule aux abois :
Mais si ma conjecture est bonne,
La fiévre dont ton cœur frissonne,
Est la plus fâcheuse des trois.

ODE VI.

A LA FORTUNE.

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouis ;
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouis ?
Jusques à quand trompeuse idole,
D'un culte honteux & frivole
Honorerons-nous tes autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices
Consacrés par les sacrifices,
Et par l'hommage des mortels ?

Le peuple, dans ton moindre ouvrage
Adorant la prospérité,
Te nomme grandeur de courage,
Valeur, prudence, fermeté.
Du titre de vertu suprême
Il dépouille la vertu même,
Pour le vice que tu chéris :
Et toujours ses fausses maximes
Erigent en héros sublimes
Tes plus coupables favoris.

Mais, de quelque superbe titre
Dont ces héros soient revêtus,
Prenons la raison pour arbitre,
Et cherchons en eux leurs vertus.
Je n'y trouve qu'extravagance,
Foiblesse, injustice, arrogance,
Trahisons, fureurs, cruautés.
Etrange vertu qui se forme
Souvent de l'assemblage énorme
Des vices les plus detestés !

Apprens que la ſeule ſageſſe
Peut faire les héros parfaits :
Qu'elle voit toute la baſſeſſe
De ceux que ta faveur a faits
Qu'elle n'adopte point la gloire
Qui naît d'une injuſte victoire,
Que le ſort remporte pour eux :
Et que devant ſes yeux Stoïques,
Leurs vertus les plus héroïques
Ne ſont que des crimes heureux.

Quoi ! Rome & l'Italie en cendre
Me feront honorer Sylla ?
J'admirerai dans Alexandre
Ce que j'abhorre en Attila !
J'appellerai vertu guerriére
Une vaillance meurtriére,
Qui dans mon ſang trempe ſes mains !
Et je pourrai forcer ma bouche
A louer un héros farouche,
Né pour le malheur des humains ?

Quels traits me préſentent vos faſtes,
Impitoyables conquérans !
Des vœux outrés, des projets vaſtes,
Des rois vaincus par des tyrans,
Des murs que la flame ravage,
Des vainqueurs fumans de carnage ;
Un peuple au fer abandonné ;
Des meres pâles & ſanglantes,
Arrachant leurs filles tremblantes
Des bras d'un ſoldat effréné.

Juges inſenſés que nous ſommes,
Nous admirons de tels exploits !
Eſt-ce donc le malheur des hommes,
Qui fais la vertu des grands rois ?
Leur gloire féconde en ruines,
Sans le meurtre & ſans les rapines

Ne sçauroit-elle subsister ?
Images des dieux sur la terre,
Est-ce par des coups de tonnerre
Que leur grandeur doit éclater ?

Mais je veux que dans les allarmes
Réside le solide honneur.
Quel vainqueur ne doit qu'à ses armes
Ses triomphes & son bonheur ?
Tel qu'on nous vante dans l'histoire
Doit peut-être toute sa gloire
A la honte de son rival.
L'inexpérience indocile
Du compagnon de Paul-Emile
Fit tout le succès d'Annibal.

Quel est donc le héros solide,
Dont la gloire ne soit qu'à lui ?
C'est un roi que l'équité guide,
Et dont les vertus sont l'appui :
Qui prenant Titus pour modéle,
Du bonheur d'un peuple fidéle
Fait le plus cher de ses souhaits :
Qui fuit la basse flaterie ;
Et qui, pere de sa patrie,
Compte ses jours par ses bienfaits.

Vous, chez qui la guerriére audace
Tient lieu de toutes les vertus,
Concevez Socrate à la place
Du fier meurtrier de Clytus.
Vous verrez un roi respectable,
Humain, généreux, équitable,
Un roi digne de vos autels.
Mais à la place de Socrate,
Le fameux vainqueur de l'Euphrate
Sera le dernier des mortels.

Héros

Héros cruels & ſanguinaires,
Ceſſez de vous enorgueillir
De ces lauriers imaginaires,
Que Bellone vous fit cueillir.
En vain le deſtructeur rapide
De Marc-Antoine & de Lépide
Rempliſſoit l'univers d'horreurs:
Il n'eût point eu le nom d'Auguſte
Sans cet empire heureux & juſte,
Qui fit oublier ſes fureurs.

Montrez-nous, guerriers magnanimes,
Votre vertu dans tout ſon jour.
Voyons comment vos cœurs ſublimes
Du ſort ſoutiendront le retour.
Tant que ſa faveur vous ſeconde,
Vous êtes les maîtres du monde
Votre gloire nous éblouit:
Mais au moindre revers funeſte,
Le maſque tombe; l'homme reſte,
Et le héros s'évanouit.

L'effort d'une vertu commune
Suffit pour faire un conquérant:
Celui qui domte la fortune,
Mérite ſeul le nom de grand.
Il perd ſa volage aſſiſtance,
Sans rien perdre de la conſtance
Dont il vit ſes honneurs accrus:
Et ſa grande ame ne s'altére
Ni des triomphes de Tibére,
Ni des diſgraces de Varus.

La joie imprudente & légére
Chez lui ne trouve point d'accès,
Et ſa crainte active modére
L'yvreſſe des heureux ſuccès.

Si la fortune le traverſe,
Sa conſtante vertu s'exerce
Dans ſes obſtacles paſſagers.
Le bonheur peut avoir ſon terme :
Mais la ſageſſe eſt toujours ferme,
Et les deſtins toujours légers.

En vain une fiére Déeſſe
D'Enée a réſolu la mort :
Ton ſecours, puiſſante Sageſſe,
Triomphe des Dieux & du ſort.
Par toi, Rome, après ſon naufrage,
Juſque dans les murs de Carthage
Vengea le ſang de ſes guerriers,
Et ſuivant tes divines traces,
Vit au plus fort de ſes diſgraces
Changer ſes cyprès en lauriers.

ODE VII.

A M. L'ABBÉ DE CHAULIEU.

TAnt qu'a duré l'influence
D'un aſtre propice & doux
Malgré moi de ton abſence,
J'ai ſupporté les dégouts.

Je diſois : Je lui pardonne
De préférer les beautés
De Palès & de Pomone
Au tumulte des cités.

Ainſi l'amant de Glycere,
Epris d'un repos obſcur,
Cherchoit l'ombre ſolitaire
Des rivages de Tibur.

Mais aujourd'hui qu'en nos plaines
Le chien brûlant de Procris
De Flore aux douces haleines
Desséche les dons chéris :

Veux-tu d'un astre perfide
Risquer les âpres chaleurs,
Et dans ton jardin aride
Sécher ainsi que tes fleurs ?

Crois-moi, suis plutôt l'exemple
De tes amis Casaniers
Et reviens goûter au Temple
L'ombre de tes maroniers.

Dans ce salon pacifique
Où président les neuf Sœurs,
Un loisir philosophique
T'offre encore d'autres douceurs.

Là nous trouverons sans peine
Avec toi le verre en main,
L'homme après qui Diogene
Courut si long-tems en vain ;

Et dans la douce allégresse
Dont tu sçais nous abreuver,
Nous puiserons la sagesse
Qu'il chercha sans la trouver.



ODE VIII.

A MONSIEUR LE MARQUIS DE LA FARE.

DAns la route que je me trace,
La Fare, daigne m'éclairer ;
Toi, qui dans les ſentiers d'Horace
Marches ſans jamais t'égarer :
Qui par les leçons d'Ariſtippe,
De la ſageſſe de Chryſippe
As ſçu corriger l'âpreté ;
Et telle qu'aux beaux jours d'Aſtrée ;
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Ce feu ſacré que Promethée
Oſa dérober dans les cieux
La raiſon à l'homme apportée
Le rend preſque ſemblable aux Dieux ;
Se pourroit-il, ſage La Fare,
Qu'un préſent ſi noble & ſi rare
De nos maux devînt l'inſtrument?
Et qu'une lumière divine
Pût jamais être l'origine
D'un déplorable aveuglement?

Lorſqu'à l'époux de Peneloppe
Minerve accorde ſon ſecours,
Les Leſtrigons & le Cyclope
Ont beau s'armer contre ſes jours.
Aidé de cette intelligence,
Il triomphe de la vengeance

De Neptune en vain courroucé.
Par elle il brave les careſſes
Des Sirénes enchantereſſes,
Et les breuvages de Circé.

De la vertu qui nous conſerve
C'eſt le ſymbolique tableau.
Chaque mortel a ſa Minerve,
Qui doit lui ſervir de flambeau.
Mais cette déïté propice
Marchoit toujours devant Ulyſſe,
Lui ſervant de guide ou d'appui:
Au lieu que par l'homme conduite
Elle ne va plus qu'à ſa ſuite,
Et ſe précipite avec lui.

Loin que la raiſon nous éclaire
Et conduiſe nos actions,
Nous avons trouvé l'art d'en faire
L'orateur de nos paſſions.
C'eſt un ſophiſte qui nous joue
Un vil complaiſant qui ſe loue
A tous les fous de l'univers,
Qui s'habillant du nom de ſages,
La tiennent ſans ceſſe à leurs gages,
Pour autoriſer leurs travers.

C'eſt elle qui nous fait accroire
Que tout céde à notre pouvoir;
Qui nourrit notre folle gloire
De l'yvreſſe d'un faux ſçavoir:
Qui par cent nouveaux ſtratagêmes
Nous maſquant ſans ceſſe à nous-mêmes,
Parmi les vices nous endort:
Du furieux fait un Achile,
Du fourbe un politique habile,
Et de l'athée un eſprit fort.

Mais, vous, mortels, qui dans le monde
Croyant tenir les premiers rangs,
Plaignez l'ignorance profonde
De tant de peuples différens;
Qui confondez avec la brute
Ce Huron caché sous sa hute,
Au seul instinct presque réduit;
Parlez: Quel est le moins barbare,
D'une raison qui vous égare,
Ou d'un instinct qui le conduit?

La nature en trésors fertile
Lui fait abondamment trouver
Tout ce qui lui peut être utile,
Soigneuse de le conserver.
Content du partage modeste
Qu'il tient de la bonté céleste,
Il vit sans trouble & sans ennui;
Et si son climat lui refuse
Quelques biens dont l'Europe abuse;
Ce ne sont plus des biens pour lui

Couché dans un antre rustique,
Du nord il brave la rigueur;
Et notre luxe asiatique
N'a point énervé sa vigueur.
Il ne regrette point la perte
De ces arts, dont la découverte
A l'homme a coûté tant de soins;
Et qui, devenus nécessaires,
N'ont fait qu'augmenter nos miséres
En multipliant nos besoins.

Il méprise la vaine étude
D'un Philosophe pointilleux,
Qui nageant dans l'incertitude
Vante son sçavoir merveilleux.

Il ne veut d'autre connoiſſance
Que ce que la Toute-puiſſance
A bien voulu nous donner ;
Et ſçait qu'elle créa les ſages
Pour profiter de ſes ouvrages,
Et non pour les examiner.

Ainſi, d'une erreur dangereuſe
Il n'avale point le poiſon ;
Et notre clarté ténébreuſe
N'a point offuſqué ſa raiſon.
Il ne ſe tend point à lui-même
Le piége d'un adroit ſyſtême,
Pour ſe cacher la vérité.
Le crime à ſes yeux paroît crime,
Et jamais rien d'illégitime
Chez lui n'a pris l'air d'équité.

Maintenant, fertiles contrées,
Sages mortels, peuples heureux ;
Des nations hyperborées
Plaignez l'aveuglement affreux :
Vous, qui dans la vaine nobleſſe,
Dans les honneurs, dans la moleſſe
Fixez la gloire & les plaiſirs ;
Vous, de qui l'infâme avarice
Promene au gré de ſon caprice
Les inſatiables deſirs.

Oui, c'eſt toi, monſtre déteſtable ;
Superbe tyran des humains,
Qui ſeul du bonheur véritable
A l'homme a fermé les chemins.
Pour appaiſer ſa ſoif ardente,
La terre en tréſors abondante

Feroit germer l'or ſous ſes pas ;
Il brûle d'un feu ſans remède :
Moins riche de ce qu'il poſſéde,
Que pauvre de ce qu'il n'a pas.

Ah ! ſi d'une pauvreté dure
Nous cherchons à nous affranchir ;
Rapprochons-nous de la nature
Qui ſeul pout nous enrichir.
Forçons de funeſtes obſtacles :
Réſervons pour nos tabernacles
Cet or, ces rubis, ces métaux :
Ou dans le ſein des mers avides
Jettons ces richeſſes perfides,
L'unique élément de nos maux.

Ce ſont-là les vrais ſacrifices
Par qui nous pouvons étouffer
Les ſemences de tous les vices
Qu'on voit ici-bas triompher.
Otez l'intérêt de la terre :
Vous en exilerez la guerre,
L'honneur rentrera dans ſes droits :
Et plus juſtes que nous ne ſommes,
Nous verrons régner chez les hommes
Les mœurs à la place des loix.

Sur-tout réprimons les ſaillies
De notre curioſité,
Source de toutes nos folies,
Mere de notre vanité.
Nous errons dans d'épaiſſes ombres ;
Où ſouvent nos lumiéres ſombres
Ne ſervent qu'à nous éblouir.
Soyons ce que nous devons être ;
Et ne perdons point à connoître,
Des jours deſtinés à jouir.

ODE IX.

Sur la mort de S. A. S. Monſeigneur LE PRINCE DE CONTI, *arrivée au mois de Février 1709.*

PEuples, dont la douleur aux larmes obſtinée
De ce Prince chéri déplore le trépas,
Approchez, & voyez quelle eſt la deſtinée
Des grandeurs d'ici-bas.

CONTI n'eſt plus, ô Ciel! Ses vertus, ſon courage,
La ſublime valeur, le zèle pour ſon Roi,
N'ont pû le garantir au milieu de ſon âge,
De la commune loi.

Il n'eſt plus : & les Dieux en des tems ſi funeſtes
N'ont fait que le montrer aux regards des mortels.
Soumettons-nous. Allons porter ces triſtes reſtes
Au pied de leurs autels.

Elevons à ſa cendre un monument célébre.
Que le jour, de la nuit emprunte les couleurs.
Soupirons, gémiſſons ſur ce tombeau funébre,
Arroſé de nos pleurs.

Mais, que dis-je! Ah! plutôt à ſa vertu ſuprême
Conſacrons un hommage & plus noble & plus doux.
Ce héros n'eſt point mort. Le plus beau de lui-même
Vit encore parmi nous.

Ce qu'il eut de mortel s'éclipſe à notre vûe.
Mais de ſes actions le viſible flambeau,
Son nom, ſa renommée en cent lieux épandue,
Triomphent du tombeau.

En dépit de la mort, l'image de ſon ame,
Ses talens, ſes vertus vivantes dans nos cœurs,
Y peignent ce héros avec des traits de flame,
De la Parque vainqueurs.

Steinkerque où ſa valeur rappella la victoire;
Nervinde où ſes efforts guiderent nos exploits;
Eterniſent ſa vie, auſſi-bien que la gloire
De l'Empire François.

Ne murmurons donc plus contre les deſtinées,
Qui livrent ſa jeuneſſe au ciſeau d'Atropos;
Et ne meſurons point au nombre des années
La courſe des héros.

Pour qui compte les jours d'une vie inutile;
L'âge du vieux Priam paſſe celui d'Hector:
Pour qui compte les faits, les ans du jeune Achile
L'égalent à Neſtor.

Voici, voici le tems, où libres de contrainte
Nos voix peuvent pour lui ſignaler leurs accens,
Je puis à mon héros, ſans baſſeſſe & ſans crainte
Prodiguer mon encens.

Muſes, préparez-lui votre plus riche offrande:
Placez ſon nom fameux entre les plus grands noms.
Rien ne peut plus faner l'immortelle guirlande
Dont nous le couronnons.

Oui, cher Prince, ta mort de tant de pleurs ſuivie
Met le comble aux grandeurs dont tu fus revêtu;
Et ſauve des écueils d'une plus longue vie
Ta gloire & ta vertu.

Au faîte des honneurs, un vainqueur indomtable
Voit ſouvent ſes lauriers ſe flétrir dans ſes mains.
La mort, la ſeule mort met le ſceau véritable
Aux grandeurs des humains.

Combien avons-nous vû d'éloges unanimes
Condamnés, démentis par un honteux retour ?
Et combien de héros glorieux, magnanimes,
Ont vécu trop d'un jour ?

Du midi jusqu'à l'ourse on vantoit ce monarque,
Qui remplit tout le nord de tumulte & de sang.
Il fuit, sa gloire tombe, & le destin lui marque
Son véritable rang.

Ce n'est plus ce héros guidé par la victoire
Par qui tous les guerriers alloient être effacés.
C'est un nouveau Pyrrus qui va grossir l'histoire
Des fameux insensés.

Ainsi de ses bienfaits la fortune se venge.
Mortels, défions-nous d'un sort toujours heureux ;
Et de nos ennemis songeons que la louange
Est le plus dangereux.

Jadis tous les humains, errans à l'avanture,
A leur sauvage instinct vivoient abandonnés :
Satisfaits d'assouvir de l'aveugle nature
Les besoins effrénés.

La raison fléchissant leurs humeurs indociles,
De la société vint former les liens,
Et bientôt rassembla sous de communs asyles
Les premiers citoyens.

Pour assurer entr'eux la paix & l'innocence,
Les loix firent alors éclater leur pouvoir.
Sur des tables d'airain l'audace & la licence
Apprirent leur devoir.

Mais il falloit encor pour étonner le crime,
Toujours contre les loix promt à se révolter.
Que des chefs revêtus d'un pouvoir légitime,
Les fissent respecter.

Ainſi pour le maintien de ces loix ſalutaires,
Du peuple entre vos mains le pouvoir fut remis,
Rois : vous futes élus ſacrés dépoſitaires
Du glaive de Thémis.

Puiſſe en vous la vertu faire luire ſans ceſſe
De la divinité les rayons glorieux !
Partagez ces tributs d'amour & de tendreſſe,
Que nous offrons aux Dieux.

Mais chaſſez loin de vous la baſſe flaterie,
Qui cherchant à ſouiller la bonté de vos mœurs,
Par cent détours obſcurs s'ouvre avec induſtrie
La porte de vos cœurs

Le pauvre eſt à couvert de ſes ruſes obliques.
Orgueilleuſe, elle ſuit la pourpre & les faiſceaux.
Serpent contagieux, qui des ſources publiques
Empoiſonne les eaux.

Craignez que de ſa voix les trompeuſes délices
N'aſſoupiſſent enfin votre foible raiſon.
De cette enchantereſſe oſez, nouveaux Ulyſſes,
Rejetter le poiſon.

Néméſis vous obſerve, & frémit des blaſphêmes
Dont rougit à vos yeux l'aimable vérité.
N'attirez point ſur vous, trop épris de vous-mêmes,
Sa terrible équité.

C'eſt elle dont les yeux certains, inévitable,
Percent tous les replis de nos cœurs inſenſés ;
Et nous lui répondons des éloges coupables
Qui nous ſont adreſſés.

Des châtimens du ciel implacable miniſtre,
De l'équité trahie elle venge les droits.
Et voici les arrêts dont ſa bouche ſiniſtre
Epouvante les rois.

Ecoutez, & tremblez, idoles de la terre.
D'un encens uſurpé Jupiter eſt jaloux.
Vos flateurs dans ſes mains allument le tonnerre
Qui s'éleve ſur vous.

Il détruira leur culte, il briſera l'image
A qui ſacrifioient ces faux adorateurs ;
Et punira ſur vous le déteſtable hommage
De vos adulateurs.

Moi, je préparerai les vengeances céleſtes :
Je livrerai vos jours au demon de l'orgueil,
Qui par vos propres mains de vos grandeurs funeſtes
Creuſera le cercueil.

Vous n'écouterez plus la voix de la ſageſſe :
Et dans tous vos conſeils, l'aveugle vanité,
L'eſprit d'enchantement, de vertige & d'yvreſſe,
Tiendra lieu de clarté.

Sous les noms ſpécieux de zèle & de juſtice,
Vous vous déguiſerez les plus noirs attentats :
Vous couvrirez de fleurs les bords du précipice
Qui s'ouvre ſous vos pas.

Mais enfin votre chûte à vos yeux déguiſée,
Aura ces mêmes yeux pour triſtes ſpectateurs ;
Et votre abaiſſement ſervira de riſée
A vos propres flateurs.

De cet oracle affreux tu n'a point à te plaindre ;
Cher Prince, ton éclat n'a point ſçû t'abuſer :
Ennemi des flateurs, à force de les craindre,
Tu ſçus les mépriſer.

Auſſi la renommée, en publiant ta gloire,
Ne ſera point ſoumiſe à ces fameux revers :
Les Dieux t'on laiſſé vivre aſſez pour ta mémoire ;
Trop peu pour l'univers.

ODE X.

POurquoi, plaintive Philomèle,
Songer encore à vos malheurs,
Quand pour appaiser vos douleurs,
Tout cherche à vous marquer son zèle?
L'univers, à votre retour,
Semble renaître pour vous plaire.
Les Dryades à votre amour
Prêtent leur ombre solitaire.
Loin de vous l'Aquilon fougueux
Souffle sa piquante froidure:
La terre reprend sa verdure,
Le ciel brille des plus beaux feux.
Pour vous l'amante de Céphale
Enrichit Flore de ses pleurs
Le Zéphir cueille sur les fleurs
Les parfums que la terre exhale.

Pour entendre vos doux accens
Les oiseaux cessent leur ramage;
Et le chasseur le plus sauvage
Respecte vos jours innocens.
Cependant votre ame attendrie
Par un douloureux souvenir,
Des malheurs d'une Sœur chérie
Semble toujours s'entretenir.
Hélas, que mes tristes pensées
M'offrent des maux bien plus cuisans
Vous pleurez des peines passées,
Je pleurs des ennuis présens.
Et quand la nature attentive
Cherche à calmer vos déplaisirs,
Il faut même que je me prive
De la douceur de mes soupirs.

ODE XI.

Pour Madame de * * *

Sur le gain d'un Procès intenté contre elle par son Mari.

QUels nouveaux concerts d'allégresse
Retentissent de toutes parts
Quelle lumineuse Déesse
Attire ici tous les regards !
C'est Thémis qui vient de descendre,
Thémis empressée à défendre
L'honneur de son sexe outragé :
Et qui sur l'envie étouffée
Vient dresser un juste trophée
Au mérite qu'elle a vengé.

Par la Nature & la Fortune
Tous nos destins sont balancés :
Mais toujours les bienfaits de l'une
Par l'autre ont été traversés.
O Déesse ! Une mortelle
Seule à votre longue querelle
Fit succéder d'heureux accords :
Vous voulutes à sa naissance
Signaler vote intelligence,
En la comblant de vos trésors,

Mais, que vois-je ? La noire envie
Agitant ses serpens affreux,
Pour ternir l'éclat de sa vie,
Sort de son antre ténébreux.
L'avarice lui ser de guide.
Lamalice au souris perfide,

L'impoſture aux yeux effrontés,
De l'enfer filles infléxibles,
Secouant leurs flambeaux horribles,
Marchent ſans ordre à ſes côtés.

L'innocence fiére & tranquile
Voit leurs complots ſans s'ébranler ;
Et croit que leur fureur ſtérile
En vains éclats va s'exhaler.
Mais ſon eſpérance eſt trompée.
De Thémis, ailleurs occupée,
Les ſecours étoient différés :
Et par l'impunité plus fortes,
Leur audace frapoit aux portes
Des tribunaux les plus ſacrés.

Enfin, Divinité brillante,
Par toi leur orgueil eſt détruit ;
Et ta lumiére étincelante
Diſſipe cette affreuſe nuit.
Déja leur troupe confondue
A ton aſpect tombe éperdue,
Leur eſpoir meurt anéanti.
Et le noir démon du menſonge,
Fuit, diſparoît, & ſe replonge
Dans l'ombre dont il ſorti.

Quitte tes vêtemens funébres,
Fille du ciel, noble Pudeur.
La lumiére ſort des ténébres,
Reprens ta premiére ſplendeur.
De cette divine mortelle,
Dont tu fis ta guide éternelle,
Les loix ont été le ſoutien.
Reviens de feſtons couronnée,
Et de palmes environnée,
Chanter ſon triomphe & le tien ;

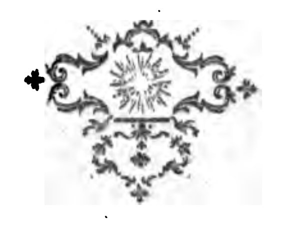
Aſſez la fraude & l'injuſtice,
Que ſa gloire avoit ſçû bleſſer,
Dans les piéges de l'artifice
Ont tâché de l'embarraſſer.
Fuyez, jalouſie obſtinée;
De votre haleine empoiſonnée;
Ceſſez d'offuſquer ſes vertus.
Regardez la haine impuiſſante,
Et la diſcorde gémiſſante,
Monſtres ſous ſes pieds abbatus.

Pour chanter leur joie & ſa gloire;
Combien d'imortelles chanſons
Les chaſtes filles de Mémoire
Vont dicter à leurs nourriſſons!
O qu'après la triſte froidure,
Nos yeux amis de la verdure,
Sont enchantés de ſon retour!
Qu'après les frayeurs du naufrage,
On oublie aiſément l'orage
Qui céde à l'éclat d'un beau jour!

Tel ſouvent un nuage ſombre,
Du ſein de la terre exhalé,
Tient ſous l'épaiſſeur de ſon ombre
Le céleſte flambeau voilé.
La nature en eſt conſternée,
Flore languit abandonnée,
Philomèle n'a plus de ſons:
Et tremblante à ce noir préſage,
Cérès pleure l'affreux ravage
Qui vient menacer ſes moiſſons.

Mais bientôt vengeant leur injure;
Je vois mille traits enflammés,
Qui percent la priſon obſcure,
Qui les retenoit enfermés.

Le ciel de toutes parts s'allume,
L'air s'échauffe, la terre fume,
Le nuage créve & pâlit;
Et dans un gouffre de lumiére
Sa vapeur humide & grossiére
Se dissipe & s'ensevelit.



ODES.

LIVRE III.

ODE I.

A MONSIEUR LE COMTE DU LUC, *alors Ambaſſadeur de France en Suiſſe, & Plénipotentiaire à la Paix de Bade.*

Tel que le vieux paſteur des troupeaux de Neptune,
Protée, à qui le Ciel pere de la fortune
Ne cache aucuns ſecrets,
Sous diverſe figure, arme, flâme, Fontaine,
S'efforce d'échaper à la vûe incertaine
Des mortels indiſcrets :

Ou tel que d'Apollon le miniſtre terrible,
Impatient du Dieu dont le ſoufle invincible
Agite tous ſes ſens,
Le regard furieux, la tête échevelée,
Du temple fait mugir la demeure ébranlée
Par ſes cris impuiſſans :

Tel, aux premiers accès d'une ſainte manie,
Mon eſprit allarmé, redoute du génie
L'aſſaut victorieux.
Il s'étonne, il combat l'ardeur qui le poſſéde,
Et voudroit ſecouer du démon qui l'obſéde
Le joug impérieux.

Mais sitôt que cédant à la fureur divine,
Il reconnoît enfin du Dieu qui le domine
Les souveraines loix;
Alors tout pénétré de sa vertu suprême,
Ce n'est plus un mortel, c'est Apollon lui-même
Qui parle par ma voix.

Je n'ai point l'heureux don de ces esprits faciles,
Pour qui les doctes Sœurs, caressantes, dociles,
Ouvrent tous leurs trésors;
Et qui dans la douceur d'un tranquile délire
N'éprouvérent jamais, en maniant la lyre,
Ni fureur ni transports.

Des veilles, des travaux, un foible cœur s'étonne:
Apprenons toutefois que le fils de Latone,
Dont nous suivons la cour
Ne nous vend qu'à ce prix ces traits de vive flame,
Et ces aîles de feu qui ravissent une ame
Au céleste séjour.

C'est par-là qu'autrefois d'un Prophéte fidelle
L'esprit s'affranchissant de sa chaîne mortelle
Par un puissant effort,
S'élançoit dans les airs, comme un aigle intrépide,
Et jusque chez les dieux alloit d'un vol rapide,
Interroger le Sort.

C'est par-là qu'un mortel, forçant les rives sombres.
Au superbe tyran qui régne sur les Ombres
Fit respecter sa voix.
Heureux si trop épris d'une beauté rendue,
Par un excès d'amour il ne l'eût point perdue
Une seconde fois!

Tel étoit de Phébus la vertu souveraine,
Tandis qu'il fréquentoit les bords de l'Hippocrene
Et les sacrés vallons.
Mais ce n'est plus le tems, depuis que l'avarice,
Le mensonge flateur, l'orgueil & le caprice,
Sont nos seuls Appollons.

Ah! si ce Dieu sublime, échauffant mon génie
Ressuscitoit pour moi de l'antique harmonie
Les magiques accords:
Si je pouvois du ciel franchir les vastes routes
Ou percer par mes chants les infernales voutes
De l'Empire des Morts

Je n'irois point, des Dieux profanant la retraite;
Dérober aux destins, téméraire interpréte,
Leurs augustes secrets:
Je n'irois point chercher une amante ravie;
Et la lyre à la main, redemander sa vie
Au Gendre de Cérès.

Enflammé d'une ardeur plus noble & moins stérile
J'irois, j'irois pour vous, ô mon illustre azile,
O mon fidéle espoir,
Implorer aux enfers ces trois fiéres déesses,
Que jamais jusqu'ici nos vœux ni nos promesses
N'ont sçû l'art d'émouvoir.

Puissantes Déïtés, qui peuplez cette rive,
Préparez, leur dirois-je une oreille attentive
Au bruit de mes concerts.
Puissent-ils amolir vos superbes courages,
En faveur d'un héros digne des premiers âges
Du naissant univers!

Non, jamais sous les yeux de l'auguste Cybéle,
La terre ne fit naître un plus parfait modéle
Entre les dieux mortels :
Et jamais la vertu n'a dans un siécle avare,
D'un plus riche parfum ni d'un encens plus rare
Vû fumer ses autels.

C'est lui, c'est le pouvoir de cet heureux génie,
Qui soutient l'équité contre la tyrannie
D'un astre injurieux.
L'aimable Vérité, fugitive, importune,
N'a trouvé qu'en lui seul, sa gloire, sa fortune,
Sa patrie & ses dieux.

Corrigez donc pour lui vos rigoureux usages.
Prenez tous les fuseaux qui pour les plus longs âges
Tournent entre vos mains.
C'est à vous que du Styx les Dieux inexorables
Ont confié les jours, hélas ! trop peu durables,
Des fragiles humains.

Si ces Dieux, dont un jour tout doit être la proie,
Se montrent trop jaloux de la fatale soie
Que vous leur redevez ;
Ne délibérez plus, tranchez mes destinées :
Et renouez leur fil à celui des années
Que vous lui réservez.

Ainsi daigne le ciel, toujours pur & tranquile,
Verser sur tous les jours que votre main nous file,
Un regard amoureux !
Et puissent les mortels, amis de l'innocence,
Mériter tous les soins que votre vigilance
Daigne prendre pour eux !

C'eſt ainſi qu'au-delà de la fatale barque,
Mes chants adouciroient de l'orgueilleuſe Parque
L'impitoyable loi.
Lachéſis apprendroit à devenir ſenſible,
Et le double ciſeau de ſa ſœur inflexible
Tomberoit devant moi.

Une ſanté dès-lors floriſſante, éternelle,
Vous feroit recueillir d'une automne nouvelle
Les nombreuſes moiſſons :
Le ciel ne feroit plus fatigué de nos larmes ;
Et je verrois enfin de mes froides allarmes
Fondre tous le glaçons.

Mais une dure loi, des dieux même ſuivie,
Ordonne que le cours de la plus belle vie
Soit mêlé de travaux.
Un partage inégal ne leur fut jamais libre ;
Et leur main tient toujours dans un juſte équilibre
Tous nos biens & nos maux.

Ils ont ſur vous, ces Dieux, épuiſé leur largeſſe ;
C'eſt d'eux que vous tenez la raiſon, la ſageſſe,
Les ſublimes talens.
Vous tenez d'eux enfin cette magnificence,
Qui ſeule ſçait donner à la haute naiſſance
De ſolides brillans.

C'en étoit trop, hélas! & leur tendreſſe avare
Vous refuſant un bien dont la douceur répare
Tous les maux amaſſés,
Prit ſur votre ſanté, par un décret funeſte,
Le ſalaire des dons qu'à votre ame céleſte
Elle avoit diſpenſés.

Le Ciel nous vend toujours les biens qu'il nous prodigue.
Vainement un mortel se plaint, & le fatigue
De ses cris superflus;
L'ame d'un vrai héros, tranquille, courageuse,
Sçait comme il faut souffrir d'une vie orageuse
Le flus & le reflus.

Il sçait, & c'est par-là qu'un grand cœur se console,
Que son nom ne craint rien ni des fureurs d'Eole,
Ni des flots inconstans;
Et que s'il est mortel, son immortelle gloire
Bravera dans le sein des Filles de Mémoire
Et la mort & le tems.

Tandis qu'entre des mains à sa gloire attentives
La France confiera de ses saintes archives
Le dépôt solemnel;
L'avenir y verra le fruit de vos journées,
Et vos heureux destins unis aux destinées
D'un Empire éternel.

Il sçaura par quels soins, tandis qu'à force ouverte
L'Europe conjurée armoit pour notre perte
Mille peuples fougueux,
Sur des bords étrangers votre illustre assistance
Sçut ménager pour nous les cœurs & la constance
D'un peuple belliqueux.

Il sçaura quel génie, au fort de nos tempêtes,
Arrêta malgré nous dans leurs vastes conquêtes
Nos ennemis hautins;
Et que vos seuls conseils déconcertant leurs princes,
Guidérent au secours de deux riches provinces
Nos guerriers incertains.

Mais

Mais quel peintre fameux, par de ſçavântes veilles
Conſacrant aux humains de tant d'autres merveilles
L'immortel ſouvenir,
Pourra ſuivre le fil d'une hiſtoire ſi belle,
Et laiſſer un tableau digne des mains d'Apelle;
Aux ſiécles à venir?

Que ne puis-je franchir cette noble barriére?
Mais peu propre aux efforts d'une longue carriére;
Je vais juſqu'où je puis:
Et ſemblable à l'abeille en nos jardins écloſe,
De différentes fleurs j'aſſemble & je compoſe
Le miel que je produis.

Sans ceſſe en divers lieux errant à l'avanture;
Des ſpectacles nouveaux que m'offre la nature
Mes yeux ſont égayés;
Et tantôt dans les bois; tantôt dans les prairies;
Je promene toujours mes douces rêveries,
Loin des chemins frayés.

Celui qui ſe livrant à des guides vulgaires;
Ne détourne jamais des routes populaires
Ses pas infructueux,
Marche plus ſûrement dans une humble campagne;
Que ceux qui plus hardis percent de la montagne,
Les ſentiers tortueux.

Toutefois, c'eſt ainſi que nos maîtres célébres
Ont dérobé leurs noms aux épaiſſes ténébres
De leur antiquité;
Et ce n'eſt qu'en ſuivant leur périlleux exemple,
Que nous pouvons comme eux arriver juſqu'au temple
De l'immortalité.

ODE II.

A SON ALTESSE SÉRENISSIME MONSEIGNEUR LE PRINCE EUGENE DE SAVOYE.

Est-ce une illusion soudaine,
Qui trompe mes regards surpris?
Est-ce un songe, dont l'ombre vaine
Trouble mes timides esprits?
Quelle est cette déesse énorme;
Ou plutôt ce monstre difforme,
Tout couvert d'oreilles & d'yeux,
Dont la voix ressemble au tonnerre,
Et qui des pieds touchant la terre,
Cache sa tête dans les cieux?

C'est l'Inconstante Renommée,
Qui sans cesse les yeux ouverts,
Fait sa revûe accoutumée
Dans tous les coins de l'univers.
Toujours vaine, toujours errante;
Et messagére indifférente
Des vérités & de l'erreur
Sa voix en merveilles féconde
Va chez tous les peuples du monde
Semer le bruit & la terreur.

Quelle est cette troupe sans nombre
D'amans autour d'elle assidus,
Qui viennent en foule, à son ombre
Rendre leurs hommages perdus?
La Vanité qui les enyvre,
Sans relâche s'obstine à suivre

L'éclat dont elle les séduit :
Mais bientôt leur ame orgueilleuse
Voit sa lumiére frauduleuse
Changée en éternelle nuit.

O toi, qui sans lui rendre hommage,
Et sans redouter son pouvoir,
Sçus toujours de cette volage
Fixer les soins & le devoir !
Héros, des héros le modéle,
Etoit-ce pour cette infidéle
Qu'on t'a vû, cherchant les hazards,
Braver mille morts toujours prêtes,
Et dans les feux & les tempêtes
Défier la fureur de Mars.

Non, non, ses lueurs passagéres
N'ont jamais éblouis tes sens.
A des déïtés moins légeres
Ta main prodigue son encens.
Ami de la gloire solide,
Mais de la vérité rigide
Encore plus vivement épris,
Sous ses drapeaux seuls tu te ranges;
Et ce ne sont point les louanges,
C'est la vertu que tu chéris.

Tu méprise l'orgueil frivole
De tous ces héros imposteurs,
Dont la fausse gloire s'envole
Avec la voie de leurs flateurs.
Tu sçais que l'équité sévére
A cent fois du haut de leur sphére
Précipité ces vains guerriers;
Et quelle est l'unique Déesse
Dont l'incorruptible sagesse
Puisse éterniser tes lauriers.

Ce vieillard qui d'un vol agile
Fuit ſans jamais être arrêté,
Le tems, cette image mobile
De l'immobile éternité,
A peine du ſein des ténébres
Fait éclore les faits célébres,
Qu'il les replonge dans la nuit.
Auteur de tout ce qui doit être,
Il détruit tout ce qu'il fait naître,
A meſure qu'il le produit.

Mais la Déeſſe de Mémoire
Favorable aux noms éclatans,
Souléve l'équitable Hiſtoire
Contre l'iniquité du Tems;
Et dans le regiſtre des Ages
Conſacrant les nobles images
Que la gloire lui vient offrir,
Sans ceſſe en cet auguſte livre
Notre ſouvenir voit revivre
Ce que nos yeux ont vû périr.

C'eſt-là que ſa main immortelle,
Mieux que la Déeſſe aux cent voix,
Sçaura dans un tableau fidéle
Immortaliſer tes exploits.
L'avenir faiſant ſon étude
De cette vaſte multitude
D'incroyables événemens;
Dans leurs verités authentiques,
Des fables les plus fantaſtiques
Retrouvera les fondemens.

Tous ces traits incompréhenſibles
Par les fictions anoblis,
Dans l'ordre des choſes poſſibles
Par-là ſe verront rétablis.

Chez nos neveux moins incrédules,
Les vrais Césars, les faux Hercules
Seront mis en même degré ;
Et tout ce qu'on dit à leur gloire
Et qu'on admire sans le croire,
Sera crû, sans être admiré.

Guéris d'une vaine surprise,
Ils concevront sans être émus
Les faits du petit-fils d'Acrise,
Et tous les travaux de Cadmus.
Ni le monstre du Labyrinthe,
Ni la triple Chimére éteinte,
N'étonneront plus la raison :
Et l'esprit avouera sans honte,
Tout ce que la Grece raconte
Des merveilles du fils d'Æson.

Et pourquoi traiter de prestiges
Les avantures de Colchos ?
Les Dieux n'ont-ils fait des prodiges
Que dans Thébes, ou dans Argos ;
Que peuvent opposer les Fables
Aux prodiges inconcevables,
Qui de nos jours éxécutés,
Ont cent fois dans la Germanie,
Chez le Belge, dans l'Ausonie
Frapés nos yeux épouvantés ?

Mais ici ma lyre impuissante
N'ose seconder mes efforts.
Une voix fiére & menaçante
Tout-à-coup glace mes transports.
Arrête, insensé, me dit-elle :
Ne va point d'une main mortelle

Toucher un laurier immortel.
Arrête : & dans ta folle audace,
Crains de reconnoître la trace
Du sang dont fume ton autel.

Le terrible Dieu de la Guerre
Bellone, & la fiére Atropos,
N'ont que trop effrayé la terre
Des triomphes de ton héros.
Ces Dieux, ta patrie elle-même,
Rendront à sa valeur suprême
D'assez authentiques tributs.
Admirateur plus légitime ;
Garde tes vers & ton estime
Pour de plus tranquilles vertus.

Ce n'est point d'un amas funeste
De massacres & de débris,
Qu'une vertu pure & céleste
Tire son véritable prix.
Un héros qui de la victoire
Emprunte son unique gloire,
N'est héros que quelques momens ;
Et pour l'être toute sa vie,
Il doit opposer à l'envie
De plus paisibles monumens.

En vain ses exploits mémorables
Etonnent les plus fiers vainqueurs :
Les seules conquêtes durables
Sont celles qu'on fait sur les cœurs.
Un tyran cruel & sauvage
Dans les feux & dans le ravage
N'acquiert qu'un honneur criminel:
Un vainqueur qui sçait toujours l'être,
Dans les cœurs dont il se rend maître
S'éleve un trophée éternel.

C'eſt par cette illuſtre conquête,
Mieux encor que par ſes travaux,
Que ton Prince éleve ſa tête
Au-deſſus de tous ſes rivaux.
Grand par-tout ce que l'on admire;
Mais encor plus, j'oſe le dire,
Par cette héroïque bonté,
Et par cet abord plein de grace,
Qui des premiers âges retrace
L'adorable ſimplicité.

Il ſçait qu'en ce vaſte intervale
Où les Deſtins nous ont placés,
D'une fierté qui les ravale
Les mortels ſont toujours bleſſés:
Que la grandeur fiere & hautaine
N'attire ſouvent que leur haine,
Lorſqu'elle ne fait rien pour eux;
Et que tandis qu'elle ſubſiſte,
Le parfait bonheur ne conſiſte
Qu'à rendre les hommes heureux.

Les Dieux même, éternels arbitres
Du ſort des fragiles mortels,
N'exigent qu'à ces mêmes titres
Nos offrandes & nos autels.
C'eſt leur puiſſance qu'on implore;
Mais c'eſt leur bonté qu'on adore
Dans le bien qu'ils font aux humains;
Et ſans cette bonté fertile,
Leur foudre ſouvent inutile
Gronderoit en vain dans leurs mains.

Prince, ſui toujours les exemples
De ces Dieux dont tu tiens le jour:
Avant de mériter nos temples,
Ils ont mérité notre amour.

Tu le ſçais, l'aveugle Fortune
Peut faire d'une ame commune
Un héros par-tout admiré:
La ſeule vertu profitable,
Généreuſe, tendre, équitable;
Peut faire un héros adoré.

Ce Potentat toujours auguſte,
Maître de tant de potentats,
Dont la main ſi ferme & ſi juſte
Conduit tant de vaſtes Etats,
Deviendra la gloire des Princes,
Lorſqu'en ſes nombreuſes provinces
Raſſemblant les plaiſirs épars,
Sous la féconde providence
Tu feras fleurir l'abondance,
Les délices & les beaux arts.

Seconde les heureux auſpices
D'un Monarque ſi renommé.
Déja par tes ſecours propices
Janus voit ſon Temple fermé.
Puiſſe ta gloire toujours pure
A toute la race future
Servir de modéle & de loi;
Et ton intégrité profonde
Etre à jamais l'amour du monde;
Comme ton bras en fut l'effroi.



ODE III.

A MONSIEUR LE COMTE DE BONNEVAL,

Lieutenant général des armées de L'Empereur.

LE Soleil, dont la violence
Nous a fait languir si long-tems,
Arme de feu moins éclatans
Les rayons que son char nous lance;
Et plus paisible dans son cours,
Laisse la céleste Balance
Arbitre des nuits & des jours.

L'Aurore désormais stérile
Pour la divinité des fleurs,
De l'heureux tribut de ses pleurs
Enrichit un dieu plus utile;
Et sur tout les côteaux voisins
On voit briller l'ambre fertile,
Dont elle dore nos raisins.

C'est dans cette saison si belle,
Que Bacchus prepare à nos yeux
De son triomphe glorieux
La pompe la plus solemnelle
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane
Les Ris voltigeans dans les airs,
Des soins qui troublent l'univers
Ecartent la foule profane.
Tel sur des bords inhabités,
Il vient de la triste Ariane
Calmer les esprits agités.

Les Satyres tout hors d'haleine,
Conduisant les Nymphes des bois,
Au son du fifre & du hautbois
Dansent par troupes dans la plaine;
Tandis que les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silene
Sur leurs thyrses entrelassés.

Leur plus vive ardeur se déploie
Autour de ce Dieu belliqueux.
Cher Comte, partage avec eux
L'allégresse qu'il leur envoie;
Et plein d'une douce chaleur,
Montre-toi rival de leur joie,
Comme tu l'es de sa valeur.

Prens part à la juste louange
De ce Dieu si cher aux guerriers,
Qui couvert de mille lauriers
Moissonnés jusqu'aux bords du Gange,
A trouvé mille fois plus grand
D'être le Dieu de la vendange,
Que de n'être qu'un conquérant.

De ses Ménades révoltées
Craignons l'impétueux courroux.
Tu sçais jusqu'où ce Dieu jaloux
Porte ses fureurs irritées;

Et quelles tragiques horreurs
Des Lycurgues & des Penthées
Payérent les folles erreurs.

C'eſt lui, qui des fils de la terre
Châtiant la rébellion,
Sous la forme d'un fier lion
Vengea le maître du Tonnerre:
Et par lui les os de Rhécus
Furent briſés comme le verre,
Aux yeux de ſes freres vaincus.

Ici par l'aimalbe Pareſſe
Ce fameux vainqueur déſarmé,
Ne ſe montre plus enflammé
Que des feux d'une douce hyvreſſe;
Et cherchant de plus doux combats,
Dans le temple de l'Allégreſſe
Il s'offre à conduire nos pas.

Là, ſous une voûte ſacrée,
Peinte des plus riches couleurs,
Ses prêtres couronnant de fleurs
La victime pour toi parée,
Bientôt ſur un autel divin
Feront couler à ton entrée
Des ruiſſeaux de lait & de vin.

Reçoi ce nectar adorable,
Verſé par la main des plaiſirs;
Et laiſſe au gré de leur deſirs,
Par cette liqueur favorable,
Remplir tes eſprits & tes yeux
De cette joie inaltérable
Qui rend l'homme ſemblable aux Dieux.

Par elle en toutes ſes diſgraces
Un cœur d'audace revêtu
Sçait aſſervir à ſa vertu
Les ennuis qui ſuivent ſes traces ;
Et tranquille juſqu'à la mort,
Conjurer toutes les menaces
Des Dieux, & des rois, & du ſort.

Par elle bravant la puiſſance
De ſon implacable démon,
Le vaillant fils de Télamon
Banni des lieux de ſa naiſſance ;
Au fort de ſes calamités
Rendit le calme & l'eſpérance
A ſes compagnons rebutés.

Amis, la volage Fortune
N'a, dit-il, nuls droits ſur mon cœur.
Je prétends, malgré ſa rigueur,
Fixer votre courſe importune.
Paſſons ce jour dans les feſtins :
Demain les Zéphirs & Neptune
Ordonneront de nos deſtins.

C'eſt ſur cet illuſtre modéle
Qu'à toi-même toujours égal,
Tu ſçus loin de ton lieu natal
Triompher d'un aſtre infidéle ;
Et ſous un ciel moins rigoureux,
D'une Salamine nouvelle
Jetter les fondemens heureux.

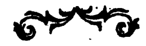
Une douleur puſillanime
Touche peu les Dieux immortels :
On aborde en vain leurs autels,
Sans un cœur ferme & magnanime.

Quand nous venons les implorer,
C'eſt par une joie unanime
Que nous devons les honorer.

Tel eſt l'allégreſſe ruſtique
De ces vendangeurs altérés,
Qu'on voit à leurs yeux égarés
Saiſis d'une hyvreſſe myſtique ;
Et, qui saintement furieux,
Retracent de l'Orgye antique
L'emportement myſtérieux.

Tandis que toute la campagne
Retentit de leur doux tranſport ;
Allons travailler à l'accord
Du Tokaye avec la Champagne ;
Et près de tes Lares aſſis,
Des vins de rive & de montagne
Juger le Procès indécis.

Les juges à ton arrivée
Se trouveront tous aſſemblés.
La ſoif qui les tient déſolés,
Brûle de ſe voir abbreuvée ;
Et leur appétit importun
A deux heures de relevée
S'étonne d'être encore à jeun.



ODE IV.

IMITÉE D'HORACE.

AUX SUISSES.

Durant leur guerre civile en 1712.

OU courez-vous, cruels? Quel démon parricide
  Arme vos sacriléges bras?
Pour qui destinez-vous l'appareil homicide
  De tant d'armes & de soldats?
Allez-vous réparer la honte encor nouvelle
  De vos passages violés?
Etes-vous résolus à venger la querelle
  De vos ancêtres immolés?
Non, vous voulez venger votre ennemi lui-même;
  Et faire voir aux fiers Germains
Leurs antiques rivaux*, dans leur fureur extrême,
  Egorgés de leurs propres mains:
Tigres, plus acharnés que le lion sauvage,
  Qui malgré sa férocité,
Dans un autre lion respectant son image,
  Dépouille pour lui sa fierté.
Mais parlez. Répondez. Quels feux illégitimes
  Allument en vous ce transport?
Est-ce un aveugle instinct? Sont-ce vos propres crimes?
  Ou la fatale loi du sort?
Ils demeurent sans voix. Que devient leur audace?
  Je vois leurs visages pâlir.
Le trouble les saisit, l'étonnement les glace.
  Ah! vos destins vont s'accomplir,
Vos peres ont péché. Vous en portez la peine;
  Et Dieu sur votre nation
Veut des profanateurs de sa loi souveraine
  Expier la rébellion.

ODE V.

AUX PRINCES CHRÉTIENS;

Sur l'armement des Turcs contre la République de Venise, en 1715.

CE n'eſt donc point aſſez que ce peuple perfide,
De la ſainte Cité profanateur ſtupide,
Ait dans tout l'Orient porté ſes étendarts?
Et paiſible tyran de la Grece abbatue,
Partage à notre vue
La plus belle moitié du thrône des Céſars?

Déja, pour réveiller ſa fureur aſſoupie,
L'interprête effréné de ſon prophête impie
Lui promet d'aſſervir l'Italie à ſa loi:
Et déja ſon orgueil, plein de cette aſſurance,
Renverſe en eſpérance
Le ſiége de l'Empire, & celui de la Foi.

A l'aſpect des vaiſſeaux que vomit le Boſphore,
Sous un nouveau Xercès, Thétis croit voir encore
A travers de ſes flots promener les forêts:
Et le nombreux amas des lances hériſſées,
Contre le ciel dreſſées,
Egale les épis qui dorent nos guérets.

Princes, que penſez-vous, à ces apprêts terribles?
Attendrez-vous encor, ſpectateurs inſenſibles,
Quels ſeront les decrets de l'aveugle deſtin?
Comme en ce jour affreux ou dans le ſang noyée,
Byſance foudroyée
Vit périr ſous ſes murs le dernier Conſtantin.

O honte, ô de l'Europe infamie éternelle !
Un peuple de brigands, sous un chef infidéle,
De ses plus saints remparts détruit la sûreté ;
Et le mensonge impur tranquillement repose,
Où le grand Théodose
Fit regner si long-tems l'auguste vérité.

Jadis, dans leur fureur non encore ralentie,
Ces esclaves chassés des marais de Scythie
Porterent chez le Parthe & la mort & l'effroi ;
Et bientôt des Persans, ravisseurs moins barbares,
Leurs conducteurs avares
Reçurent à la fois & le sceptre & la loi.

Dès-lors courant toujours de victoire en victoire,
Des Caliphes déchus de leur antique gloire
Le redoutable Empire entre eux fut partagé :
Des bords de l'Hellespont aux rives de l'Euphrate,
Par cette race ingrate
Tout fût en même-tems soumis ou ravagé.

Mais sitôt que leurs mains en ruines fécondes
Osérent, du Jourdain souillant les saintes ondes,
Profaner le tombeau du Fils de l'Eternel ;
L'Occident, réveillé par ce coup de tonnerre,
Arma toute la terre
Pour laver ce forfait dans leur sang criminel.

En vain à cette ardeur si bouillante & si vive
La folle ambition, la prudence craintive,
Prétendoient opposer leurs conseils spécieux :
Chacun comprit alors, mieux qu'au siécle où nous sommes,
Que l'intérêt des hommes
Ne doit point balancer la querelle des Cieux.

Comme un torrent fougueux, qui du haut des
montagnes,
Précipitant ses eaux, traîne dans les campagnes
Arbres, rochers, troupeaux, par son cours em-
portés :
Ainsi de Godefroi les légions guerriéres
Forcérent les barriéres
Que l'Asie opposoit à leurs bras indomtés.

La Palestine enfin, après tant de ravages,
Vit fuir ses ennemis, comme on voit les nuages
Dans le vague des airs fuir devant l'aquilon ;
Et des vents du midi la dévorante haleine
N'a consumé qu'à peine
Les ossemens blanchis dans les champs d'Ascalon.

De ses temples détruits & cachés sous les herbes,
Sion vit relever les portiques superbes,
De notre délivrance augustes monumens :
Et d'un nouveau David la valeur noble & sainte
Sembloit dans leur enceinte
D'un royaume éternel jetter les fondemens.

Mais chez ses successeurs la Discorde insolente,
Allumant le flambeau d'une guerre sanglante,
Enerva leur puissance en corrompant leurs mœurs ;
Et le Ciel irrité ressuscitant l'audace
D'une coupable race,
Se servit des vaincus pour punir les vainqueurs.

Rois, symboles mortels de la grandeur céleste,
C'est à vous de prévoir dans leur chûte funeste
De vos divisions les fruits infortunés.
Assez & trop long-tems, implacables Achiles,
Vos discordes civiles
De morts ont assouvi les enfers étonnés.

Tandis que de vos mains déchirant vos entrailles,
Dans nos champs engraissés de tant de funérailles,
Vous semiez le carnage, & le trouble & l'horreur;
L'Infidéle tranquille au milieu des allarmes,
Forgeoit ces mêmes armes
Qu'aujourd'hui contre vous aiguise sa fureur.

Enfin l'heureuse Paix de l'amitié suivie,
A réunis les cœurs séparés par l'envie,
Et banni loin de nous la crainte & le danger.
Paisible dans son champ, le laboureur moissonne;
Et les dons de l'automne
Ne sont plus profanés par le fer étranger.

Mais ce calme si doux que le ciel vous renvoie,
N'est point le calme oisif d'une indolente joie,
Où s'endort la vertu des plus fameux guerriers.
Le démon des combats siffle encore sur vos têtes;
Et de justes conquêtes
Vous offrent à cueillir de plus nobles lauriers.

Il est tems de venger votre commune injure.
Eteignez dans le sang d'un ennemi parjure,
Du nom que vous portez l'opprobre injurieux:
Et sous leurs braves chefs assemblant vos cohortes;
Allez briser les portes
D'un Empire usurpé sur vos foibles ayeux.

Vous n'êtes plus au tems de ces craintes serviles,
Qu'imprimoient dans le sein des peuples imbécilles
De cruels ravisseurs, à leur perte animés.
L'aigle de Jupiter, ministre de la foudre,
A cent fois mis en poudre
Ces géans orgueilleux contre le ciel armés

Belgrade assujettie à leur joug tyrannique
Regrette encor ce jour où le fer Germanique

Renversa leur Croissant du haut de ses remparts :
Et de Salankemen les plaines infectées
Sont encore humectées
Du sang de leurs soldats sur la poussiere épars.

Sous le fer abbatus, consumés dans la flame,
Leur monarque insensé, le désespoir dans l'ame,
Pour la derniére fois osa tenter le sort.
Déja, de sa fureur barbares émissaires,
Ses nombreux Janissaires
Portoient de toutes parts la terreur & la mort.

Arrêtez, troupe lâche, & de pillages avides :
D'un Hercule naissant la valeur intrépide
Va bientôt démentir vos projets forcenés ;
Et sur vos corps sanglans se traçant un passage,
Faire l'apprentissage
Des triomphes fameux qui lui sont destinés.

Le Tibisque effrayé de la digue profonde
De tant de bataillons entassés dans son onde,
De ses flots enchaînés interrompit le cours ;
Et le fier * Othoman sans drapeaux & sans suite,
Précipitant sa fuite,
Borna toute sa gloire au salut de ses jours.

C'en est assez, dit-il ; retournons sur nos traces,
Foibles & vils troupeaux, après tant de disgraces
N'irritons plus en vain de superbes lions :
Un Prince nous poursuit, dont le fatal génie
Dans cette ignominie
De notre antique gloire éteint tout les rayons,

Par une prompte paix, tant de fois profanée,
Conjurons la victoire à le suivre obstinée.
Prévenons du destin les revers éclatans ;
Et sur d'autres climats détournons les tempêtes,
Qui déja toutes prêtes
Menacent d'écraser l'Empire des Sultans.

* *Mustapha II.*

ODE VI.

A MALHERBE.

Contre les détracteurs de l'antiquité.

SI du tranquille Parnasse,
Les habitans renommés
Y gardent encor leur place
Lorsque leurs yeux sont fermés :
Et si contre l'apparence
Notre farouche ignorance,
Et nos insolens propos,
Dans ces demeures sacrées
De leurs ames épurées
Troublent encore le repos :

Que dis-tu, sage Malherbe,
De voir tes maîtres proscrits
Par une foule superbe
De fanatiques esprits ;
Et dans ta propre patrie
Renaître la barbarie
De ces tems d'infirmité,
Dont ton immortelle veine
Jadis avec tant de peine
Dissipa l'obscurité ?

Peux-tu, malgré tant d'hommages,
D'encens, d'honneurs & d'autels,
Voir mutiler les images
De tous ces morts immortels,
Qui jusqu'au siécle où nous sommes
Ont fait chez les plus grands hommes
Naître les plus doux transports ;
Et dont les divins génies
De tes doctes symphonies
Ont formé tous les accords ?

Animé par leurs exemples,
Soutenu par leurs leçons,
Tu fis retentir nos temples
De tes céleſtes chanſons.
Sur la montagne Thébaine
Ta lyre fiére & hautaine
Conſacra l'illuſtre ſort
D'un Roi vainqueur de l'envie;
Vraiment roi pendant ſa vie,
Vraiment grand après ſa mort.

Maintenant ton ombre heureuſe,
Au comble de ſes deſirs,
De leur troupe généreuſe
Partage tous les plaiſirs.
Dans ces bocages tranquiles,
Peuplés de myrthes fertiles
Et de lauriers toujours verds,
Tu mêles ta voix hardie
A la douce mélodie
De leurs ſublimes concerts.

Là, d'un dieu fier & barbare
Orphée adoucit les loix:
Ici, le divin Pindare
Charme l'oreille des rois.
Dans tes douces promenades,
Tu vois les folles Ménades
Rire autour d'Anacréon;
Et les Nymphes plus modeſtes
Gémir des ardeurs funeſtes
De l'amante de Phaon.

A la ſource d'Hypocrêne,
Homére ouvrant ſes rameaux,
S'éleve contre un vieux chêne
Entre de jeunes ormeaux:

Les ſçavantes Immortelles
Tous les jours de fleurs nouvelles
Ont ſoin de parer ſon front ;
Et par leur commun ſuffrage
Avec elles il partage
Le ſceptre du double mont.

Ainſi les chaſtes Déeſſes,
Dans ces bois verds & fleuris,
Comblent de juſtes largeſſes
Leurs antiques favoris.
Mais pourquoi leur docte lyre
Prendroit-elle un moindre empire
Sur les eſprits des neuf Sœurs,
Si de ſon pouvoir ſuprême
Pluton, Cerbére lui-même,
Ont pû ſentir les douceurs ?

Quelle eſt donc votre manie,
Cenſeurs, dont la vanité,
De ces rois de l'harmonie
Dégrade la majeſté ;
Et qui par un double crime,
Contre l'Olympe ſublime
Lançant vos traits venimeux,
Oſez, dignes du tonnerre,
Attaquer ce que la terre
Eut jamais de plus fameux ?

Impitoyables Zoïles,
Plus ſourds que le noir Pluton ;
Souvenez-vous, ames viles,
Du ſort de l'affreux Python :
Chez les filles de Mémoire
Allez apprendre l'hiſtoire

De ce ferpent abhorré,
Dont l'haleine déteftée
De fa vapeur empeftée
Souilla leur féjour facré.

Lorfque la terreftre maffe
Du déluge eut bû les eaux,
Il effraya le Parnaffe
Par des prodiges nouveaux.
Le Ciel vit ce monftre impie,
Né de la fange croupie
Au pied du mont Pélion,
Souffler fon infecte rage
Contre le naiffant ouvrage
Des mains de Deucalion.

Mais le bras fûr & terrible
Du Dieu qui donne le jour;
Lava dans fon fang horrible
L'honneur du docte féjour.
Bientôt de la Theffalie
Par fa dépouille ennoblie,
Les champs en furent baignés;
Et du Céphife rapide
Son corps affreux & livide
Groffit les flots indignés.

De l'écume empoifonnée
De ce reptile fatal,
Sur la terre profanée
Naquit un germe infernal.
Et de-là naiffent les fectes
De tous ces fales infectes,
De qui le foufle envieux
Ofe d'un venin critique
Noircir de la Grece antique
Les céleftes demi-dieux.

A peine sur de vains titres
Intrus au sacré vallon,
Ils s'érigent en arbitres
Des oracles d'Apollon.
Sans cesse dans les ténébres
Insultant les morts célébres,
Ils sont comme ces corbeaux,
De qui la troupe affamée,
Toujours de rage animée,
Croasse autour des tombeaux.

Cependant, à les entendre,
Leurs ramages sont si doux,
Qu'aux bords même du Méandre
Le Cygne en seroit jaloux;
Et quoiqu'en vain ils allument
L'encens dont ils se parfument
Dans leurs chants étudiés;
Souvent de ceux qu'ils admirent,
Lâches flateurs ils attirent
Les éloges mendiés.

Une louange équitable,
Dont l'honneur seul est le but,
Du mérite véritable
Est le plus juste tribut.
Un esprit noble & sublime,
Nourri de gloire & d'estime,
Sent redoubler ses chaleurs:
Comme une tige élevée,
D'une onde pure abreuvée,
Voit multiplier ses fleurs.

Mais cette flateuse amorce
D'un hommage qu'on croit dû,
Souvent prête même force
Au vice qu'à la vertu.

De

De la céleste rosée,
La terre fertilisée,
Quand les frimats ont cessé,
Fait également éclore
Et les doux parfums de Flore,
Et les poisons de Circé.

Cieux, gardez vos eaux fécondes
Pour le myrte aimé des dieux
Ne prodiguez plus vos ondes
A cet If contagieux.
Et vous, enfans des nuages,
Vents, ministres des orages,
Venez, fiers Tyrans du Nord,
De vos brûlantes froidures
Sécher ces feuilles impures,
Dont l'ombre donne la mort.

ODE VII.

A S. E. MONSIEUR LE COMTE DE SINZINDORF,

Chancelier de la Cour Impériale.

L'Hiver, qui si long-tems a fait blanchir nos plaines,
N'enchaîne plus le cours des paisibles ruisseaux:
Et les jeunes Zéphirs, de leurs chaudes haleines
Ont fondu l'écorce des eaux.

Les troupeaux ont quitté leurs cabanes rustiques;
Le Laboureur commence à lever ses guérets:
Les arbres vont bientôt de leurs têtes antiques
Ombrager les vertes forêts.

Déja la terre s'ouvre ; & nous voyons éclore
Les prémices heureux de ses dons bienfaisans.
Cérès vient à pas lents à la suite de Flore,
Contempler ses nouveaux presens.

De leurs douces chansons, instruits par la nature,
Mille tendres oiseaux font raisonner les airs ;
Et les Nymphes des bois dépouillant leur ceinture,
Dansent au bruit de leurs concerts.

Des objets si charmans, un séjour si tranquile,
La verdure, les fleurs, les ruisseaux, les beaux jours,
Tout invite le sage à chercher un azile
Contre le tumulte des Cours.

Mais vous, à qui Minerve & les filles d'Astrée
Ont confié le sort des terrestres humains ;
Vous qui n'osez quitter la balance sacrée
Dont Thémis a chargé vos mains :

Ministre de la paix, qui gouvernez les rênes
D'un Empire puissant autant que glorieux,
Vous ne pouvez long-tems vous dérober aux chaînes
De vos emplois laborieux.

Bientôt l'Etat, privé d'une de ses colomnes,
Se plaindroit d'un repos qui trahiroit le sien.
L'orphelin vous crieroit : Helas ! tu m'abandonnes,
Je perds mon plus ferme soutien.

Vous irez donc revoir, mais pour peu de journées,
Ces fertiles jardins, ces rivages si doux,
Que la nature & l'art, de leurs mains fortunées,
Prennent soin d'embellir pour vous.

Dans ces immenſes lieux dont le ſort vous fit
maître,
Vous verrez le ſoleil cultivant leurs tréſors,
Se lever le matin, & le ſoir diſparoître,
Sans ſortir de leurs riches bords.

Tantôt, vous tracerez la courſe de votre onde;
Tantôt, d'un fer courbé dirigeant vos ormeaux,
Vous ferez remonter leur ſéve vagabonde
Dans de plus utiles rameaux.

Souvent d'un plomb ſubtil que le ſalpêtre embraſe,
Vous irez inſulter le ſanglier glouton;
Ou, nouveau Jupiter, faire aux oiſeaux du Phaſe
Subir le ſort du Phaëton.

O doux amuſemens! O charme inconcevable
A ceux que du grand monde éblouit le cahos!
Solitaires vallons, retraite inviolable
De l'innocence & du repos;

Délices des ayeux d'une épouſe adorée,
Qui réunit l'éclat de toutes leurs ſplendeurs;
Et dans qui la vertu par les graces parée
Brille au-deſſus de leurs grandeurs:

Arbres verds & fleuris, bois paiſibles & ſombres,
A votre poſſeſſeur ſi doux & ſi charmans,
Puiſſiez-vous ne durer que pour prêter vos ombres
A ſes nobles délaſſemens!

Mais la loi du devoir, qui lui parle ſans ceſſe,
Va bientôt l'enlever à ſes heureux loiſirs.
Il n'écoutera plus que la voix qui le preſſe
De s'arracher à vos plaiſirs.

Bientôt vous le verrez renonçant à lui-même.
Reprendre le liens dont il est échapé ;
Toujours de l'intérêt d'un Monarque qu'il aime ;
Toujours de sa gloire occupé.

Allez, illustre appui de ses vastes provinces:
Allez ; mais revenez, de leur amour épris.
Organe des décrets du plus sage des Princes,
Veiller sur ces peuples chéris.

C'est pour eux qu'autrefois, loin de votre patrie,
Consacré de bonne heure à de nobles travaux,
Vous fites admirer votre heureuse industrie
A ses plus illustres rivaux.

La France vit briller votre zèle intrépide
Contre le feu naissant de nos derniers débats:
Le Batave vous vit opposer votre Egide
Au cruel démon des combats,

Vos vœux sont satisfaits. La discorde & la guerre
N'osent plus rallumer leurs tragiques flambeaux ;
Et les dieux appaisés redonnent à la terre
Des jours plus sereins & plus beaux.

Ce chef de tant d'Etats, à qui le Ciel dispense
Tant de riches trésors, tant de fameux bienfaits,
A déja de ces Dieux reçu la récompense
De sa tendresse pour la paix.

Il a vû naître enfin de son epouse aimée
Un gage précieux de sa fécondité,
Et qui va désormais de l'Europe charmée
Affermir la tranquillité.

Arbitre tout-puissant d'un Empire invincible,
Plus maître encor du cœur de ses sujets heureux,
Qu'à-t'il à désirer qu'un usage paisible
Des jours qu'il a reçus pour eux!

Non, non, il n'ira point, après tant de tempêtes,
Ressusciter encore d'antiques différends.
Il sçait que trop souvent les plus belles conquêtes
Sont la perte des conquérans.

Si toutefois l'ardeur de son noble courage
L'engageoit quelque jour au-delà de ses droits;
Ecoutez la leçon d'un Socrate sauvage,
Faite au plus puissant de nos Rois.

Pour la troisiéme fois, du superbe Versailles
Il faisoit aggrandir le parc délicieux :
Un peuple harassé, de ses vastes murailles
Creusoit le contours spacieux.

Un seul contre un vieux chêne appuyé, sans mot dire,
Sembloit à ce travail ne prendre aucune part.
A quoi rêves-tu là ? dit le Prince. Hélas! Sire,
Répond le champêtre vieillart,

Pardonnez : je songeois que de votre héritage
Vous avez beau vouloir élargir les confins :
Quand vous l'aggrandiriez trente fois davantage,
Vous aurez toujours des voisins.



ODE VIII.

POUR S. A. MONSEIGNEUR LE PRINCE DE VENDOSME, *Alors* GRAND-PRIEUR DE FRANCE

Sur son retour de l'Isle de Malthe, en 1715.

APrès que cette Isle guerriére,
Si fatale aux fiers Othomans,
Eut mis sa puissante barriére
A couvert de leurs armemens;
Vendôme, qui par sa prudence
Sçut y rétablir l'abondance,
Et pourvoir à tous ses besoins,
Voulut céder aux destinées
Qui réservoient à ses années
D'autres climats & d'autres soins.

Mais dès que la céleste voute
Fut ouverte au jour radieux
Qui devoit éclairer la route
De ce héros ami des dieux;
Du fond de ces grottes profondes,
Neptune éleva sur les ondes
Son char de Tritons entouré;
Et ce Dieu prenant la parole,
Aux superbes enfans d'Eole
Adressa cet ordre sacré.

Allez, tyrans impitoyables,
Qui désolez tout l'univers,
De vos tempêtes effroyables
Troubler ailleurs le sein des mers.
Sur les eaux qui baignent l'Afrique,
C'est au Vulturne pacifique

Que j'ai destiné votre emploi.
Partez : & que votre furie
Jusqu'à la derniére Hespérie
Respecte & subisse sa loi.

Mais vous, aimables Néréides,
Songez au sang du grand Henri,
Lorsque nos campagnes humides
Porteront ce Prince chéri.
Applanissez l'onde orageuse.
Secondez l'ardeur courageuse
De ses fidéles matelots.
Venez : & d'une main agile
Soutenez son vaisseau fragile,
Quand il roulera sur mes flots.

Ce n'est pas la premiére grace
Qu'il obtient de votre secours.
Dès l'enfance, sa jeune audace
Osa vous confier ses jours.
C'est vous qui sur ce moite empire
Au gré du volage Zéphire
Conduisiez au port son vaisseau,
Lorsqu'il vint, plein d'un si beau zéle,
Au secours de l'isle où Cybèle
Sauva Jupiter au berceau.

Dès-lors quels périls, quelle gloire
N'ont point signalé son grand cœur ?
Ils font le plus beau de l'histoire
D'un héros en tous lieux vainqueur,
D'un frere .... Mais le Ciel avare
De ce don si cher & si rare,
L'a trop tôt repris aux humains.
C'est à vous seuls de l'en absoudre,
Thrônes ébranlés par sa foudre,
Sceptres raffermis par ses mains.

Non moins grand, non moins intrépide,
On le vit aux yeux de son Roi
Traverser un fleuve rapide,
Et glacer ses rives d'effroi:
Tel que d'une ardeur sanguinaire
Un jeune aiglon, loin de son aire
Emporté plus prompt qu'un éclair,
Fond sur tout ce qui se présente,
Et d'un cri jette l'épouvante
Chez tous les habitans de l'air.

Bientôt sa valeur souveraine,
Moins rebelle aux leçons de l'art,
Dans l'école du grand Turenne
Apprit à fixer le hazard.
C'est dans cette source fertile,
Que son courage plus utile,
De sa gloire unique artisan,
Acquit cet auteur suprême
Qu'admira Bellone elle-même
Dans les campagnes d'Orbassan.

Est-il quelque guerre fameuse
Dont il n'ait partagé le poids?
Le Rhin, le Pô, l'Ebre, la Meuse,
Tour à tour ont vû ses exploits.
France, tandis que tes armées
De ses yeux furent animées,
Mars n'osa jamais les trahir;
Et la fortune permanente,
A son étoile dominante
Fit toujours gloire d'obéir.

Mais quand de lâches artifices
T'eurent enlevé cet appui,
Tes destins, jadis si propices,
S'exilérent tous avec lui.

Un Dieu plus puiſſant que tes armes
Frapa de paniques allarmes
Tes plus intrépides guerriers :
Et ſur tes frontiéres funébres
Tu ne vis que cyprès célébres
Succéder à tous tes lauriers.

O déteſtable calomnie,
Fille de l'obſcure fureur,
Compagne de la zizanie,
Et mere de l'aveugle erreur !
C'eſt toi, dont la langue aiguiſée,
De l'auſtére fils de Théſée
Oſa déchirer les vertus :
C'eſt par toi qu'une épouſe indigne
Arma contre un Héros inſigne
La crédulité de Prétus.

Dans ſa nuit & dans le ſilence
Tu conduis tes coups ténébreux :
Du maſque de la vrai-ſemblance
Tu couvres ton viſage affreux.
Tu diviſes, tu déſeſperes,
Les amis, les époux, les freres ;
Tu n'épargnes pas les autels ;
Et ta fureur envenimée,
Contre les plus grands noms armée,
Ne fait grace qu'aux vils mortels.

Voilà de tes agens ſiniſtres
Quels ſont les exploits odieux :
Mais enfin ces lâches miniſtres
Epuiſent la bonté des Dieux.
En vain, chéris de la fortune,
Ils cachent leur crainte importune ;

Envelopés dans leur orgueil :
Le remors déchire leur ame ;
Et la honte qui les diffame,
Les fuit jusque dans un cercueil.

Vous rentrerez, monstres perfides,
Dans la foule où vous êtes nés.
Aux vengeances des Euménides
Vos jours seront abandonnés.
Vous verrez, pour comble de rage,
Ce Prince, après un long orage,
Paroître en sa premiére fleur ;
Et sous une heureuse puissance,
Jouir des droits que la naissance
Ajoute encore à sa valeur.

Mais déja ses humides voiles
Flottent dans mes vastes déserts.
Le soleil, vainqueur des étoiles,
Monte sur le thrône des airs.
Hâtez-vous, filles de Nérée :
Allez sur la plaine azurée
Joindre vos Tritons dispersés.
Il est tems de servir mon zèle :
Allez. Vendôme vous appelle :
Neptune parle : obéissez.

Il dit : & la mer qui s'entrouvre,
Déja fait briller à ses yeux
De son palais qu'elle découvre
L'or & le crystal précieux.
Cependant sa nef vagabonde
Au milieu des Nymphes de l'onde
Vogue d'un cours précipité :
Tel qu'on voit rouler sur l'herbe
Un char triomphant & superbe,
Loin de la barriére emporté.

Enfin, d'un Prince que j'adore
Les dieux sont devenus l'appui.
Il revient éclairer encor
Une Cour plus digne de lui.
Déja d'un nouveau phénoméne
L'heureuse influence y ramène
Les jours d'Astrée & de Thémis:
Les vertus n'y sont plus en proie
A l'avare & brutale joie
De leurs insolens ennemis.

Un instinct né chez tous les hommes,
Et chez tous les hommes égal,
Nous force tous tant que nous sommes,
D'aimer notre séjour natal.
Toutefois, quels que puissent être,
Pour les lieux qui nous ont vû naître,
Ces mouvemens respectueux,
La vertu ne se sent point née
Pour voir sa gloire profanée
Par le vice présomptueux.

Ulysse, après vingt ans d'absence,
De disgraces & de travaux,
Dans le pays de sa naissance
Vit finir le cours de ses maux.
Mais il eût trouvé moins pénible
De mourir à la Cour paisible
Du généreux Alcinoüs.
Que de vivre dans sa patrie,
Toujours en proie à la furie
D'Eurimaque ou d'Antinoüs.

ODE IX.

A. S. E. MONSIEUR GRIMANI,

AMBASSADEUR DE VENISE.

A LA COUR DE VIENNE.

Sur le départ des Troupes Impériales pour la Campagne de 1716. en Hongrie.

ILs partent, ces cœurs magnanimes,
Ces guerriers, dont les noms chéris
Vont être pour jamais écrits
Entre les noms les plus sublimes.
Ils vont en de nouveaux climats
Chercher de nouvelles victimes
Au terrible Dieu des combats.

A leurs légions indomtables
Bellone inspire sa fureur :
Le bruit, l'épouvante & l'horreur
Devancent leurs flots redoutables ;
Et la mort remet dans leurs mains
Ces tonnerres épouvantables
Dont elle écrase les humains.

Un Héros tout brillant de gloire
Les conduit vers ces mêmes bords,
Où jadis ses premiers efforts
Ont éternisé sa mémoire.
Sous ses pas naît la liberté :
Devant lui vole la victoire ;
Et Pallas marche à son côté.

O dieux ! quel favorable augure
Pour ces généreux fils de Mars !
J'entends déja de toutes parts
L'air frémir de leur doux murmure :
Je vois, sous leur chef applaudi,
Le Nord venger avec usure
Toutes les pertes du Midi.

Quel triomphe pour ta patrie !
Et pour toi quel illustre honneur,
Ministre, né pour le bonheur
De cette mere si chérie !
Toi, de qui l'amour généreux,
Toi, de qui la sage industrie
Ménagea ces secours heureux.

Cent fois nous avons vû ton zèle
Porter les pleurs de ses enfans
Jusque sous les yeux triomphans
Du Prince qui s'arme pour elle ;
Et qui plein d'estime pour toi,
Attire encor dans ta querelle
Cent Princes soumis à sa loi.

C'est ainsi que du jeune Atride
On vit l'éloquente douleur
Intéresser dans son malheur
Les Grecs assemblés en Aulide,
Et d'une noble ambition
Armer leur colére intrépide
Pour la conquête d'Illion.

En vain l'infléxible Neptune
Leur oppose un calme odieux :
En vain l'interpréte des Dieux
Fait parler sa crainte importune,
Leur invincible fermeté
Lasse enfin l'injuste fortune,
Les vents, & Neptune irrité.

La constance est le seul reméde
Aux obstacles du sort jaloux.
Tôt ou tard, attendris pour nous
Les Dieux nous accordent leur aide:
Mais ils veulent être implorés;
Et leur résistance ne céde
Qu'à nos efforts réitérés.

Ce ne fut qu'après dix années
D'épreuves & de travaux constans;
Que ces glorieux combattans
Triomphérent des destinées;
Et que loin des bords Phrygiens
Ils emmenérent enchaînées
Les veuves des héros Troyens.

ODE X.

Sur la Bataille de Petervaradein.

Ainsi le glaive fidelle
De l'Ange exterminateur
Plongea dans l'ombre éternelle
Un peuple profanateur;
Quand l'Assyrien terrible
Vit dans une nuit horrible
Tous ses soldats égorgés,
De la fidelle Judée
Par ses armes obsédée
Couvrir les champs saccagés.

Où sont ces fils de la terre,
Dont les fiéres légions
Devoient allumer la guerre
Au sein de nos régions?
La nuit les vit rassemblées:
Le jour les voit écoulées.

Comme de foibles ruiſſeaux,
Qui gonflés par quelque orage,
Viennent inonder la plage
Qui doit engloutir leurs eaux.

Déja ces monſtres ſauvages,
Qu'arma l'infidélité,
Marchoient le long des rivages
Du Danube épouvanté.
Leur chef guidé par l'audace,
Avoit épuiſé la Thrace
D'armes & de combattans ;
Et des bornes de l'Aſie
Juſqu'à la double Méſie
Conduit leurs drapeaux flottans.

A ce déluge barbare
D'effroyables bataillons,
L'infatigable Tartare
Joint encor ſes pavillons.
C'en eſt fait ; leur inſolence
Peut rompre enfin le ſilence ;
L'effroi ne les retient plus.
Ils peuvent ſans nulle crainte,
D'une paix trompeuſe & feinte,
Briſer le nœuds ſuperflus.

C'eſt en vain qu'à notre vûe,
Un guerrier par ſa valeur,
De leur attaque imprévue
A repouſſé la chaleur.
C'eſt peu qu'après leur défaite ;
Sa triomphante retraite
Sur nos confins envahis,
Ait avec ſa renommée
Conſacré dans leur armée
La honte de leur Spahis.

Ils s'aigriſſent par leurs pertes :
Et déja de toutes parts
Nos campagnes ſont couvertes
De leurs eſcadrons épars.
Venez, troupe meurtriére :
La nuit, qui dans ſa carriére
Fuit à pas précipités,
Va bientôt laiſſer éclore
De votre derniére aurore
Des foudroyantes clartés.

Un Prince dont le génie
Fait le deſtin des combats,
Veut de votre tyrannie
Purger enfin nos Etats :
Il tient cette même foudre,
Qui vous fit mordre la poudre
En ce jour ſi glorieux,
Où par vingt mille victimes
La mort expia les crimes
De vos funeſtes ayeux.

Hé quoi ! Votre ardeur glacée
Délibére à ſon aſpect ?
Ah ! la ſaiſon eſt paſſée
D'un orgueil ſi circonſpect.
En vain de lâches tranchées
Couvrent vos têtes cachées :
Eugéne eſt près d'avancer.
Il vient, il marche en perſonne :
Le jour luit : la charge ſonne !
Le combat va commencer.

Wirtemberg, ſous ſa conduite,
A la tête de nos rangs,
Déja certain de leur fuite,
Attaque leurs premiers flancs.

Merci, qu'un même ordre enflâme,
Parmi les feux & la flâme
Qui tonnent aux environs,
Force, dissipe, renverse,
Détruit tout ce qui traverse
L'effort de ses escadrons.

Nos soldats dans la tempête
Par cet exemple affermis,
Sans crainte exposent leur tête
A tous les feux ennemis;
Et chacun malgré l'orage,
Suivant d'un même courage
Le chef, présent en tous lieux,
Plein de joie & d'espérance,
Combat avec l'assurance
De triompher à ses yeux.

De quelle ardeur redoublée,
Mille intrépides guerriers
Viennent-ils dans la mêlée
Chercher de sanglans lauriers!
O Héros, à qui la gloire
D'une si belle victoire
Doit son plus ferme soutien;
Que ne puis-je dans ces rimes,
Consacrant vos noms sublimes,
Immortaliser le mien!

Mais quel désordre incroyable
Parmi ces corps séparés
Grossit la nue effroyable
Des ennemis rassurés?
Près de leur moment suprême,
Ils osent en fuyant même

Tenter de nouveaux exploits.
Le déſeſpoir les excite ;
Et la crainte reſſuſcite
Leur eſpérance aux abois

Quel eſt ce nouvel Alcide
Qui ſeul, entouré de morts
De cette foule homicide
Arrête tous les efforts ? *
A peine un fer déteſtable
Ouvre ſon flanc redoutable;
Son ſang eſt déja payé :
Et ſon ennemi qui tombe,
De ſa troupe qui ſuccombe
Voit fuir le reſte effrayé.

Eugéne a fait ce miracle.
Tout ſe rallie à ſa voix.
L'infidéle, à ce ſpectacle,
Recule encor une fois.
Aremberg, dont le courage
De ces monſtres pleins de rage
Soutint le dernier effort,
D'un air que Bellone avoue,
Les pourſuit, & les dévoue
Au triomphe de la mort.

Tout fuit, tout céde à nos armes.
Le Viſir, percé de coups,
Va dans Belgrade en allarmes
Rendre ſon ame en courroux.
Le camp s'ouvre : & ſes richeſſes,
Le fruit des vaſtes largeſſes
De cent peuples aſſervis,
Dans cette nouvelle Troye
Vont être aujourd'hui la proye
De nos ſoldats aſſouvis.

* *Le Comte de Bonneval.*

Rendons au Dieu des armées
Nos honneurs les plus touchans.
Que ces voûtes parfumées
Retentissent de nos chants :
Et lorsqu'envers sa puissance
Notre humble reconnoissance
Aura rempli ce devoir ;
Marchons pleins d'un nouveau zèle,
A la victoire nouvelle
Qui flate encore notre espoir.

Temeswar, de nos conquêtes
Deux fois le fatal écueil,
Sous nos foudres toutes prêtes
Va voir tomber son orgueil.
Par toi seul, Prince invincible,
Ce rempart inaccessible
Pouvoit être renversé.
Va par son illustre attaque
Rompre les fers du Valaque,
Et du Hongrois oppressé.

Et toi, qui suivant les traces
Du premier de tes ayeux,
Eprouves par tant de graces
La bienveillance des cieux :
Monarque aussi grand que juste,
Reconnoît le prix auguste
Dont le Monarque des rois
Paye avec tant de clémence
Ta piété, ta constance,
Et ton zèle pour ses loix.

ODES.

LIVRE IV.

ODE I.

A SON ALTESSE SÉRÉNISSIME

MONSEIGNEUR LE PRINCE

EUGENE DE SAVOYE,

Après la paix de Passarovits.

LEs cruels oppresseurs de l'Asie indignée,
Qui violant la foi d'une paix dédaignée
Forgeoient déja les fers qu'ils nous avoient promis.
De leur coupable sang ont lavé cette injure,
Et payé leur parjure
De trois vastes Etats par nos armes soumis.

Deux fois l'Europe a vû leur brutale furie,
De trois cens mille bras armant la barbarie,
Faire voler la mort au milieu de nos rangs :
Et deux fois on a vû leurs corps sans sépulture
Devenir la pâture
Des corbeaux affamés & des loups dévorans.

O vous, qui combattant ſous les heureux auſpices
D'un Monarque, du ciel l'amour & les délices,
Avez rempli leurs champs de carnage & de morts:
Vous, par qui le Danube affranchi de ſa chaîne
Peut déſormais ſans peine
Du Tage débordé réprimer les efforts:

Prince, n'eſt-il pas tems après tant de fatigues,
De goûter un repos que les deſtins prodigues
Pour prix de vos exploits accordent aux humains?
N'oſez-vous profiter de vos travaux ſans nombre,
Et vous aſſeoir à l'ombre
Des paiſibles lauriers moiſſonnés par vos mains?

Non. Ce ſeroit en vain que la paix renaiſſante
Rendroit à nos cités leur pompe floriſſante,
Si ces charmes flateurs vous pouvoient éblouïr.
Son bonheur, ſa durée, impoſe à votre zèle
Une charge nouvelle;
Et vous êtes le ſeul qui n'oſez en jouir.

Mais quel heureux génie, au milieu de vos veilles,
Vous rend encore épris des ſçavantes merveilles,
Qui firent de tout tems l'objet de votre amour?
Pouvez-vous des neuf Sœurs concilier les charmes
Avec le bruit des armes,
Le poids du miniſtére, & les ſoins de la Cour?

Vous le pouvez, ſans doute: & cet accord illuſtre,
Peu connu des héros ſans éloge & ſans luſtre,
Fut toujours réſervé pour les héros fameux.
C'eſt aux grands hommmes ſeuls à ſentir le mérite
D'un art qui reſſuſcite
L'héroïque vertu des grands hommes comme eux.

Vous arrosez le champ de ces Nymphes sublimes:
Mais vous sçavez aussi que vos faits magnanimes
Ont besoin des lauriers cueillis dans leur vallon.
Ne cherchons point ailleurs la cause sympathique
De l'alliance antique
Des favoris de Mars avec ceux d'Apollon.

Ce n'est point chez ce dieu qu'habite la fortune.
Son art, peu profitable à la vertu commune,
Au vice qui le craint fut toujours odieux.
Il n'appartient qu'à ceux que leurs vertus suprêmes
Egalent aux dieux mêmes,
De sçavoir estimer le langage des dieux.

Vous qu'ils ont pénétré de leur plus vive flame,
Vous qui leur ressemblez par tous les dons de l'ame,
Non moins que par l'éclat de vos faits lumineux:
Ne désavouez point une Muse fidèle,
Et souffrez que son zèle
Puisse honorer en vous ce qu'elle admire en eux.

Souffrez qu'à vos neveux elle laisse une image
De ce qu'ont de plus grand l'héroïque courage,
L'inébranlable foi, l'honneur, la probité,
Et mille autres vertus qui mieux que vos victoires
Feront de nos histoires
Le modéle éternel de la postérité.

Cependant, occupé de soins plus pacifiques,
Achevez d'embellir ces jardins magnifiques,
De vos travaux guerriers nobles délassemens:
Et rendez-nous encor par vos doctes largesses
Les sçavantes richesses
Que vit périr l'Egypte en ses embrasemens.

Dans

Dans nos arts floriſſans, quelle adreſſe pompeuſe,
Dans nos doctes écrits quelle beauté trompeuſe,
Peuvent ſe dérober à vos vives clartés?
Et dans l'obſcurité des plus ſombres retraites,
Quelles vertus ſecrétes,
Quel mérite timide échape à vos bontés?

Je n'en reſſens que trop l'influence féconde.
Tandis que votre bras faiſoit le ſort du monde;
Vos bienfaits ont daigné deſcendre juſqu'à moi,
Et me rendre, peut-être à moi ſeul, chériſſable
La gloire périſſable
Des ſtériles travaux qui ſont tout mon emploi.

C'eſt ainſi qu'au milieu des palmes les plus belles,
Le vainqueur généreux du Granique & d'Arbelles
Cultivoit les talens, honoroit le ſçavoir;
Et de Chérile même excuſant la manie,
Au défaut du génie
Récompenſoit en lui le déſir d'en avoir.

ODE II.

A L'IMPERATRICE AMELIE

MUſe, qui des vrais Alcées
Soutenant l'activité,
A leurs captives penſées
Fais trouver la liberté:
Viens, à ma timide verve
Que le froid repos énerve,
Redonner un feu nouveau;
Et délivre ma Minerve
Des priſons de mon cerveau.

Si la céleste puissance,
Pour l'honneur de ses autels,
Vouloit rendre l'innocence
Aux infortunés mortels;
Et si l'aimable Cybelle
Sur cette terre infidelle
Daignoit redescendre encor;
Pour faire vivre avec elle
Les vertus de l'âge d'or:

Quels organes? quels ministres
Dignes d'obtenir son choix,
Pourroient en ces tems sinistres
Nous faire entendre sa voix?
Seroit-ce ces doctes Mages,
Des peuples de tous les âges
Réformateurs consacrés,
Bien moins pour les rendre sages
Que pour en être honorés?

Mais les divines merveilles
Qui font chérir leurs leçons;
Dans nos superbes oreilles
N'exciteroient que des sons.
Quel siécle plus mémorable
Vit d'un glaive secourable
Le vice mieux combattu?
Et quel siécle misérable
Vit régner moins de vertu?

L'éloquence des paroles
N'est que l'art ingénieux
D'amuser nos sens frivoles
Par des tours harmonieux.

Pour rendre un peuple traitable,
Vertueux, ſimple, équitable,
Ami du ciel & des loix,
L'éloquence véritable
Eſt l'exemple des grands Rois.

C'eſt ce langage viſible
Dans nos vrais légiſlateurs,
Qui fait la régle infaillible
Des peuples imitateurs.
Contre une loi qui nous gêne,
La nature ſe déchaîne,
Et cherche à ſe révolter:
Mais l'exemple nous entraîne,
Et nous force à l'imiter.

En vous, en votre ſageſſe,
De ce principe conſtant
Je vois, auguſte Princeſſe,
Un témoignage éclatant:
Et dans la ſplendeur divine
De ces vertus qu'illumine
Tout l'éclat du plus grand jour,
Je reconnois l'origine
Des vertus de votre Cour.

La bonté qui brille en elle
De ſes charmes les plus doux,
Eſt une image de celle
Qu'elle voit briller en vous;
Et par vous ſeule enrichie,
Sa politeſſe affranchie
Des moindres obſcurités,
Eſt la lueur réfléchie
De vos ſublimes clartés.

Et quel âge si fertile,
Quel régne si renommé,
Vit d'un éclat plus utile
Le diadême animé ?
Quelle piété profonde,
Quelle lumiére féconde
En nobles instructions,
Du premier thrône du monde
Rehaussa mieux les rayons ?

Des héros de ses écoles
La Grece a beau se targuer :
La pompe de leurs paroles
Ne m'apprend qu'à distinguer
De l'autorité puissante
D'une sagesse agissante
Qui regne sur mes esprits ;
La sagesse languissante
Que j'honore en leurs écrits.

Non, non, la Philosophie
En vain se fait exalter :
On n'écoute que la vie
De ceux qu'on doit imiter.
Vous seuls, ô divine race,
Grands rois, qui tenez la place
Des rois au Ciel retirés
Pouvez conserver la trace
De leurs exemples sacrés.

Pendant la courte durée
De cet âge radieux
Qui vit la terre honorée
De la présence des dieux,

L'homme inftruit par l'habitude,
Marchant avec certitude
Dans leur fentiers lumineux,
Imitoit fans autre étude
Ce qu'il admiroit en eux.

Dans l'innocence premiére
Affermi par ce pouvoir,
Chacun puifoit fa lumiére
Aux fources du vrai fçavoir;
Et dans ce célefte livre,
Des leçons qu'il devoit fuivre
Toujours prêt à fe nourrir,
Préféroit l'art de bien vivre
A l'art de bien difcourir.

Mais dès que ces heureux guides
Tranfportés loin de nos yeux,
Sur l'aîle des vents rapides
S'envolérent vers les Cieux:
La fcience opiniâtre,
De fon mérite idolâtre,
Vint au milieu des clameurs
Edifier fon théâtre
Sur la ruine des mœurs.

Dès-lors avec l'affurance
De s'attirer nos tributs,
La faftueufe éloquence
Prit la place des vertus.
L'art forma leur caractére;
Et de la fageffe auftére
L'aimable fimplicité
Ne devint plus qu'un myftére,
Par l'amour-propre inventé.

Dépouillez donc votre écorce
Philosophes sourcilieux :
Et pour nous prouver la force
De vos secours merveilleux,
Montrez-nous depuis Pandore
Tous les vices qu'on abhore
En terre mieux établis,
Qu'aux siécles que l'on honore
Du nom des siécles polis.

Avant que dans l'Italie,
Sous de sinistres aspects
La vertu se fût polie
Par le mêlange des Grecs;
La foi, l'honneur, la constance,
L'intrépide résistance
Dans les plus mortels dangers,
Y régnoient sans l'assistance
Des préceptes étrangers.

Mais malgré l'exemple antique;
Elle laissa dans son sein
Des disciples du Portique
Glisser le premier essain.
Rome en les voyant paroître,
Cessa de se reconnoître
Dans ses tristes rejettons;
Et le même âge vit naître
Les Gracques & les Catons.



ODE III.

AU ROI,

DE LA GRANDE BRETAGNE.

TAndis que l'Europe étonnée
Voit ſes peuples les plus puiſſans
Traîner dans les beſoins preſſans
Une importune deſtinée:
Grand Roi, loin de ton peuple heureux;
Quel Dieu propice & généreux,
Détournant ces triſtes nuages,
Semble pour lui ſeul déſormais
Réſerver tous les avantages
De la victoire & de la paix?

Quelle inconcevable puiſſance
Fait fleurir ſa gloire au dehors?
Quel amas d'immenſes tréſors
Dans ſon ſein nourrit l'abondance?
La Tamiſe reine des eaux
Voit ſes innombrables vaiſſeaux
Porter ſa loi dans les deux mondes,
Et forcer juſqu'au Dieu des mers
D'enrichir ſes rives fécondes
Des tributs de tout l'univers.

De ce cette pompeuſe largeſſe
Ici tout partage le prix.
A l'aſpect de ces murs chéris
La pauvreté devient richeſſe.
Dieux! quel déluge d'habitans
Y brave depuis ſi long-tems

L'indigence ailleurs ſi commune ?
Quel prodige encor une fois
Semble y faire de la Fortune
L'exécutrice de ſes loix ?

Peuples vous devez le connaître :
Ce comble de félicité
N'eſt dû qu'à la ſage équité
Du meilleur Roi qu'on ait vû naître.
De vos biens comme de vos maux,
Les gouvernemens inégaux
Ont toujours été la ſemence.
Vos rois ſont dans la main des Dieux
Les inſtrumens de la clémence
Ou de la colére des Cieux.

Oui, grand Prince, j'oſe le dire ;
Tes ſujets de biens ſi comblés,
Languiroient peut-être accablés
Sous le joug de tout autre Empire.
Le Ciel jaloux de leur grandeur,
Pour en aſſurer la ſplendeur,
Leur devoit un maître équitable,
Qui préférât leurs libertés
A la juſtice inconteſtable
De ſes droits les plus reſpectés.

Mais, grand Roi, de ces droits ſublimes
Le ſacrifice généreux
T'aſſure d'autres droits ſur eux,
Bien plus forts & plus légitimes.
Les faveurs qu'ils tiennent de toi ;
Sont des reſſources de leur foi
Toujours prêtes pour ta défenſe
Qui leur font chérir leur devoir,
Et qui n'augmente leur puiſſance
Que pour affermir ton pouvoir.

Un Roi qui ravit par contrainte
Ce que l'amour doit acorder,
Et qui, content de commander,
Ne veut regner que par la crainte;
En vain fier de ses hauts projets
Croit en abaissant ses sujets
Relever son pouvoir suprême:
Entouré d'esclaves soumis,
Tôt ou tard il devient lui-même
Esclave de ses ennemis.

Combien plus sage & plus habile
Est celui qui par ses faveurs
Songe à s'élever dans les cœurs
Un thrône durable & tranquile?
Qui ne connoît point d'autres biens
Que ceux que ses vrais citoyens
De sa bonté peuvent attendre;
Et qui, prompt à les discerner,
N'ouvre les mains que pour répandre,
Et ne reçoit que pour donner?

Noble & généreuse industrie
Des Antonins & des Titus,
Source de toutes les vertus
D'un vrai pere de la patrie!
Helas! par ce titre fameux
Peu de Princes ont sçu comme eux
S'affranchir de la main des Parques.
Mais ce nom si rare, grand Roi,
Qui jamais d'entre les Monarques,
S'en rendit plus digne que toi?

Qui jamais vit le diadême
Armer contre ses ennemis
Un vengeur aux loix plus soumis,
Et plus détaché de soi-même?

La ſûreté de tes Etats
Peut bien contre quelques ingrats
Changer ta clémence en iuſtice ;
Mais ce mouvement étranger
Redevient clémence propice,
Quand tu n'as plus qu'à te venger.

Et c'eſt cette clémence auguſte
Qui ſouvent de l'autorité
Etablit mieux la ſûreté
Que la vengeance la plus juſte.
Ainſi le plus grand des Romains,
De ſes ennemis inhumains
Confondant les noirs artifices,
Trouva l'art de ſe faire aimer
De ceux que l'horreur des ſupplices
N'avoit encor pû déſarmer.

Que peut contre toi l'impuiſſance
De quelques foibles mécontens,
Qui ſur l'infortune des tems
Fondent leur derniére eſpérance ;
Lorſque contre leurs vains ſouhaits
Tu réunis par tes bienfaits
La cour, les villes, les provinces ;
Et lorſqu'aidés de ton ſoutien
Les plus grands Rois, les plus grands Princes
Trouvent leur repos dans le tien ?

Juſqu'à toi toujours déſunie,
L'Europe par tes ſoins heureux
Voit ſes chefs les plus généreux
Inſpirés du même génie.
Ils ont vû par ta bonne foi
De leurs peuples troublés d'effroi

La crainte heureusement déçue,
Et déracinée à jamais
La haine si souvent reçue
En survivance de la paix.

Poursuis, Monarque magnanime:
Acheve de leur inspirer
Le desir de persévérer
Dans cette concorde unanime.
Commande à ta propre valeur
D'éteindre en toi cette chaleur
Qu'allume ton goût pour la gloire;
Et donne au repos des humains
Tous les lauriers que la victoire
Offre à tes inivicibles mains.

Mais vous, peuples, à sa puissance
Associés par tant de droits,
Songez que de toutes vos loix
La plus sainte est l'obéissance.
Craignez le zèle séducteur,
Qui sous le prétexte flateur
D'une liberté plus durable,
Plonge souvent, sans le vouloir,
Dans le cahos inséparable
De l'abus d'un trop grand pouvoir.

Athénes, l'honneur de la Grece,
Et, comme vous, reine des mers
Eût toujours rempli l'univers
De sa gloire & de sa sagesse:
Mais son peuple trop peu soumis
Ne put dans les termes permis
Contenir sa puissance extrême;
Et trahi par la vanité,
Trouva dans sa liberté même
La perte de sa liberté.

ODE IV.

AU ROI DE POLOGNE,

Sur les vœux que les peuples de Saxe font pour le retour de Sa Majesté.

C'Eſt trop long-tems, grand Roi, différer ta promeſſe,
Et d'un peuple qui t'aime épuiſer les deſirs.
Reviens; de ta patrie en proie à la triſteſſe
Calmer les déplaiſirs.

Elle attend ton retour, comme une tendre épouſe
Attend ſon jeune époux abſent depuis un an,
Et que retient encore ſur ſon onde jalouſe
L'infidéle Océan.

Plongée à ton départ dans une nuit obſcure,
Ses yeux n'ont vû lever que de triſtes ſoleils.
Rens-lui par ta préſence une clarté plus pure,
Et des jours plus vermeils.

Mais non. Je vois l'erreur du zèle qui m'anime.
Ta patrie eſt par-tout, grand Roi, je le ſçai bien,
Où peut de tes Etats le bonheur légitime
Exiger ton ſoutien.

Les peuples nés aux bords que la Viſtule arroſe,
Sont par adoption devenus tes enfans.
Tu leur dois compte enfin, le devoir te l'impoſe,
De tes jours triomphans.

N'ont-ils pas vû ton bras au milieu des allarmes,
Même avant qu'à ta loi leur choix les eût ſoumis,
Faire jadis l'eſſai de ſes premiéres armes
Contre leurs ennemis?

Cent fois d'une puissance impie & sacrilége
Leurs yeux t'ont vû braver les feux, les javelots,
Et le fer à la main briguer le privilége
De mourir en héros.

Ce n'est pas que le feu de ta valeur altiére
N'eût pour premier objet la gloire & les lauriers :
Tu ne cherchois alors qu'à t'ouvrir la barrière
Du temple des guerriers

En mille autres combats sous l'œil de la victoire,
Des plus affreux dangers affrontant le concours,
Tu semblois ne vouloir assurer ta mémoire
Qu'aux dépens de tes jours.

Tel est de tes pareils l'ardeur héréditaire.
Ils sçavent qu'un héros par son rang exalté
Ne doit qu'à la vertu ce que doit le vulgaire
A la nécessité.

Mais le Ciel protégeoit une si belle vie :
Il vouloit voir sur toi ses desseins accomplis,
Et par toi relever au sein de ta patrie
Ses honneurs abolis.

Un Royaume fameux, fondé par tes ancêtres,
Devoit mettre en tes mains la suprême grandeur,
Et ses peuples par toi voir de leurs premier maîtres
Revivre la splendeur.

En vain le Nord frémit, & fait gronder l'orage
Qui sur eux tout à coup va fondre avec effroi :
Le Ciel t'offre un péril digne de ton courage ;
Mais il combat pour toi.

Ce superbe ennemi des Princes de la terre,
Contre eux, contre leurs droits si fiérement armé,
Tombe, & meurt foudroyé par le même tonnerre
Qu'il avoit allumé.

Tu regnes cependant : & tes sujets tranquiles
Vivent sous ton apui dans un calme profond,
A couvert des larcins & des courses agiles
Du Scyte-vagabond.

Les troupeaux rassurés broutent l'herbe sauvage;
Le Laboureur content cultive ses guérets :
Le voyageur est libre, & sans peur du pillage
Traverse les forêts.

Le peuple ne craint plus de tyran qui l'opprime;
Le foible est soulagé, l'orgueilleux abbatu.
La force craint la loi : la peine suit le crime :
Le prix suit la vertu.

Grand Roi, si le bonheur d'un royaume paisible
Fait la félicité d'un Prince généreux,
Quel héros couronné, quel monarque invincible
Fut jamais plus heureux ?

Quelle alliance enfin plus noble & plus sacrée,
Eternisant ta gloire en ta postérité,
Pouvoit mieux affermir l'infailible durée
De ta prospérité?

Ce sont-là les faveurs dont la bonté céleste
A payé ton retour au culte fortuné,
Que tes peres séduits par un guide funeste
Avoient abandonné.

N'en doute point, grand Roi ; c'est l'Arbitre suprême
Qui pour mieux t'élever voulut t'assujettir,
Et qui couronne en toi les faveurs que lui-même
Daigna te départir.

C'est ainsi qu'autrefois dans les eaux de sa grace
Des fiers héros Saxons il lava les forfaits,
Afin de faire un jour éclater sur leur race
Sa gloire & ses bienfaits.

L'Empire fut le prix de leur obéïssance.
Il choisit les Othons, & voulut par leurs mains
Du joug des Alberics & des fers de Crescence
Affranchir les Romains.

Dès-lors, que ne peut point un exemple sublime
Transmis des Souverains au reste des mortels!
L'univers vit par-tout un encens légitime
Fumer sur ses autels.

Des héros de leur sang la piété soumise
Triompha six cens ans avec le même éclat,
Sans jamais séparer l'étendart de l'Eglise
Des drapeaux de l'Etat.

Rome enfin ne voyoit dans ces augustes Princes
Que des fils généreux, qui fermes dans sa loi
Maintenoient la splendeur de leurs vastes provinces
Par celle de la foi.

O siécles lumineux! votre clarté célébre
Devoit-elle à leurs yeux dérober son flambeau?
Falloit-il que la nuit vînt d'un voile funébre
Couvrir un jour si beau?

L'héritier de leur nom, l'héritier de leur gloire
Ose applaudir, que dis je? ose appuyer l'erreur;
Et d'un vil apostat, l'opprobre de l'histoire,
Adopter la fureur.

L'auguste vérité le voit s'armer contre elle;
Et sous le nom du Ciel combattant pour l'enfer;
Tout le Nord révolté soutenir sa querelle
Par la flâme & le fer.

Ah! c'en est trop, je céde à ma douleur amére:
Retirons-nous, dit-elle, en de plus doux climats;
Et cherchons des enfans qui du sang de leur mere
Ne souillent point leurs bras.

Fils ingrat, c'eſt par toi que mon malheur s'achéve:
Tu détruis mon pouvoir; mais le tien va finir.
Un Dieu vengeur te ſuit : tremble; ſon bras ſe léve
Tout prêt à te punir.

Je vois, je vois le thrône où ta fureur s'exerce,
Tomber ſur tes neveux de ſa chûte écraſés,
Comme un chêne orgueilleux que l'orage renverſe
Sur ſes rameaux briſés.

Mais ſur ce tronc aride une branche élevée
Doit un jour réparer ſes débris éclatans,
Par mes mains & pour moi nourrie & conſervée
Juſqu'à la fin des tems.

Rejetton fortuné de cette tige illuſtre,
Un Prince aimé des Cieux rentrera ſous mes loix;
Et mes autels détruits reprendront tout le luſtre
Qu'ils eurent autrefois.

Je regnerai par lui ſur des peuples rebéles:
Il regnera par moi ſur des peuples ſoumis;
Et j'anéantirai les complots infidéles
De tous leurs ennemis.

Peuples vraiment heureux! veuillent les deſtinées
De ſon empire aimable éterniſer le cours,
Et pour votre bonheur prolonger ſes années
Aux dépens de vos jours!

Puiſſe l'auguſte fils, qui marche ſur ſes traces,
Et que le Ciel lui-même a pris ſoin d'éclairer,
Conſerver à jamais les vertus & les graces
Qui le font adorer!

Digne fruit d'une race en héros ſi féconde,
Puiſſe-t-il égaler leur gloire & leurs exploits,
Et devenir comme eux les délices du monde
Et l'exemple des Rois!

ODE V.

SUR LES DIVINITÉS POËTIQUES.

C'Est vous encor que je reclame,
Muses, dont les accords hardis
Dans les sens les plus engourdis
Versent cette céleste flame,
Qui dissipe leur sombre nuit,
Et qui, flambeau sacré de l'ame,
L'éclaire, l'échauffe & l'instruit.

Nymphes à qui le Ciel indique
Ses mystéres les plus secrets,
Je viens chercher dans vos forêts
L'origine & la source antique
De ces Dieux, fantômes charmans,
De votre verve prophétique
Indisputables élémens.

Je la vois, c'est l'ombre d'Alcée
Qui me la découvre à l'instant,
Et qui déja d'un œil content
Dévoile à ma vûe empressée
Ces Déïtés d'adoption,
Synonymes de la pensée;
Symboles de l'abstraction.

C'est lui: la foule qui l'admire,
Voit encor au son de ses vers
Fuir ces Tyrans de l'Univers
Dont il extermina l'empire:
Mais déja sur de nouveaux tons
Je l'entends accorder sa lyre.
Il s'approche, il parle: écoutons.

Des ſociétés temporelles
Le premier lien eſt la voix,
Qu'en divers ſons l'homme à ſon choix
Modifie & fléchit pour elles;
Signes communs & naturels,
Où les ames incorporelles
Se tracent aux ſens corporels.

Mais pour peindre à l'intelligence
Leurs matériels objets,
Ces ſignes à l'erreur ſujets
Ont beſoin de ſon indulgence;
Et dans leurs ſecours impuiſſans
Nous ſentons toujours l'indigence
Du miniſtére de nos ſens.

Le fameux Chantre d'Ionie
Trouva dans ſes tableaux heureux
Le ſecret d'établir entre eux
Une mutuelle harmonie;
Et ce commerce leur apprît
L'art inventé par Uranie
De peindre l'eſprit à l'eſprit.

Sur la ſcène incompréhenſible
De cet interpréte des Dieux
Tout ſentiment s'exprime aux yeux,
Tout devient image ſenſible;
Et par un magique pouvoir
Tout ſemble prendre un corps viſible,
Vivre, parler & ſe mouvoir.

Oui, c'eſt toi, Peintre ineſtimable,
Trompette d'Achille & d'Hector,
Par qui de l'heureux ſiécle d'or
L'homme entend le langage aimable.

Et voit dans la variété
Des portraits menteurs de la Fable
Les rayons de la Vérité.

Il voit l'Arbitre du tonnerre
Réglant le ſort par ſes arrêts :
Il voit ſous les yeux de Cérès
Croître les tréſors de la Terre :
Il reconnoît le Dieu des mers
A ces ſons qui calment la guerre
Qu'Eole excitoit dans les airs.

Si dans un combat homicide
Le devoir engage ſes jours,
Pallas volant à ſon ſecours
Vient le couvrir de ſon Egide:
S'il ſe voue au maintien des loix;
C'eſt Thémis qui lui ſert de guide;
Et qui l'aſſiſte en ſes emplois.

Plus heureux, ſi ſon cœur n'aſpire
Qu'aux douceurs de la liberté,
Aſtrée eſt la Divinité
Qui lui fait chérir ſon empire :
S'il s'éleve au ſacré Vallon;
Son enthouſiaſme eſt la lyre
Qu'il reçoit des mains d'Apollon.

Ainſi conſacrant le ſyſtême
De la ſublime fiction,
Homére, nouvel Amphion,
Change par la vertu ſuprême
De ſes accords doux & ſçavans,
Nos deſtins, nos paſſions même
En êtres réels & vivans.

Ce n'eſt plus l'homme qui pour plaire
Etale ſes dons ingénus ;
Ce ſont les Graces, c'eſt Venus,
Sa Divinité tutélaire :
La Sageſſe qui brille en lui,
C'eſt Minerve dont l'œil l'éclaire ;
Et dont le bras lui ſert d'appui.

L'ardente & fougueuſe Bellone
Arme ſon courage aveuglé :
Les frayeurs dont il eſt troublé,
Sont le flambeau de Tiſiphone :
Sa colére eſt Mars en fureur ;
Et ſes remords ſont la Gorgone
Dont l'aſpect le glace d'horreur.

Le pinceau même d'un Apelle
Peut dans les Temples les plus ſaints
Attacher les yeux des humains
A l'objet d'un culte fidelle,
Et peindre ſans témérité
Sous une apparence mortelle
La divine immortalité.

Vous donc, Réformateurs auſtéres
De nos priviléges ſacrés,
Et vous, non encor éclairés
Sur nos ſymboliques myſtéres,
Eloignez-vous, pâles Cenſeurs,
De ces retraites ſolitaires
Qu'habitent les neuf doctes Sœurs.

Ne venez point, ſur un rivage
Conſacré par leur plus bel art
Porter un aveugle regard :
Et loin d'elles tout triſte Sage

Qui voilé d'un ſombre maintien,
Sans avoir appris leur langage
Veut jouir de leur entretien.

Ici l'ombre impoſe ſilence
Aux doctes accens de ſa voix;
Et déja dans le fond des bois
Impétueuſe elle s'élance;
Tandis que je cherche des ſons
Dignes d'atteindre à l'excellence
De ſes immortelles leçons.

ODE VI.

LE DEVOIR ET LE SORT DES GRANDS HOMMES.

Nous honorons du nom de Sage
Celui qui content de ſon ſort,
Et loin des vents & de l'orage
Goûtant les délices du Port,
Sçait au milieu de l'abondance
Dans une noble indépendance
Trouver la gloire & le repos;
Mais cette ſageſſe tranquille,
Vertu dans un mortel ſtérile,
N'eſt point vertu dans un Héros.

Pour jouir d'une paix chérie
Les Cieux ne nous l'ont point prêté;
Il eſt comptable à ſa patrie
Des dons qu'il tient de leur bonté:
Cette influence ſouveraine
N'eſt pour lui qu'une illuſtre chaîne

Qui l'attache au bonheur d'autrui ;
Tous les brillans qui l'embellissent,
Tous les talens qui l'ennoblissent,
Sont en lui, mais non pas à lui.

Il sçait, & c'est un avantage
Peu connu de ses vains rivaux,
Que son véritable partage
Sont les veilles & les travaux ;
Que sur tous les êtres du monde
Des Dieux la sagesse profonde
Étend ses regards généreux ;
Et qu'éclos de leurs mains fertiles ;
Les uns naissent pour être utiles,
Les autres pour n'être qu'heureux.

Ainsi, victime préparée
Pour le bonheur du genre humain,
Victime non moins consacrée
A l'empire du Souverain,
Soit sur la mer, soit sur la terre,
Soit dans la paix, soit dans la guerre ;
D'une foi mâle revêtu,
Son Prince dont il est l'organe,
Sa propre vertu le condamne
A s'immoler à sa vertu.

La dépendance est le salaire
Des présens que nous font les Cieux :
Un Roi parle ; il faut pour lui plaire
Quitter sa patrie & ses dieux :
Héros guerriers, Heros paisibles,
Il faut à ses loix invincibles
Asservir vos talens vainqueurs ;
Partez, volez, ames viriles,
Courez lui soumettre les villes,
Allez lui conquérir les cœurs.

Toutefois ſi de votre zèle
Vous voulez recevoir le prix,
Revenez; l'abſence infidelle
Enfante peu de favoris;
Les récompenſes les plus dues
Sont ſouvent des dettes perdues
Pour qui tarde à les répéter;
Et ſur l'abſent qui les mérite,
Le préſent qui les ſollicite,
Eſt toujours ſur de l'emporter.

Le mérite oublié du maître,
Et ſouvent même dédaigné,
Ne ſe fait jamais bien connaître
Dans un point de vûe éloigné.
En vain ſous d'illuſtres auſpices
Produiroit-il de ſes ſervices
Le témoignage glorieux,
Sa préſence eſt le ſeul langage
Qui puiſſe en aſſurer le gage;
Les Rois ont le cœur dans les yeux.

C'eſt à ces aſtres vénérables
D'illuminer ſes actions;
C'eſt de leurs rayons favorables
Qu'il doit tirer tous ſes rayons:
Bientôt leur céleſte influence
Va le combler d'une affluence
De biens, de gloire & de ſplendeurs;
Et l'éclairant d'un nouveau luſtre
Porter ſa deſtinée illuſtre
Au plus haut ſommet des grandeurs.

Inſtalé dans le rang ſublime
Où l'ont placé leurs juſtes loix,
Il peut d'un pouvoir légitime
Exercer les plus vaſtes droits:

Il peut, pour foudroyer le vice,
De la Force & de la Justice
Réunir le double soutien:
Il peut enfin, fidéle oracle,
Faire trouver sans nul obstacle
Le bonheur public dans le sien.

Mais si jamais un noir orage
Long-tems suspendu dans son cours;
Fait sur lui crever le nuage
Elevé durant ses beaux jours;
C'est alors que libre de crainte
Le dépit que masquoit la feinte,
Se change en mortelles fureurs,
Et que l'envie empoisonnée,
Par l'impunité déchaînée,
Dépouille toutes ses terreurs.

Sa gloire aussi-tôt obscurcie,
Vaine ombre d'un jour éclipsé,
Disparoît, souillée & noircie
Par le mensonge intéressé;
Canal impur qui dans leurs courses
Infectant les plus belles sources,
Change en erreur la vérité,
L'industrie en extravagance
La grandeur d'ame en arrogance,
Et le zèle en témérité.

Tout fuit, tout cherche un nouveau maître;
Ses complaisans les plus Flateurs
Sont les premiers qu'on voit paroître
Entre ses prudens déserteurs.
En vain ses qualités suprêmes
Forcent les témoignages mêmes

A l'équité le moins soumis :
En vain par ses bontés célébres
Cent noms sont sortis des ténébres :
Les malheureux n'ont point d'amis.

O vous, que la bonne fortune
Maintient à l'abri des revers,
De la terre charge importune,
Peuple inutile à l'Univers,
Au sein de la béatitude
Bornez-vous, fixez votre étude
Au choix des plaisirs les plus doux ;
Et dans l'oisive nonchalence
De votre paisible opulence
Ne songez qu'à vivre pour vous :

Tandis que le zèle héroïque,
Esclave de sa dignité,
A la félicité publique
Consacrera sa liberté ;
Ou perdu dans la foule obscure ;
Et d'une vie ingrate & dure
Traînant les soucis épineux,
Verra sans murmure & sans peine
De la prospérité hautaine
Briller le faste dédaigneux.



ODE VII.

A LA PAIX.

O Paix ! tranquille Paix ! fecourable immortelle,
Fille de l'harmonie & mere des plaifirs,
Que fais-tu dans les Cieux, tandis que de Cybéle
Les fujets défolés t'adreffent leurs foupirs?

Si par l'ambition de la terre bannie
Tu crois devoir ta haine à tes profanateurs :
Que t'a fait l'innocence injuftement punie
De l'inhumanité de fes perfécuteurs ?

Equitable Déeffe, entens nos voix plaintives;
Vois ces champs ravagés, vois ces Temples brûlans,
Ces peuples éplorés, ces meres fugitives,
Et ces enfans meurtris entre leurs bras fanglans.

De quels débordemens de fang & de carnage
La terre a-t'elle vû fes flancs plus engraiffés ?
Et quel fleuve jamais vit border fon rivage
D'un plus horrible amas de mourans entaffés ?

Telle autour d'Ilion la mort livide & blême
Moiffonnoit les guerriers de Phrygie & d'Argos,
Dans ces combats affreux où le Dieu Mars lui-même
De fon fang immortel vit bouillonner les flots.

D'un cri pareil au bruit d'une armée invincible
Qui s'avance au fignal d'un combat furieux,
Il ébranla du Ciel la voûte inacceffible,
Et vint porter fa plainte au Monarque des Dieux.

Mais le grand Jupiter dont la présence auguste
Fait rentrer d'un coup d'œil l'audace en son devoir,
Interrompant la voix de ce guerrier injuste,
En ces mots foudroyans confondit son espoir:

Va, tyran des mortels, dieu barbare & funeste,
Va faire retentir tes regrets loin de moi,
De tous les habitans de l'Olympe céleste
Nul n'est à mes regards plus odieux que toi.

Tigre, à qui la pitié ne peut se faire entendre,
Tu n'aimes que le meurtre & les embrasemens;
Les remparts abbatus, les palais mis en cendre
Sont de ta cruauté les plus doux monumens.

La frayeur & la mort vont sans cesse à ta suite,
Monstre nourri de sang, cœur abbreuvé de fiel,
Plus digne de regner sur les bords du Cocyte,
Que de tenir ta place entre les dieux du Ciel.

Ah! lorsque ton orgueil languissant dans les chaînes
Où les fils d'Aloüs te faisoient soupirer,
Pourquoi trop peu sensible aux miséres humaines
Mercure malgré moi vint-il t'en délivrer?

La Discorde dès-lors avec toi déthrônée
Eût été pour toujours reléguée aux Enfers;
Et l'altiére Bellone au repos condamnée
N'eût jamais exilé la Paix de l'univers.

La Paix, l'aimable Paix, fait benir son empire;
Le bien de ses sujets fait son soin le plus cher:
Et toi, fils de Junon, c'est elle qui t'inspire
La fureur de regner par la flâme & le fer.

Chaste Paix, c'est ainsi que le Maître du monde,
Du fier Mars & de toi sçait discerner le prix:
Ton sceptre rend la terre en délices féconde;
Le sien ne fait regner que les pleurs & les cris.

Pourquoi donc aux malheurs de la terre affligée
Refuser le secours de tes divines mains?
Pourquoi du Roi des Cieux chérie & protégée,
Céder à ton rival l'Empire des humains?

Je t'entends: c'est en vain que nos vœux unanimes
De l'Olympe irrité conjurent le courroux:
Avant que sa justice ait expié nos crimes,
Il ne t'est pas permis d'habiter parmi nous.

Et quel siécle jamais mérita mieux sa haine!
Quel âge plus fécond en tyrans orgueilleux?
En quel tems a-t-on vû l'impiété hautaine
Lever contre le Ciel un front plus sourcilleux?

La peur de ses arrêts n'est plus qu'une foiblesse:
Le blasphême s'érige en noble liberté,
La fraude au double front en prudente sagesse,
Et le mépris des loix en magnanimité.

Voilà, peuples, voilà ce qui sur vos provinces
Du Ciel inexorable attire la rigueur;
Voilà le Dieu fatal qui met à tant de Princes
La foudre dans les mains, la haine dans le cœur.

Des douceurs de la paix, des horreurs de la guerre
Un ordre indépendant détermine le choix:
C'est le courroux des Rois qui fait armer la terre;
C'est le courroux des Dieux qui fait armer les Rois.

C'est par eux que sur nous la suprême vengeance
Exerce les fléaux de sa sévérité,
Lorsqu'après une longue & stérile indulgence
Nos crimes ont du Ciel épuisé la bonté.

Grands Dieux! si la rigueur de vos coups légitimes
N'est point encor lassée après tant de malheurs:
Si tant de sang versé, tant d'illustres victimes
N'ont point fait de nos yeux couler assez de pleurs;

Inſpirez-nous du moins ce repentir ſincére,
Cette douleur ſoumiſe & ces humbles regrets,
Dont l'hommage peut ſeul en ces tems de colére
Fléchir l'auſtérité de vos juſtes décrets.

Echauffez notre zèle, attendriſſez nos ames,
Elevez nos eſprits au céleſte ſéjour ;
Et rempliſſez nos cœurs de ces ardentes flâmes
Qu'allument le devoir, le reſpect & l'amour.

Un Monarque vainqueur, arbitre de la guerre,
Arbitre du deſtin de ſes plus fiers rivaux,
N'attend que ce moment pour poſer ſon tonnerre,
Et pour faire ceſſer la rigueur de nos maux.

Que dis-je? ce moment de jour en jour s'avance :
Les Dieux ſont adoucis, nos vœux ſont exaucés ;
D'un Miniſtre adoré l'heureuſe providence
Veille à notre ſalut : il vit ; c'en eſt aſſez.

Peuples, c'eſt par lui ſeul que Bellone aſſervie
Va ſe voir enchaîner d'un éternel lien :
C'eſt à votre bonheur qu'il conſacre ſa vie ;
C'eſt à votre repos qu'il immole le ſien.

Reviens donc ; il eſt tems que ſon vœu ſe conſomme :
Reviens, divine Paix, en recueillir le fruit :
Sur ton char lumineux fais monter ce grand homme.
Et laiſſe-toi conduire au Dieu qui le conduit.

Ainſi du Ciel calmé rappellant la tendreſſe,
Puiſſions-nous voir changer par ſes dons ſouverains
Nos peines en plaiſirs, nos pleurs en allégreſſe,
Et nos obſcures nuits en jours purs & ſerains !

ODE VIII.

A M. LE COMTE DE LANNOY, GOUVERNEUR DE BRUXELLES,

Sur une maladie de l'Auteur, causée par une attaque de paralysie, en 1738.

CElui qui des cœurs sensibles
Cherche à devenir vainqueur,
Doit pour les rendre fléxibles
Consulter son propre cœur.
C'est notre plus sûr arbitre.
Les dieux ne sont qu'à ce titre,
De nos offrandes jaloux.
Si Jupiter veut qu'on l'aime,
C'est qu'il nous prévient lui-même
Par l'amour qu'il a pour nous.

C'est cette noble industrie,
Comte, qui par tant de nœuds
T'attache dans ta patrie
Tous les cœurs & tous les vœux.
Rappelle dans ta pensée,
A la nouvelle annoncée
Du dernier prix de ta foi,
Tous ces torrens de tendresse
Dont la publique allégresse
Signala son feu pour toi.

En moi-même, ô preuve insigne!
Jusqu'où n'a pas éclaté
D'un caractére si digne
L'intarissable bonté?

Dans le calme, dans l'orage,
Toujours même témoignage :
Sur-tout dans ces triſtes jours,
Dont la lumiére effacée
De ma planéte éclipſée
Me fait ſentir le décours.

Malheureux l'homme qui fonde
L'avenir ſur le préſent,
Et qu'endort au ſein de l'onde
Un zéphire ſéduiſant !
Jamais l'adverſe fortune,
Ma ſurveillante importune,
Ne parut plus loin de moi ;
Et jamais aux doux menſonges
Des plus agréables ſonges
Je ne prêtai tant de foi.

C'eſt dans ces routes fleuries ;
Où mes volages eſprits
Promenoient leurs rêveries,
D'un charme trompeur épris,
Que contre moi révoltée
L'impatiente Adraſtée,
Némésis, avoit caché,
Vengereſſe impitoyable,
Le précipice effroyable
Où mes pas ont trébuché.

Tel qu'un arbre ſtable & ferme ;
Quand l'hiver par ſa rigueur
De la séve qu'il renferme
A réfroidi la vigueur,
S'il perd l'utile aſſiſtance
Des appuis dont la conſtance

Soutient ſes bras relâchez,
Sa tête altiére & hautaine,
Cachera bientôt l'arène
Sous ſes rameaux deſſéchés :

Tel, quand le ſecours robuſte
Dont mon corps eſt étayé,
En laiſſe à mon ſang aduſte
Régir la foible moitié ;
L'autre moitié qui ſuccombe,
Héſite, chancelle, tombe ;
Et ſent que malgré l'effort
Que ſa vertu fait renaître,
Le plus foible eſt toujours maître,
Et triomphe du plus fort.

Par mes deſirs prévenue,
Près de mon lit douloureux
Déja la mort eſt venue
Aſſeoir ſon ſquelette affreux ;
Et le regard homicide
De ſon cortége perfide
Porte à ſon dernier degré
L'excès toujours plus terrible
D'un accablement horrible,
Par l'inſomnie ulcéré.

Quelle vapeur vous enyvre,
Mortels, qui chéris du ſort :
Ne déſirez que de vivre,
Et ne craignez que la mort !
Souvent malgré leurs promeſſes,
Vos dignités, vos richeſſes
Affligent leurs poſſeſſeurs.
Pour les ames généreuſes,
Du vrai bonheur amoureuſes,
La mort même a ſes douceurs.

On a beau ſe plaindre d'elle,
Quelque horreur que l'on en ait,
Les guerriers la trouvent belle,
Quand elle vient d'un ſeul trait
Les fraper à l'improviſte.
Mais, juſte Ciel, qu'elle eſt triſte,
Et quel rigoureux travail,
Quand ſes approches moins vives
Par des pertes ſuceſſives
Nous détruiſent en détail!

Près de ma derniére aurore,
En vain dit-on que les Cieux
De quelques beaux jours encore
Pourront éclairer mes yeux.
O promeſſe imaginaire!
Quel emploi pourrois-je faire,
Soleil, céleſte flambeau,
De ta lumiére ſuprême,
Quand la moitié de moi-même
Eſt déja dans le tombeau?

Achéve donc ton ouvrage,
Viens, ô favorable mort,
De ce caduque aſſemblage
Rompre le fragile accord.
Par ce coup où je t'invite,
Permets que mon corps s'acquitte
De ce qu'il doit au cercueil,
Et que mon ame y révoque
Cette conſtance équivoque
Dont la douleur eſt l'écueil.

Ainſi parmi les ténébres
Les yeux vraiment fermés,
Dans mille penſers funébres
Mes ſens étoient abîmés,

Lorſque d'une voix amie
Mon oreille raffermie
Crut reconnoître les ſons,
C'étoit l'ombre de Malherbe,
Qui ſur ſa lyre ſuperbe
Vint m'adreſſer ces leçons :

Sous quelles inquiétudes,
Ami, te vois-je abbatu ?
Que t'ont ſervi nos études ?
Qu'as-tu fait de ta vertu ?
Toi, qui diſciple d'Horace,
Par les Nymphes du Parnaſſe
Dès ton jeune âge nourri,
Semblois ſur ces eſpérances
Contre toutes les ſouffrances
T'être fait un ſûr abri ?

Ignores-tu donc encore
Que tous les fléaux tirés
De la boîte de Pandore
Se ſont du monde emparés ?
Que l'ordre de la nature
Soumet la pourpre & la bure
Aux mêmes ſujets de pleurs ?
Et que tout fiers que nous ſommes,
Nous naiſſons tous, foibles hommes,
Tributaires des douleurs ?

Prétendois-tu que les Parques
Duſſent, filant tes inſtans,
Signaler de mêmes marques
Ton hyver & ton printems ?
Quel Dieu te rend ſi plauſible
La jouiſſance impoſſible

D'un privilége inoui,
Réſervé pour l'Empirée,
Et dont pendant leur durée
Jamais mortels n'ont joui ?

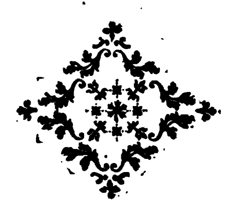
En recevant l'exiſtence
Que le Ciel nous daigne offrir
Nous recevons la ſentence
Qui nous condamne à ſouffrir.
A ſa vigueur naturelle
En vain notre corps appelle
De ce decret hazardeux :
Notre ame ſubordonnée,
Par les ſoucis dominée,
Paye aſſez pour tous les deux.

Quelle fiévre plus cruelle
Que ſes mortels déplaiſirs,
Quand la fortune infidelle
Vient traverſer ſes deſirs ?
En tout pays, à tout âge,
La douleur eſt ſon partage
Juſqu'à l'heure du trépas ;
Dans le ſein des grandeurs même ;
Le ſceptre & le diadême
Ne l'en affranchiſſent pas.

Que dirai-je du ſupplice
Où l'expoſent tous les jours
L'impoſture & la malice
Que farde l'art du diſcours ?
Quand elle voit à ſa place
L'hypocriſie & l'audace
Triompher de leurs larcins ;
Et la timide innocence,
Sans reſſource & ſans défenſe,
Livrée à ſes aſſaſſins ;

Si donc par des loix certaines
L'ame, & le corps ſon rempart,
Ont leurs plaiſirs & leurs peines,
Leurs biens & leurs maux à part;
N'eſt-ce pas une fortune
Quand d'une charge commune
Deux moitiés portent le faix,
Que la moindre le réclame,
Et que du bonheur de l'ame
Le corps ſeul faſſe les fraix?

L'eſpérance conſolante
D'un plus heureux avenir,
De ta douleur accablante
Doit chaſſer le ſouvenir.
C'étoit le dernier déſaſtre,
Que de ton malheureux aſtre
Exigeoit l'inimitié.
Calme ton ame inquiéte;
Néméſis eſt ſatisfaite,
Et ton tribut eſt payé.



ODE IX.

A LA POSTÉRITÉ.

Deesse des Héros, qu'adorent en idée
Tant d'illustres amans, dont l'ardeur hazardée
Ne consacre qu'à toi ses vœux & ses efforts;
Toi qu'ils ne verront point, que nul n'a jamais vûe,
Et dont pour les vivans la faveur suspendue
Ne s'accorde qu'aux morts:

Vierge non encor née, en qui tout doit renaître
Quand le tems dévoilé viendra te donner l'être;
Laisse-moi dans ces vers te tracer mes malheurs;
Et ne refuse pas, arbitre vénérable,
Un regard généreux au récit déplorable
De mes longues douleurs.

Le Ciel qui me créa sous le plus dur auspice,
Me donna pour tout bien l'amour de la justice;
Un génie ennemi de tout art suborneur,
Une pauvreté fiére, une mâle franchise,
Instruite à détester toute fortune acquise
Aux dépens de l'honneur.

Infortuné trésor! importune largesse!
Sans le superbe appui de l'heureuse richesse
Quel cœur impunément peut naître généreux?
Et l'aride vertu limitée en soi-même
Que sert-elle, qu'à rendre un malheureux qui l'aime
Encor plus malheureux?

Craintive, dépendante, & toujours poursuivie
Par la malignité, l'intérêt & l'envie,

Quel eſpoir de bonheur lui peut être permis,
Si pour avoir la paix il faut qu'elle s'abaiſſe
A toujours ſe contraindre, & courtiſer ſans ceſſe
Juſqu'à ſes ennemis ?

Je n'ai que trop appris qu'en ce monde où nous ſommes,
Pour ſouverain mérite on ne demande aux hommes
Qu'un vice complaiſant de graces revêtu,
Et que des ennemis que l'amour-propre inſpire,
Les plus envenimés ſont ceux que nous attire
L'inflexible vertu.

C'eſt cet âmour du vrai, ce zèle antipathique
Contre tout faux brillant, tout éclat ſophiſtique,
Où l'orgueil frauduleux va chercher ſes atours,
Qui lui ſeul ſuſcita cette foule perverſe
D'ennemis forcenés, dont la rage traverſe
Le repos de mes jours.

Ecartons, ont-ils dit, ce Cenſeur intraitable;
Que des plus beaux dehors l'attrait inévitable
Ne fit jamais gauchir contre la vérité:
Détruiſons un témoin qu'on ne ſçauroit ſéduire;
Et pour la garantir, perdons ce qui peut nuire
A notre vanité.

Inventons un venin dont la vapeur infâme
En ſoulevant l'eſprit, pénétre juſqu'à l'ame;
Et ſous ſon nom connu répandons ce poiſon:
N'épargnons contre lui menſonge ni parjure;
Chez le peuple troublé la fureur & l'injure
Tiendront lieu de raiſon.

Impoſteurs effrontés, c'eſt par cette ſoupleſſe
Que j'ai vû tant de fois votre ſcélérateſſe
Juſque chez mes amis me chercher des cenſeurs;
Et des yeux les plus purs bravant le témoignage,
Défigurer mes traits & ſouiller mon viſage
De vos propres noirceurs.

Toutefois au milieu de l'horrible tempête
Dont malgré ma candeur, pour écraser ma tête,
L'autorité séduite arma leurs passions,
La chaste vérité prit en main ma défense,
Et fit luire en tout tems sur ma foible innocence
L'éclat de ses rayons.

Aussi marchant toujours sur mes antiques traces,
Combien n'ai-je pas vû dans mes longues disgraces
D'illustres amitiés consoler mes ennuis;
Constamment honoré de leur noble suffrage
Sans employer d'autre art que le fidéle usage
D'être ce que je suis?

Telle est sur nous du Ciel la sage Providence,
Qui bornant à ses traits l'effet de sa vengeance,
D'un plus âpre tourment m'épargnoit les horreurs:
Pouvoit-elle acquitter par une moindre voie
La dette des excès d'une jeunesse en proie
A mes folles erreurs?

Objets de sa bonté, même dans sa colére,
Enfans toujours chéris de cette tendre mére,
Ce qui nous semble un fruit de son inimitié,
N'est en nous que le prix d'un vie infidelle,
Châtiment maternel, qui n'est jamais en elle
Qu'un effet de pitié.

Révérons sa justice, adorons sa clémence
Qui jusque dans les maux que sa main nous dispense,
Nous présente un moyen d'expier nos forfaits;
Et qui nous imposant ces peines salutaires,
Nous donne en même tems les secours nécessaires
Pour en porter le faix.

Juste postérité, qui me fera connoître,
Si mon nom vit encor quand tu viendras à naître,

Donne-moi pour exemple à l'homme infortuné,
Qui courbé sous le poids de son malheur extrême
Pour asyle dernier n'a que l'asyle même
Dont il fut détourné.

Dis-lui qu'en mes écrits il contemple l'image
D'un mortel qui du monde embrassant l'esclavage
Trouva, cherchant le bien, le mal qu'il haïssoit;
Et qui dans ce trompeur & fatal labyrinthe,
De son miel le plus pur vit composer l'absinthe
Que l'erreur lui versoit.

Heureux encore pourtant, même dans son naufrage;
Que le Ciel l'ait toujours assisté d'un courage
Qui de son seul devoir fit sa suprême loi;
Des vils tempéramens combattant la molesse,
Sans s'exposer jamais par la moindre foiblesse
A rougir devant toi.

Voilà quel fut celui qui t'adresse sa plainte,
Victime abandonnée à l'envieuse feinte,
De sa seule innocence en vain accompagné;
Toujours persécuté, mais toujours calme & ferme;
Et surchargé de jours, n'aspirant plus qu'au terme
A leur nombre assigné.

Le pinceau de Zeuxis, rival de la nature,
A souvent de ses traits ébauché la peinture;
Mais du sage lecteur les équitables yeux,
Libres de préjugés, de colére & d'envie,
Verront que ses écrits, vrai tableau de sa vie,
Le peignent encor mieux.

EPITRES.

EPITRE I.

AUX MUSES.

FIlles du Ciel, chaſtes & doctes Fées,
Qui des Héros conſacrant les trophées,
Garantiſſez du naufrage des tems
Les noms fameux & les faits éclatans :
Des vrais lauriers ſages diſpenſatrices,
Muſes, jadis mes premiéres nourrices,
De qui le ſein me fit preſque en naiſſant
Tetter un lait plus doux que nourriſſant;
Je vous écris, non pour vous rendre hommage
D'un vain talent que dès mon plus jeune âge
A cultivé votre amour maternel,
Mais pour vous dire un adieu ſolemnel.
Quel compliment! quelle bruſque incartade,
Me direz-vous! D'où vient cette boutade?
De quoi ſe plaint ton eſprit ulcéré?
N'eſt-ce pas toi, qui ſur ce mont ſacré,
Si périlleux à qui veut s'y produire,
Vins nous prier de vouloir te conduire?
Nous demander par des vœux aſſidus,
Des dons ſouvent ſans ſuccès attendus;
Et loin encor des ſommets du Parnaſſe,
Sur le côteau briguer une humble place?
Ton rang enfin y fut marqué par nous.
Et ſi ce rang à ton chagrin jaloux

Paroît trop bas près des places ſuperbes
Des Sarrazins, des Racans, des Malherbes ;
Contente-toi de médiocrité,
Et ſonge au moins au peu qu'il t'a couté.
A peine encor as-tu compté ſix luſtres.
Tâche à monter du moindre aux plus illuſtres.
Dans ton été ce n'eſt point un affront
D'être arrivé ſur le penchant du mont ;
Tandis qu'on voit tant d'aſpirans timides,
Marchant toujours ſans bouſſole & ſans guides,
Par des ſentiers durs, pénibles & longs,
A ſoixante ans remper dans les vallons.
Oſe franchir des bornes importunes :
Va, cours tenter des routes moins communes;
Et cherche enfin par des travaux conſtans
A mériter . . . . Muſes, je vous entens.
Vous m'offririez le laurier d'Euripide,
Si, comme lui, dans quelque roche aride ;
Pour recueillir mon eſprit diſſipé,
J'allois chercher un ſépulcre eſcarpé ;
Si je pouvois, ſublime Miſantrope,
Fuir les humains pour ſuivre Calliope,
A tous plaiſirs conſtamment renoncer,
Le jour écrire, & la nuit effacer,
Sécher ſix mois ſur les ſtrophes d'une Ode ;
Et de moi-même Ariſtarque incommode,
A vous pourſuivre épuiſer mes chaleurs,
Pour vous ravir quelqu'une de ſes fleurs
Qu'à pleines mains, pour tant d'autres avares,
Vous prodiguez aux Chaulieux, aux La Fares.
Non, non, jamais de vos dons trop épris
Je n'obtiendrai vos lauriers à ce prix.
J'abjurerois & Phébus & Minerve,
Si poſſédé d'une importune verve,
Il me falloit pour de douteux ſuccès
Paſſer ma vie en d'éternels accès ;

Toujours troublé de fureurs convulſives,
De mon plancher ébranler les ſolives ;
Et rejettant toute ſociété,
Ecrire en ſage, & vivre en hébété.
Si quelquefois je cours chercher votre aide,
C'eſt moins par choix que ce n'eſt par remède.
La ſolitude eſt mon plus grand effroi :
Je crains l'ennui d'être ſeul avec moi ;
Et j'ai trouvé ce foible ſtratagême
Pour m'éviter, fugitif de moi-même.
De-là ſont nés ces écrits bigarrés,
Foux, ſérieux, profanes & ſacrés,
Où je dépeins, non des mœurs trop volages,
Mais ſeulement les diverſes images
Qui m'ont frappé ſelon les tems divers
Où mon ennui m'a fait chercher des Vers.
Vous me direz qu'au moins pour ce ſervice
A vos bienfaits je dois quelque juſtice ;
Que c'eſt par vous qu'à vingt ans parvenu,
Né comme Horace aux hommes inconnu,
Bien moins que lui ſignalé ſur la ſcène,
J'ai cependant trouvé plus d'un Mecène ;
Que par votre aide, à-la cour moins caché,
Souffert des Grands, quelquefois recherché,
J'ai par bonheur eſquivé le naufrage
Du ridicule où jette l'étalage
Du nom d'Auteur, ſur-tout en ce tems-ci.
Oui, j'en conviens. Mais c'eſt par vous auſſi
Que ſont venus mes ennuis, mes tortures,
Tous ces complots, ces lâches impoſtures,
Ces noirs tiſſus que m'ont vingt fois tramés
De vils rimeurs contre moi gendarmés.
Car il n'eſt point de fou mélancolique
Plus effréné qu'un Auteur famélique,
Qui ſur les quais, ſans avoir été lû,
Voit expirer ſon livre vermoulu,

Et par malheur si dans cette furie
A ses chagrins se joint la raillerie
De quelque Auteur d'opprobres moins couvert,
Toût l'Océan, cent vœux à saint Hubert,
Ne feroient rien sur la rage canine
Que ce mépris dans son cœur enracine.
Dès ce moment par cent fausses rumeurs
Son noir venin se répand sur vos mœurs.
Gardez-vous bien de cet homme caustique;
S'écria-t'il: fuyez ce frénétique.
Dans ces brocards aucun n'est ménagé.
C'est un serpent, un diable, un enragé,
Que rien n'appaise, & qui dans ses blasphêmes
Déchire tout, jusqu'à ses amis mêmes.
Vous allez être inondé de chansons.
Que je vous plains! Mais nous le connoissons;
Ce n'est point-là du tout son caractére,
Il est fidéle, équitable, sincére.
De sa vertu Vauban même fait cas?
Il s'y connoît. Ne vous y fiez pas,
C'est un matois; il fait le bon apôtre:
Il paroît doux & civil comme un autre;
Mais dans le fond c'est le plus noir esprit......
Voilà comment sa haine vous flétrit,
Voilà les coups que le traître vous porte.
Si par bonheur cette imposture avorte,
Bientôt son fiel fécond en trahisons
Fera courir de maisons en maisons
Mille placards qui vous chargent de crimes,
Lettres d'avis, libelles anonymes,
Recours grossier, & toujours sans effet,
Mais des brouillons l'ordinaire alphabet.
Et priez Dieu qu'il préserve la ville
De tout bon mot, satyre ou vaudeville,
Et de tous Vers sous le manteau portés;
Car à coup sûr ils vous seront prêtés.

Si leur fecours manque à votre adverfaire
Dans le befoin lui même en fçaura faire,
Fabriquera vingt infâmes couplets,
Tels qu'au milieu des plus groffiers valets,
A les chanter Liniere auroit eu honte,
Et qui feront écrits fur votre compte.
Dans les Caffés, dans les plus vils réduits;
Il prendra foin de femer fes faux bruits;
Vous décrîra comme un monftre indomtable,
Au Roi, aux grands, à l'Etat redoutable;
Et féduira peut-être en quelque point
Son fot ami qui ne vous connoît point.
O fol amour d'une vaine fumée!
Fruit dangereux d'un peu de renommée!
Mufes, voila les chagrins, les dégouts
Que vos préfens. . . . Alte-là, direz-vous.
Tous ces difcours, ces cris que du Parnaffe
Fait retentir l'obfcure populace,
Dont fans raifon tu conçois tant d'effroi;
Qui les excite? Eft-ce nous? Eft-ce toi?
C'eft par nos foins que ton efprit docile,
Prenant pour guide & Térence & Virgile,
Dans leur école a de bonheur appris
A diftinguer des folides écrits
Ces vains amas d'antithèfes pointues,
D'expreffions flafques & rebatues,
Dont nous voyons tant d'Auteurs admirés
Farcir leurs Vers du badaut réverés.
Voilà tout l'art, voilà tous les myftéres
Que t'ont appris nos leçons falutaires.
Mais ces leçons t'ont-elles engagé
A brocarder un Auteur affligé,
Affez puni de l'orgueil qui l'enyvre,
Et du malheur d'avoir fait un fot livre;
Par le chagrin de fentir fon travers,
Et de fe voir tout vif rongé des vers?

Eſt-il permis de braver ſur l'échelle
Un patient jugé par la Tournelle?
Laiſſons-le pendre au moins ſans l'inſulter.
Vous dites vrai. Mais comment l'éviter?
Dès qu'un ouvrage a commencé de naître,
Soit qu'au théâtre il ſe ſoit fait connoître,
Soit que ſon titre orne les carrefours,
Chacun en parle, au moins deux ou trois jours.
Et ſi quelqu'un, ſa ſentence paſſée,
M'en vient à moi demander ma penſée:
Que dites-vous de ces Vers chevillés;
De ces diſcours obſcurs, entortillés?
Il faut parler. Que répondre? Que faire?
Les admirer? Non. Et quoi donc? Te taire.
Fort bien: l'avis eſt ſenſé: grand merci.
Je me tairai. Mais faites taire auſſi
Paris, la cour, les loges, le parterre,
Tous ces ſiflets plus craints que le tonnerre,
Ces cris enfin d'un peuple mutiné,
Dont mon vilain ſe voit aſſaſſiné.
Laiſſe crier, & retiens ta critique,
Répondez-vous: la cenſure publique
Peut ſur un fat s'exercer tout au long:
Mais toi, ſois ſage, & te tais. Comment donc?
Quand de ces Vers un grimaud nous poignarde,
Chacun pourra lui donner ſa nazarde,
L'appeller bufle, & ſtupide achevé:
Et moi, pour être avec vous élevé,
Je ne pourrai, ſans faire un ſacrilége,
Me prévaloir d'un foible privilége
Que vous laiſſez aux derniers des humains?
S'il eſt ainſi, je vous baiſe les mains,
Muſes, gardez vos faveurs pour quelque autre;
Ne perdons plus ni mon tems ni le vôtre
Dans ces débats où nous nous égayons.
Tenez, voilà vos pinceaux, vos crayons:

Reprenez tout. J'abandonne ſans peine
Votre Hélicon, vos bois, votre Hipocréne,
Vos vains lauriers d'épine envelopés,
Et que la foudre a ſi ſouvent frapés;
Car auſſi-bien, quel eſt le grand ſalaire
D'un écrivain au deſſus du vulgaire?
Quel fruit revient aux plus rares eſprits,
De tant de ſoins à polir leurs écrits,
A rejetter les beautés hors de place,
Mettre d'accord la force avec la grace,
Trouver aux mots leur véritable tour,
D'un double ſens démêler le faux jour,
Fuir les longueurs, éviter les redites,
Bannir enfin tous ces mots paraſites,
Qui, malgré vous dans le ſtyle gliſſés,
Rentrent toujours, quoique toujours chaſſés?
Quel eſt le prix d'une étude ſi dure?
Le plus ſouvent une injuſte cenſure,
Ou tout au plus quelque léger regard
D'un courtiſan qui vous loue au hazard,
Et qui peut-être avec plus d'énergie
S'en va prôner quelque fade Elégie.
Et quel honneur peut eſpérer de moins
Un écrivain libre de tous ces ſoins,
Que rien n'arrête, & qui ſûr de ſe plaire,
Fait ſans travail tous les Vers qu'il veut faire?
Il eſt bien vrai qu'à l'oubli condamnés
Ses Vers ſouvent ſont des enfans morts-nés.
Mais chacun l'aime, & nul ne s'en défie;
A ſes talens aucun ne porte envie.
Il a ſa place entre les beaux eſprits,
Fait des ſonnets, des bouquets pour Iris;
Quelquefois même aux bons mots s'abandonne;
Mais doucement, & ſans bleſſer perſonne;
Toujours diſcret, & toujours bien diſant,
Et ſur le tout aux belles complaiſant.

Que si jamais pour faire un œuvre en forme,
Sur l'Hélicon Phébus permet qu'il dorme,
Voilà d'abord tous ses chers confidens
De son mérite admirateurs ardens,
Qui par cantons répandus dans la ville
Pour l'élever, dégraderont Virgile.
Car il n'est point d'Auteur si désolé,
Qui dans Paris n'ait un parti zélé.
Tout se débite. *Un sot*, dit la Satire,
Trouve toujours un plus sot qui l'admire.
 A ce propos on raconte qu'un jour
Certain oison, gibier de basse-cour,
De son confrere exaltant le haut grade,
D'un ton flateur lui disoit: Camarade,
Plus je vous vois, & plus je suis surpris
Que vos talens ne soient pas plus chéris;
Et que le cigne, animal inutile,
Ait si long-tems charmé l'homme imbécile.
En vérité, c'est être bien Gaulois
De tant prôner sa ridicule voix.
Car, sans vouloir faire ici d'invective,
Si vous avez quelque prérogative,
C'est l'art du chant dans lequel vous primez.
Je m'en rapporte à nos oisons charmés,
Quand sur le ton de Pindare & d'Horace
Votre gosier lyriquement croasse.
Laissons-là l'homme & ses sottes raisons:
Mais croyons-en nos cousins les oisons.
Chantez un peu. Déja, d'aise saisie,
La basse-cour se pâme & s'extasie.
A ce discours notre oiseau tout gaillard
Perce le ciel de son cri nazillard:
Et tout d'abord oubliant leur mangeaille,
Vous eussiez vû canards, dindons, poulaille,
De toutes parts accourir, l'entourer,
Battre de l'aîle, applaudir, admirer,

Vanter

Vanter la voix dont nature le doue,
Et faire nargue au cigne de Mantoue.
Le chant fini, le Pindarique oiſon
Se rengorgeant rentre dans la maiſon,
Tout orgueilleux d'avoir par ſon ramage
Du poulailler mérité le ſuffrage.
 Ainſi ſouvent, par la brigue porté,
Un ſot rimeur voit ſon nom exalté.
Je ſçai qu'enfin ces lauriers chimériques
Ont tôt ou tard leurs ans climatériques:
La mode paſſe, & l'homme ouvre les yeux.
Mais ſuppoſons qu'un fort capricieux
Faſſe tomber ſes grandeurs ruinées,
Il a du moins joui quelques années
Du même honneur, qu'avec un pareil art
Au bon vieux tems ſçut extorquer Ronſart.
Et quand la mort vient nous rendre viſite,
Achille eſt-il plus heureux que Therſite?
 Tous ces diſcours ſont fort beaux, direz-vous;
Mais revenons. Parle: & confeſſe-nous
Qu'en tes écrits un peu trop de licence
A certains bruits a pû donner naiſſance;
Que ton courroux bien vite eſt allumé;
Et que le ciel en naiſſant t'a formé
Aux moindres traits que ſur toi l'on décoche,
Un peu malin. Moi. d'où vient ce reproche?
Où ſont-ils donc, puiſqu'il faut tout peſer,
Ces traits malins dont on peut m'accuſer?
Celui qui mord ſes amis en cachette;
Qui rit tout bas des lardons qu'on leur jette;
Chez qui pour vrai le faux eſt publié;
Ou qui révéle un ſecret confié;
Voilà votre homme: & c'eſt ſans juſtice
Que vous pouvez le taxer de malice;
Car des noirceurs le ſucre envenimé,
D'un pareil nom doit être diffamé;

Et non le sel d'un riant badinage,
De la candeur ordinaire partage.
Si quelquefois, comme on voit tous les jours,
Un homme à table exerce ses discours
Sur quelque intrigue ou conte de la ville,
Qui bien souvent n'est pas mot d'Evangile,
Et qui pourtant touche à l'honneur des gens
En cas pareil pour lui plus indulgens;
Pour peu qu'au gré de la troupe charmée
De quelque esprit l'histoire soit semée,
Notre conteur passera pour plaisant,
Pour galant homme, & point pour médisant,
Et moi, vexé par vingt bouches impures,
Je n'aurai pû repousser les injures
De deux ou trois, que je n'ai point nommés,
Et qui, déja du public diffamés,
Sont reconnus à leur ignominie,
Plutôt qu'aux Vers qu'enfanta mon génie?
Que si d'un seul légerement frapé,
En badinant le nom m'est échapé,
Est-ce un forfait à décrier ma veine?
Et dites-moi; Quand jadis La Fontaine,
De son pays l'homme le moins mordant,
Et le plus doux, mais homme cependant,
De ses bons mots sur plus d'une matiére,
Contre Lulli, Quinaut & Furetiére
Fit rejaillir l'enjoûment billeux,
Fut-il traité d'Auteur calomnieux?
Tout vrai Poëte est semblable à l'abeille.
C'est pour nous seuls que l'aurore l'éveille,
Et qu'elle amasse au milieu des chaleurs
Ce miel si doux, tiré du suc des fleurs.
Mais la nature, au moment qu'on l'offense:
Lui fit présent d'un dard pour sa défense;
D'un aiguillon, qui prompt à la venger
Cuit plus d'un jour à qui l'ose outrager.

J'entends d'ici, Muſes, votre réponſe.
Tous ces arrêts que la haine prononce,
Ces vains propos exhalés dans les airs,
Ne ſont qu'un rien, près d'un écrit en Vers :
L'ouvrage reſte, & le diſcours s'envole.
Plus d'une fois ta piquante hyperbole
A tes cenſeurs a ſçu donner leur fait :
Mais contre toi, répons-nous, qu'ont-ils fait?
Ce qu'ils ont fait ? Demandez aux fruitiéres,
De leurs Ecrits prodigues héritiéres.
Oui, contre moi, vous qui me cenſurez,
Vous les avez mille fois inſpirez.
Non ? Point du tout. A tort tu nous accuſes.
Si contre toi, ſans conſulter les Muſes,
Ils ont écrit quelques Vers diſcourtois,
C'eſt malgré nous qu'ils ſont faits. Je le crois.
Paſſons. Hé bien, ſi leur troupe futile
N'a contre toi qu'une rage inutile,
Pourſuivez-vous, qu'un couroux ſans pouvoir,
Que crains-tu tant ? & que peux-tu prévoir ?
Ce que je crains, vous allez le connaître
Dans un ſeul mot de Deſpreaux mon maître.
Vos ennemis prônent de tous côtez,
Lui diſoit-on, *que vous les redoutez*,
Que vous craignez leur vaſte compagnie.
Ils ont raiſon; je crains la calomnie.
Répondit-il. Et quel ravage affreux
N'excite point ce monſtre ténébreux,
A qui l'envie au regard homicide,
Met dans les mains ſon flambeau parricide;
Mais dont le front eſt peint avec tout l'art
Que peut fournir le menſonge & le fard ?
Le faux ſoupçon lui conſacrant ſes veilles,
Pour l'écouter ouvre ces cent oreilles;
Et l'ignorance avec des yeux diſtraits,
Sur ſon rapport prononce nos arrêts.

Voilà quels ſont les infidéles juges,
A qui la fraude heureuſe en ſubterfuges
Fait avaler ſon poiſon infernal :
Et tous les jours devant leur tribunal
Par les cheveux l'innocence traînée,
Sans ſe défendre eſt d'abord condamnée.
Votre ennemi paſſe en vain pour menteur.
Meſſieurs, diſoit un fameux délateur
Aux courtiſans de Philippe ſon maître.
Quelque groſſier qu'un menſonge puiſſe être,
Ne craignez rien. Calomniez toujours.
Quand l'accuſé confondroit vos diſcours,
La plaie eſt faite : & quoiqu'il en guériſſe,
On en verra du moins la cicatrice.
Où donc aller ? Quel mur, quel triple airain
Nous ſauvera d'une inviſible main ?
Eſt-il mortel qui s'en puiſſe défendre ?
Sans doute. Et qui ? L'homme qui ſçait attendre ;
Concluez-vous. Vainement l'art obſcur,
Sur la vertu jette ſon voile impur :
La vérité tôt ou tard ſe reléve,
Le rayon perce, & le nuage créve.
Sois de toi-même un ſévére inſpecteur,
Et ne craint rien. Quant à ce peuple auteur
Dont tu n'as pû prévenir la diſgrace,
Nous leur dirions, nous mettant à ta place :
Or çà, Meſſieurs, plus d'animoſité,
Faiſons la paix, & ſignons un traité.
Depuis long-tems je ſouffre vos murmures,
Vos cris aigus, vos chaleurs, vos injures ;
Sans qu'en mes Vers nul de vous énoncé
Ait eu ſujet de ſe croire offenſé.
Je ferai plus. Continuez d'écrire.
Je vous promets de ne vous jamais lire,
De n'outrager ni vous ni votre eſprit,
Et d'oublier que vous ayez écrit,

Pourvû qu'enfin, plus modérés, plus sages,
A votre tour vous cessiez vos outrages;
Que vous daigniez parler, ou moins, ou mieux,
Des mœurs d'un homme éloigné de vos yeux,
Et n'insulter, épargnant ma personne,
Qu'à mes écrits que je vous abandonne.
Cela s'entend: & c'est parler d'accord.
Y souscris-tu? Muses, je le veux fort.
Dès ce moment j'approuve & ratifie
Ce grand traité, que je leur signifie.
Mais par hazard, si ce palliatif
N'opére rien sur leur esprit rétif:
Si leur babil, si leur bruit continue,
Alors tu peux sans plus de retenue
Les démasquer, & rabattre leurs coups.
Et si tu crois avoir besoin de nous
Pour réprimer leurs langues médisantes;
Nous t'aiderons. Tu peux par ces présentes
De notre part le leur faire sçavoir.
Suffit. Adieu, Muses. Jusqu'au revoir.

EPITRE II.

A CLEMENT MAROT.

AMi Marot, l'honneur de mon pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette Epître
Que vous écrit un humble nourrisson,
Qui sur Parnasse a pris votre écusson;
Et qui jadis en maint genre d'escrime
Vint chez vous seul étudier la rime.
Par vous en France, Epîtres, Triolets,
Rondeaux, Chansons, Balades, Virelais,

Gente Epigramme, & plaisante Satire
Ont pris naissance; ensorte qu'on peut dire:
De Prométhée hommes sont émanés,
Et de Marot joyeux contes sont nés.
Parquoi sitôt qu'en mon adolescence
J'eus avec vous commencé connoissance,
Mon odorat par vos Vers éveillé,
Des autres Vers plus ne fut chatouillé,
Et n'eus repos, jeunesse est téméraire,
Que ne m'eussiez adopté pour confrere.
Bien est-il vrai que par le tems mûri,
D'autres leçons mon esprit s'est nourri;
Ecrits divers ont exercé ma plume.
Mais c'est tout un. Soit raison, soit coutume;
Mon nom par vous est encore connu.
Dont bien & mal m'est ensemble avenu.
Bien, par trouver l'art de m'être fait lire:
Mal, par avoir des sots excité l'ire,
L'ire des sots & des esprits malins.
Car qui dit sots, dit à malice enclins.
Et cherchez bien de Paris jusqu'à Rome,
Onc ne verrez sot qui soit honnête homme.
Je le soutiens. Justice & vérité
N'habitent point en cerveau mal monté.
Du vieu Zénon l'antique confrérie
Disoit tout vice être issu d'ânerie.
Non que toujours sottise de son chef
Forme dessein de vous porter méchef:
Mais folle erreur d'ignorance complice
Fait même effet, & supplée à malice.
Bien le savez, Clément, mon ami cher,
Sotte ignorance & jugemennt léger
Vous ont jadis, on le voit par vos œuvres,
Fait avaler anguilles & couleuvres:
Des novateurs complice vous nommant;
Ou votre honneur en public diffamant,

Soit par blasons plus mordans que vipere,
Soit par mensonge, en vous faisant le pere
De tous ces Vers bâtards & supposés
Dont les parens sont toujours déguisés.
Et moi chétif, de vos suivans le moindre,
Combien de fois, las me suis-je vû poindre
De traits pareils? Non qu'on m'ait imputé
D'avoir jamais nouveautés adopté.
Des gens dévots que j'estime & respecte,
Ainsi que vous je n'ai honni la secte
Qu'en général, sans aucun désigner.
Et fites mal de les égratigner,
Vous qui craigniez, disiez-vous, la bourée;
Car ces menins de la cour éthérée
Sont tous doués d'un appétit strident
De se venger, quand ils sentent la dent.
Et fussiez-vous un Saint plus angélique,
Plus éminent & plus apostolique
Que Saint Thomas; s'ils en trouvent moyen,
Ils vous feront, le tout pour votre bien,
Comme autrefois au bon Savonarole,
Que pour le Ciel la Séraphique Ecole
Fit griller vif en feu clair & vermeil,
Dont il mourut, par faute d'appareil.
Eux exceptés, des bons esprits l'estime
M'a, comme vous, des sots rendu victime.
Car de quels noms plus doux & plus musqués
Puis-je appeller tant d'esprits disloqués?
Comment nommer la rempante vermine
Des chiffonniers de la double colline,
Qui tous les jours en dépit d'Apollon,
Dans les bourbiers de son sacré vallon,
Vont ramassant l'ordure la plus sale,
Pour en lever boutique de scandale
Contre tous ceux qui sont assez censés
Pour mépriser leurs Vers rapetassés?

Tout beau l'ami, ceci passe sottise,
Me direz-vous ; & ta plume batise
De noms trop doux gens de tel acabit.
Ce sont trop bien marousles que Dieu fit.
Marousles ? Soit. Je ne veux vous dédire.
Passons le mot. Mais je soutiens mon dire.
C'est qu'en eux tous malice est seulement
Vice d'esprit, & mauvais jugement.
De tout le bien sagesse est le principe.
De tout le mal sottise est le vrai type
Et si parfois on vous dit qu'un vaurien
A de l'esprit : examinez-le bien,
Vous trouverez qu'il n'en a que le casque ;
Et vous direz : C'est un sot sous le masque.
En fait d'esprit, nous errons trop souvent.
De feu Grégeois, de fumée & de vent
Presque toujours l'homme se préoccupe,
Et sur ce point est imposteur ou dupe.
Qu'ainsi ne soit. Un fat apprivoisé
Dont l'éloquence est un babil aisé,
Et qui doué du talent de Thersite,
Parle de tout, sûr de sa réussite ;
Content, joyeux, hardi, sans jugement ;
Fait du beau monde à Paris l'ornement ;
Du plus sévére il réchauffe le flegme:
Ses quolibets passent pour apophthegme :
Ses lieux communs sont propos réfléchis.
S'il conte un fait, la dame du logis
De ses bons-mots pâme sur son assiette ;
Et le laquais en rit sous sa serviette.
Lors chacun crie : O l'esprit éminent !
Et moi, je dis : Peste, l'impertinent !
Et ne me chaut que sa voix théatrale
N'ait de Seneque épuisé la morale.
A sa vertu je n'ai plus grande foi
Qu'à son esprit. Pourquoi cela ? Pourquoi ?

Qu'eſt-ce qu'eſprit ? Raiſon aſſaiſonnée.
Par ce mot ſeul la diſpute eſt bornée.
Qui dit eſprit, dit ſel de la raiſon.
Donc ſur deux points roule mon oraiſon.
Raiſon ſans ſel eſt fade nourriture :
Sel ſans raiſon n'eſt ſolide pâture.
De tous les deux ſe forme eſprit parfait,
De l'un ſans l'autre un monſtre contrefait.
Or quel vrai bien d'un monſtre peut-il naître ?
Sans la raiſon puis-je vertu connaître ?
Et ſans le ſel dont il faut l'apprêter,
Puis-je vertu faire aux autres goûter ?
Mais rarement à ces hautes matiéres
Le peuple ignare éleve ſes lumiéres.
Fauſſe lueur ſes foibles yeux déçoit.
Dont il avient que tous les jours on voit
Du nom d'eſprit fatuité dotée,
Et de vertu ſottiſe étiquetée.
Car, Dieu merci, dans ce ſiécle falot,
Nul n'eſt en tout ſi bien traité qu'un ſot.
Peuple d'amis autour de lui fourmille.
Secrets, dépôts, intérêts de famille,
Tout ſe confie à ce génie exquis.
Son conſeil même en affaire eſt requis.
Soupçons de lui ſeroient vrais ſacriléges.
Bref, qui voudroit nombrer ſes priviléges,
Auroit plutôt calculé tous les morts,
Que dans Paris Finot & ſes conſorts,
Dont par reſpect je tais ici l'éloge,
Ont inſérés dans leur matyrologe.
Mais un eſprit ſolide, illuminé,
Du monde entier ſemble être ennemi né.
L'homme friand de haute renommée
Criant tout rieur qui péſe ſa fumée ;
Et ne pouvant ſon foible vous cacher,
Le vôtre au moins il tâche d'éplucher,

Pour décrier vos lumiéres ſuſpectes
Il vous ſuſcite un tourbillon d'inſectes,
Qui pour vous mettre à leur petit niveau,
Vous font ſur tout quelque procès nouveau.
Que ſi par Vers & par joyeux langage
Votre Apollon s'eſt tiré hors de page;
Miſéricorde ! où fuir ? où vous ſauver ?
Vous allez voir, en duſſiez-vous crever,
Mille idiots érigés en Saumaiſes
Vous faire Auteurs des plus viles fadaiſes.
Dès qu'en ſa tête un ſtupide enjoué,
Ayant en vain ſon cerceau ſecoué
Pour dégourdir ſa peſante Minerve,
Aura forgé quelque couplet ſans verve,
Ou quelques Vers platement effrontés;
Tout auſſitôt ces ſubtils hébêtés
Iront corner votre nom par la ville,
Diſant: C'eſt lui, Meſſieurs: voilà ſon ſtyle;
Et ce faux bruit, tant ſoit-il inſenſé,
Ne manquera d'être encor reſſaſſé
Par cent grimauds rempans ſur le Parnaſſe,
Peuple maudit, & malheureuſe race,
Que votre los fait deſſécher d'ennui,
Et qui maigrit de l'embonpoint d'autrui.
O triſte emploi que celui de la Rime;
En tout autre art, même ſans qu'on y prime,
Devant ſes pairs on eſt interrogé.
Par Caſſini l'Aſtronome eſt jugé:
Homberg peut ſeul évoquer le Chymiſte,
Et du-Verney citer l'Anatomiſte.
Mais dans les vers tous s'eſtiment docteurs.
Bourgeois, Pédans, Ecoliers, Colporteurs,
Petits Abbés, qu'une verve inſipide
Fait barboter dans l'onde Aganippide,
Sont nos Varrons, nos Murets, nos Daciers,
Et d'Hélicon Seigneurs haut-Juſticiers.

Hé, mes amis : un peu moins de superbe.
Vous avez lû quelque Ode de Malherbe ?
Soit. Richelet jadis en racourci
Vous a de l'Art les régles dégrossi ?
Je le veux bien. Vous avez sur la scéne
En Vers bouffis fait hurler Melpomene !
C'est un grand point. Mais ce n'est pas assez.
Ce métier-ci n'est ce que vous pensez ;
Minerve à tous ne départ ses largesses.
Tous sçavent l'Art ; peu sçavent ses finesses :
Et croyez-moi, je n'en parle à travers ;
Le jeu d'échecs ressemble au jeu des Vers.
Sçavoir la marche, est chose très-unie :
Jouer le jeu, c'est le fruit du génie.
Je dis le fruit du génie achevé,
Par longue étude, & travail cultivé.
Donc si Phébus ses échecs vous adjuge,
Pour bien juger, consultez tout bon juge :
Pour bien jouer, hantez les bons joueurs.
Sur-tout craignez le poison des Ioueurs.
Accostez-vous de fidéles critiques.
Fouillez, puisez dans les sources antiques,
Iisez les Grecs, savourez les Latins ;
Je ne dis tous : car Rome a ses Cotins.
J'entends tous ceux qui d'une aîle assurée
Quittant la terre, ont atteint l'empirée.
Là trouverez en tout genre d'écrits
De quoi former vos goûts & vos esprits.
Car chacun d'eux a sa beauté précise
Qui le distingue, & forme sa devise.
Le grand Virgile enseigne à ses bergers
L'art d'emboucher les chalumeaux légers ;
Au laboureur par des leçons utiles
Fait de Cérès hâter les dons fertiles ;
Puis tout à coup, la trompette à la main,
Dit les combats du Fondateur Romain.

Ses longs travaux couronnés de victoire;
Et des Césars prophétise la gloire.
Ovide en Vers doux & mélodieux
Sçut débrouiller l'histoire de ses dieux:
Trop indulgent au feu de son génie,
Mais varié, tendre, plein d'harmonie,
Sçavant, utile, ingénieux, profond,
Riche en un mot, s'il étoit moins fécond.
Non moins brillant, quoique sans étincelle,
Le seul Horace en tous genres excelle;
De Cythérée exalte les faveurs;
Chante les dieux, les héros, les bûveurs;
Des sots Auteurs berne les Vers ineptes,
Nous instruisant par gracieux préceptes,
Et par sermons de joie antidotés.
Catulle en grace & naïves beautés
Avant Marot mérita la couronne:
Et suis marri que le poivre assaisonne
Un peu trop fort ses petits Madrigaux.
Tibulle enfin sur patins inégaux
Faisant marcher la boiteuse Elégie,
De Cupidon traite à fond la magie.
Voilà les Chefs qu'il vous faut consulter,
Lire, relire, apprendre, méditer.
Lors votre goût conduisant votre oreille,
Ne prendra plus le bourdon pour l'abeille,
Ni les fredons du * Chantre Cordouan
Pour les vrais airs du Cigne Mantouan.
Ceci soit dit, Fermons la parenthèse.
Or vous direz pour reprendre ma thèse,
Ami Marot, que je vous sçai bon gré
D'avoir les sots en vos Vers dénigré,
Et de n'y voir mis au-dessus des Anges
Ceux qui pouvoient démentir vos louanges.
Car si quelqun chez vous est exalté,
Il l'est encor chez sa postérité.

* *Lucain.*

En quoi ſur-tout a gagné mon ſuffrage
Votre haut ſens, & vertueux courage.
Et ſi d'ailleurs ne vous ai bien ſuivi;
En ce du moins votre amour m'a ſervi,
Que mes écrits, monumens de mon ame,
De lâcheté n'ont encouru le blâme;
Que l'intérêt ne les a conſeillés,
Ni moins encor le menſonge ſouillés.
Non qu'à louer gens de caractére
Je n'euſſe pû prêter mon miniſtére;
Et comme un autre, adulateur ſoumis,
A prix d'honneur m'acquerir des amis.
Mais au vrai ſeul ma Muſe intéreſſée
N'a jamais pû rimer que ma penſée;
Puis mon Plutarque épluchant les héros
En fait ſouvent de ſi petits zéros,
Qu'en le liſant on perd preſque l'envie
De les louer, du moins pendant leur vie.
Car fuſſent-ils en ſageſſe, en valeur,
Des demi-dieux? il ne faut qu'un malheur.
Tant que ſon ame à ſon corps eſt ſoumiſe,
Un demi-dieu peut faire une ſottiſe,
Et tout d'un tems ſes éloges vantés
Se convertir en contre-vérités.
Puis vous voilà, Meſſieurs les faiſeurs d'Odes,
Jolis mignons ainſi que vos Pagodes.
Quant eſt de moi, je n'ai pris tel eſſor:
J'ai peu loué. J'euſſe mieux fait encor
De louer moins. Non que pincer ſans rire
Soit de mon goût. Je tiens qu'en fait d'écrire
Le meilleur eſt de rire ſans pincer.
Nous ne devons les vices careſſer:
Mais d'autre part il ne faut les reprendre
Trop aigrement. Les hommes, à tout prendre,
Ne ſont méchans que parce qu'ils ſont fous.
Ce ſont enfans moins dignes de courroux

Que de risée. Aussi notre Uranie,
N'est, grace au ciel, triste ni rembrunie,
Je m'en rapporte à tout Lecteur benin.
Et gens censés craindront plus le venin
D'un fade Auteur, qui dans ses Vers en prose
A tous venans distile son eau rose,
Toujours de sucre & d'anis saupoudré.
Fiez-vous-y. Ce Rimeur si sucré
Devient amèr, quand le cerveau lui tinte,
Plus qu'aloës ni jus de coloquinte.
Bref, je ne puis d'un babil importun
Flater les gens. Mais, me dira quelqu'un;
Si flaterie en vos rimes n'éclate,
Ce n'est jeu sûr pour trouver qui vous flate.
Soit. Aussi-bien je n'aime les flateurs,
Ni n'écris point pour les admirateurs.
Puis, je ne sçai; tous ces Vers qu'on admire,
Ont un malheur: c'est qu'on ne les peut lire.
Et franchement, quoique plus censuré,
J'aime encor mieux être lû, qu'admiré.

EPITRE III.

A M. LE COMTE ***

Comte, pour qui terminant tout délais
Avec Vertu, Fortune a fait la paix;
Jaçoit qu'en vous gloire & haute naissance
Soit alliée à titres & puissance:
Que de splendeur & d'honneurs mérités
Votre maison luise de tous côtés:
Si toutefois ne sont-ce ces bluettes,
Qui vous ont mis en l'estime où vous êtes.

Car ce n'eſt pas l'or qui ſur nous reluit,
Qui nous acquiert renommée & bon bruit.
Que j'aie un livre ou ſemblable écriture,
Il ne me chault de belle couverture ;
Riches fermoirs & dehors non communs,
Si le dedans ſont diſcours importuns,
Vieux pot pourri de Proſe délabrée,
Vers de ruelle, ou telle autre denrée.
Donc, qui met l'homme en eſtime & crédit?
Richeſſe d'ame, & culture d'eſprit.
Puis joignez y revenus honorables,
Biens de fortune, & titres déſirables?
Je le veux bien, cela n'y fait nul mal.
Mais le premier eſt le point capital:
C'eſt lui ſans plus. Et c'eſt par-là, beau ſire
Que moi chétif vous priſe & vous admire.
En vous ai vû, par un merveilleux cas,
Unis & joints Virgile & Mecénas.
De l'un avez la grace & la faconde;
De l'autre, accueil & douceur ſans ſeconde.
En proſe & vers êtes paſſé docteur,
Et récitez trop mieux qu'un orateur.
Ce n'eſt le tout. Car en chant harmonique
Non moins primez qu'en rime poëtique;
Et s'avez los de mon poëtiqueur,
Auſſi l'avez de bon harmoniqueur.
Toujours chez vous habonde compagnie
D'eſprits divins, de ſuivans d'Uranie :
Toujours y ſont ciſtres mélodieux,
Gentils harpeurs & méneſtrels joyeux;
Et de leur art bien ſavez les rubriques.
Même on m'a dit qu'aux rives Séquaniques
N'a pas long-tems ſonniez tel chanſon,
Qu'hôtes des bois accoururent au ſon;
Si qu'euſſiez vû ſauter jeunes Dryades,
Et de leur lit ſortir blanches Naïades.

Et se disoient: O qu'il chansonne bien!
Seroit-ce point Apollon Delphien?
Venez, voyez; tant a beau le visage,
Doux le regard, & noble le corsage.
C'est-il, sans faute. Et Nymphes d'admirer;
Et les Sylvains entre eux de murmurer.
Celui-ci vient pour nos Nymphes séduire,
Se disoient-ils, & les pourroit induire
A quelque mal, avec son chant mignon.
Freres, jettons en l'eau le compagnon.
Lors le dieu Pan remuant les narines,
Cria tout haut des montagnes voisines,
De son ami voyant le mauvais pas:
Ventre de bouc! qu'ai-je entendu là-bas?
Rentrez, coquins. Les forêts en tremblérent;
Faunes cornus vers leurs troncs s'envolérent,
Où tout craintifs furent se retirer,
Et du depuis n'ont osé se montrer.
Voilà comment le bon fils de Mercure
Vous préserva de sinistre avanture.
Nymphes & dieux sur vous veillent ici.
Bien sçavent-ils, & le sçavons aussi,
Que votre vie acquise & conservée
Est pour le bien des mortels réservée,
Non de mortels de mérite indigens,
Mais de mortels de vertu résulgens.
Or remplissez vos hautes destinées.
Que tous vos ans soient brillantes années.
Et cependant nous autres gens de bien
A notre emploi ne manquerons en rien,
Vous admirant, non pas dans le silence,
Mais par beaux Vers & piéces d'éloquence;
Tant que puissions une œuvre concevoir
Digne de vous & de notre vouloir.

EPITRE IV.

A MONSIEUR LE COMTE DU LUC,

Alors Amdassadeur du Roi en Suisse.

Ministre né pour soutenir la gloire
Du plus grand Roi que vante notre histoire,
Et pour transmettre aux ayeux des nations
De sa vertu les plus nobles rayons :
Depuis long-tems sur ce bord Helvétique
J'admire en vous le pouvoir sympatique
De la raison, lorsque la dignité
Sçait de ses traits tempérer la fierté,
Et retenir par la douceur des charmes
Les cœurs conquis par la force des armes.
Car après tout, c'est peu de posséder
L'art de convaincre : il faut persuader.
Le cœur encore saignant de ses blessures
Dans vos discours, même dans vos censures,
Un peuple fier chérit tout à la fois
Sa liberté, sa patrie, & ses loix :
Et de-là vient que son ame attentive
Vole au-devant du joug qui la captive,
Et que l'esprit adorant son vainqueur,
Prévient en eux les révoltes du cœur.
  Mais croyez-vous, pour quitter le haut style,
Qu'à vos leçons il soit aussi facile
De réveiller dans son obscurité
L'esprit quinteux d'un Rimeur dérouté,
Qui du sommeil d'une oisive sagesse
Depuis trois ans goûte en paix la mollesse,
Et détrompé des frivoles douceurs
Dont on s'enyvre en suivant les neuf Sœurs,

Conçoit enfin que le ſeul bien ſuprême
Eſt de tout fuir, pour ſe chercher ſoi-même ?
Oui, dites-vous ; un ténébreux oubli
Eſt du néant le portrait accompli.
Sur le ſommet d'une montagne aride
Eſt un vieux temple, où la gloire ſolide
Tient ſon ſéjour : & par divers chemins
Vers ce ſeul but tendent tous les humains.
Et tout pays, en tout ſiécle, à tout âge,
Du plus haut rang, juſqu'au plus bas étage,
Princes, guerriers, miniſtres, courtiſans,
Prélats, docteurs, gens de robbe, artiſans ;
Chacun dans l'ordre où le deſtin le range,
Veut du public mériter la louange.
Tout homme enfin brûle d'être eſtimé,
Et n'eſt heureux qu'autant qu'il eſt aimé.
Fort bien. Je ſçai que ce deſir frivole
De notre vie eſt la grande bouſſole
Et que ſouvent nous faiſons tous nos ſoins
De plaire à ceux que nous priſons le moins.
Mais ſans chercher ſi le devoir du ſage
Eſt de combattre, ou de ſuivre l'uſage ;
Vous êtes vous, Seigneur, imaginé,
Le cœur humain de près examiné,
En y portant le compas & l'équerre,
Que l'amitié par l'eſtime s'acquierre ?
De grands talens font toujours un grand nom.
Oui, j'y conſens : mais beaucoup d'amis ? Non.
De ſa grandeur Céſar fut la victime.
Et pour trouver tendreſſe ſur eſtime,
Il faut chercher au pays des romans
Un lieu proſcrit, même chez les amans.
Je dis bien plus. Aux vertus de Socrate
Réuniſſez les dons de Mithridate :
Soyez orné de cent talens divers :
De vos hauts faits rempliſſez l'univers :

Ayez vingt fois armé pour la patrie,
Fait en vous ſeul admirer l'induſtrie,
L'art, la valeur d'un parfait Général,
D'un vrai héros, ſage, heureux. libéral;
Ajoutez-y l'air, le port, la démarche,
Et des ayeux célébres depuis l'Arche:
Plus vous croirez pouvoir à ſi haut prix
Vous acquérir les cœurs & les eſprits;
Plus vous aurez à combattre la rage
De cent rivaux que votre gloire outrage,
Et qui toujours vous trouvant ſur leurs pas,
Craignent en vous les vertus qu'ils n'ont pas.
Telle eſt du cœur la perverſe nature.
Je ne hai point ces gens, diſoit Voiture
Sur le propos d'un fameux Cardinal,
Dont par le monde on dit un peu de mal.
Si ſur la terre aucun ne vous croit digne
D'être haï, c'eſt un fort mauvais ſigne.
  Mais, dira-t-on, n'eſt-il point de vertu
Franche d'atteinte en ce ſiécle tortu?
Point de talent à couvert de l'envie?
Pardonnez-moi. J'en connois dans la vie
Un, qui met l'homme en pleine ſûreté.
Et quel eſt-il? La médiocrité.
Quoique paitri que l'on ſoit de malice,
On veut paroître ami de la juſtice;
Et pour montrer qu'on a le ſens commun,
Encor faut-il qu'on approuve quelqu'un.
Joint à cela, que la ſimple machine
Vers quelque objet toujours nous détermine;
Mais, pour jouir d'un caprice ſi doux,
Faites ſi bien qu'on ne remarque en vous
Que ce qu'il faut pour donner le courage
De vous louer, & non pour faire ombrage
Ou tenez-vous parfaitement certain
D'avoir affaire à tout le genre humain.

C'eſt bien avant pouſſer le paradoxe ;
Et ce diſcours ſeroit plus orthodoxe,
Je l'avouerai, ſi mes réflexions
Se renfermoient dans les profeſſions.
Le trop d'éclat peut bleſſer l'œil ſuperbe
D'un concurrent. Et c'eſt le vieux proverbe :
Le forgeron médit du forgeron :
L'homme de cœur eſt haï du poltron :
Flore * déplaît à la vieille coquette ;
Et le Rimeur porte envie au Poëte.
Mais voilà tout. Et ſans être inſenſé,
Me direz-vous, on n'a jamais penſé
Que par exemple, un Barbet d'Hippocréne
Puiſſe envier Alexandre ou Turenne.
Excepté ceux qui font même métier,
Chez tout le reſte on trouve bon quartier.
Ainſi je veux qu'en faiſant ſa carriére,
Notre vertu trouve quelque barriére :
Ce ſont peut-être un, deux ou trois rivaux ;
Importunés de nos heureux travaux ;
Tandis qu'en nous un juge inconteſtable
Sçait reſpecter la gloire véritable.
Car le public. . . . . Le public, dites-vous ?
Oui. Le public en dépit des jaloux
Hauſſe la voix, & venge le mérite
Des attentats de l'envie hypocrite.
Bon, juſtement : c'eſt ſur de tels diſcours
Que les plus fins s'embarquent tous les jours.
Mais ce public, l'objet de leurs careſſes,
Les pouſſe-t-il aux honneurs, aux richeſſes ?
Sur cet appui ſont-ils bien affermis
Contre les traits de leurs fiers ennemis ?
Je ne crains point leur haine conjurée.
La voix du peuple eſt pour moi déclarée.

* Courtiſane fameuſe dans l'ançienne Rome.

Je le sers bien. C'est parler comme il faut.
Dormez en paix. Vous apprendrez bientôt
Ce que l'on gagne à servir un tel maître ;
Et l'inconstant vous punira peut-être
Avant six mois, si ce n'est aujourd'hui,
De tout le bien que vous faites pour lui.
Quiconque a mis, dit * un Auteur antique,
Son seul espoir dans l'amitié publique
Vit rarement sans trouble & sans chagrin,
Et n'a jamais fait une heureuse fin.
Non qu'à ses yeux on soit sûr de déplaire,
Dès qu'on est né vertueux. Au contraire.
Mais que lui sert de trouver des appas
Dans la vertu, s'il ne la connoît pas ?
Si tous les jours son aveugle ignorance
Lui fait quitter le vrai pour l'apparence ?
Et si son zèle indiscret, évanté,
Fait pis encor que la malignité ?
Examinons dans les plus grandes choses
Ses mouvemens, leurs effets & leurs causes.
Un Moine vain, factieux, imprudent,
Sort de son cloître ; & d'un faux zèle ardent,
Déja s'apprête à duper cent provinces.
Il monte en chaire. Ecoutons. » Tremblez, princes,
» Tremblez, Chrétiens. Depuis douze cens ans
» Vous n'avez eu foi, pitié, ni sens.
» Dieu n'a pour vous pris une chair fragile,
» Et de son sang scellé son Evangile
» Qu'afin de tendre en ces siécles troublés
» Un nouveau piége aux hommes aveuglés :
» Et de l'Eglise en tout ce long espace
» Il n'est resté ni vestige ni trace.
» Suivez-moi donc. Et pour la relever,
» Pour la servir, enfin pour vous sauver

* *Pausanias Att.*

Et s'attirer la fureur infléxible
D'une cabale à qui tout est possible.
Non, non; qui veut sagement procéder,
Passé trente ans, ne doit plus décider.
Car, en un mot, le vulgaire stupide
Ne suit jamais que le plus mauvais guide,
Et ne voit rien qu'à travers les faux jours
D'un verre obscur qui le trompe toujours.
D'un œil confus il cherche, il dévelope
Quelques objets. Tournez le télescope,
Ce qui d'abord lui parut un géant,
Semble à ses yeux rentrer dans le néant.
Je conclus donc que notre vrai salaire
Doit se borner au plaisir de bien faire;
Et qu'à l'écart laissant les humains,
Le sage doit se payer par ses mains.
Toute vertu qui veut être admirée,
De quelque vice est toujours bigarée:
Et quand par elle on songe à s'élever,
D'un peu de fard il faut l'enjoliver.
Sans vermillon, sans clinquant, sans affiche,
Le Saint tout nud se morfond dans sa niche.
On veut le voir paré de ses habits,
Tout brillant d'or, tout chargé de rubis:
Du peuple alors le zèle s'évertue.
Mais il lui faut décorer sa statue:
Sans l'éblouir, on ne peut l'éclairer;
Et qui l'instruit, doit le sçavoir leurer.
Voulez-vous donc gagner sa bienveillance;
Et dérober à la nuit du silence
Ces riches dons, ces talens précieux
Dont en naissant vous ont doüé les cieux?
Ce n'est pas tout de briller pour vos œuvres;
Il faut encor des ressorts, des manœuvres,
Des partisans chez le sexe dévot,
Une cabale, un théatre; en un mot

Tout l'attirail des petites adresses
Qui du public captivent les tendresses.
Alors par-tout vous verrez les mortels
Faire fumer l'encens sur vos autels?
Et vous offrant leurs vœux & leurs hommages;
De fleurs sans nombre égayer vos images.
Mais en échange, adieu tranquillité,
Adieu plaisir, repos & liberté.
C'est peu d'avoir illustré votre vie
Par le trépas du dragon de l'envie:
Nouveau Cadmus, il faut au champ de Mars
Attaquer seul cent escadrons épars,
Que contre vous la terre fait éclore.
Ce n'est pas tout. Il faut combattre encore
Mille ennemis invisibles, cachés?
A votre char en public attachés,
Mais en secret armés pour votre perte:
Et qui brûlant d'une rage couverte,
Creusent sous main le gouffre ténébreux
Qui doit bientôt sous des débris affreux
Ensevelir jusqu'à vos derniers restes.
Monstres cruels, & d'autant moins funestes;
Qu'il n'est poison souvent moins redouté
Que le venin d'un fourbe velouté,
Qui, vous cachant sa malice imprévûe,
Et d'un faux zèle offusquant votre vûe,
Du voil obscur d'une paisible nuit
Couvre l'abîme où sa main vous conduit.
O Jupiter, écarte ce nuage,
Et daigne au moins éclairer mon naufrage?
Mes ennemis ne me font point de peur:
Je ne crains rien que mon ami trompeur.
Mais quoi! faut-il qu'une crainte futile
Rende le sage à son siécle inutile?
On sçait assez les contretems divers,
Que la vertu souffre en cet univers.

Des imposteurs on connoît la souplesse ;
Et du public la maligne foiblesse,
Qui sur les mers où vous vous engagez,
Faisant siffler le vent des préjugés.
Voit sans pitié flotter votre fortune
A la merci d'Eole & de Neptune.
Mais quand ces dieux armeroient contre vous
L'onde, la terre, & les cieux en courroux ;
Il est des dieux plus doux, plus équitables,
Qui vous sauvant de leurs mains redoutables,
Sçauront pourvoir à votre sûreté
Contre les flots de la malignité.
Soit : je veux bien en accepter l'augure ;
Et j'avouerai, pour parler sans figure,
Que par hazard nous voyons quelquefois
Les gens de bien faire entendre leur voix,
Quand du public les fougues méprisées
Sont par le tems à peu près appaisées.
Mais il s'agit de tenter quelque effort,
De partager vos périls, votre sort
De repousser la brigue par la brigue,
Ou de forger les ressorts d'une intrigue :
Cherchez ailleurs. Le plus petit vaurien
En fera plus que tous vos gens de bien.
Son zèle actif peut vous rendre service ;
La vigilance est la vertu du vice :
Au lieu souvent que vos amis discrets
Pour vous servir n'ont que de vains regrets.
Rendez-leur donc un devoir légitime :
Efforcez-vous d'acquerir leur estime :
Immolez-tout à leur noble amitié ;
Afin qu'un jour leur oisive pitié
Par les douceurs d'une tendre homélie
Puisse enchanter votre mélancolie.
Mais toutes, illustres mécontens,
En déclamant contre les mœurs du tems,

Souvenez-vous que c'est une sottise
De trop parler des honneurs qu'on méprise ;
Que qui s'érige en censeur de la cour
Doit avant tout la quitter sans retour,
Et qu'il n'est point de spectacle plus fade ;
Que les éclats d'un chagrin rétrograde.
Ce mot d'avis peut, je crois, terminer
Le long sermon que je viens d'entonner ;
Et pour quitter la morgue cathédrale,
Souffrez, Seigneur, qu'ici de ma morale
J'ose égayer la séche vérité,
D'un dernier trait de la fable emprunté.
Aux premiers tems de sa métamorphose ;
Pour Philoméle à peine encore éclose
Les lieux déserts, les paisibles forêts
Furent long-tems un séjour sans attraits ;
Et de sa sœur non encor séparée,
Du sort d'Itys, des fureurs de Térée,
Par des accens du Ciel même chéris
Elle instruisoit les peuples attendris.
D'un monstre obscure le courroux indocile
Lui fit, dit-on, déserter cet azyle.
Dans les horreurs d'une profonde nuit,
Par l'imposture Ascalaphe conduit,
Vole ; & bientôt de ses clameurs perfides
S'en va trouver les folles Piérides,
Peuple léger, inquiet, envieux,
Qu'un vain babil rend par-tout odieux.
Quoi, vous dormez, troupe lâche & muette!
Et vous souffrez qu'une voix indiscrette
Au genre humain, jusqu'ici dans l'erreur,
De vos pareils découvre la fureur ?
Le crime affreux d'un époux sanguinaire
Fait de ses chants le sujet ordinaire.
Attendez-vous que les mêmes concerts
De vos forfaits instruisent l'univers ;

Ces mots hurlés par le monſtre nocturne
Font éclater leur dépit taciturne.
Déja l'aurore au viſage riant
Avoit rouvert les portes d'Orient;
Et Philoméle exerçant ſon ramage,
Au jour naiſſant venoit de rendre hommage
Quand tout-à-coup mille cris menaçans
Glacent ſa voix, intimident ſes ſens;
A chaque inſtant redoublent les injures,
Les aigres ſons, les enroués murmures.
Point de ſecours à ſa triſte douleur.
Que faire? hélas! En vain dans ſon malheur
Elle eut recours à la troupe mortelle:
Nul n'accourut. C'en eſt aſſez, dit-elle.
Adieu, cités: adieu, pompeuſes cours:
Adieu, mortels. Je quitte pour toujours
Vos vains honneurs, vos plaiſirs chimériques:
Et loin de vous, chez les ours pacifiques,
Je vais chercher dans mon obſcurité
Moins de grandeur, & plus de ſûreté.

EPITRE V.

A MONSIEUR LE BARON DE BRETEUIL.

ILluſtre appui d'une Muſe agitée,
Morte trois ans, & puis reſſuſcitée
Par le pouvoir de ce ſage enchanteur,
De mon naufrage heureux réparateur,
Par qui ma barque errante & vagabonde
Fut dérobée au caprice de l'onde;
Puiſque ſa loi que je dois reſpecter,
Sur l'Hélicon m'oblige à remonter.

Daignez de grace à votre heure commode,
Vous qui vivez aux ſources de la mode,
Me dire un mot du ſtyle & des écrits
Qui ſont en vogue aujourd'hui dans Paris.
Car vous ſçavez qu'un air de mode impoſe
A nos François plus que toute autre choſe,
Et que par-là le plus mince oripeau
Se vend par fois mieux que l'or le plus beau.
J'ai vû le tems, mais, Dieu merci, tout paſſe;
Que Calliope au ſommet du Parnaſſe
Chapperonnée en burleſque docteur,
Ne ſçavoit plus qu'étourdir l'auditeur
D'un vain ramas de ſentences uſées,
Qui de l'Olympe excitant les nauſées,
Faiſoient ſouvent en dépit de ſes ſœurs
Tranſir de froid juſqu'aux applaudiſſeurs.
Nous avons vû preſque durant deux luſtres
Le Pinde en proie à de petits illuſtres,
Qui traduiſant Seneque en madrigaux,
Et rebatant des ſons toujours égaux
Fous de ſang froid s'écrioient: *Je m'égare;*
Pardon, Meſſieurs, j'imite trop Pindare;
Et ſupplioient le lecteur morfondu
De faire grace à leur feu prétendu.
  Comme eux alors apprenti philoſophe,
Sur le papier nivelant chaque ſtrophe,
J'aurois bien pû du bonnet doctoral
Embeguiner mon Apollon moral,
Et raſſembler ſous quelques jolis titres
Mes froids Dixains rédigés en chapitres:
Puis grain à grain tous mes Vers enfilés,
Bien arrondis, & bien intitulés,
Faire ſervir votre nom d'Epiſode;
Et vous offrir ſous le pompeux nom d'Ode,
A la faveur d'un éloge écourté,
De mes ſermons l'ennuyeuſe beauté.

Mais mon génie a toujours, je l'avoue,
Fui ce faux air dont le bourgeois s'engoue;
Et ne sçait point, prêcheur fastidieux,
D'un sot lecteur éblouissant les yeux,
Analyser une vérité fade
Qui fait vômir ce qu'elle persuade;
Et qui traînant toujours le même accord,
Nous instruit moins qu'elle ne nous endort.
Je sçai que l'art doit pour fin générale
Se proposer l'instructive morale.
A ce précepte avec eux je me rens.
Mais je soutiens, & j'en ai pour garans
La Grece entiere & l'empire d'Auguste,
Que tout auteur mâle, hardi, robuste,
Doit de ses vers bannir l'instruction,
Ou comme Homére instruire en action.
Sur le Parnasse ainsi que dans la chaire,
C'est peu d'instruire, il doit instruire & plaire:
Remuer l'ame est son premier devoir;
Et l'art des Vers n'est que l'art d'émouvoir.
Non que souvent on ne puisse avec grace,
En badinant corriger comme Horace.
La vérité demande un peu de sel,
Et l'enjoument est son air naturel:
La joie marque au moins une ame sincere.
J'approuve même un style plus sévére,
Lorsque le choix d'un sujet important
Peut arrêter le lecteur inconstant.
Mais si jamais nulle ardeur pathétique
N'échauffe en vous le phlegme dogmatique;
Si votre feu sous la cendre enterré
Me montre un cœur vraiment pénétré
Des vérités que votre bouche exprime:
Vous avez beau former rime sur rime,
Et m'étaler ces petits traits fleuris
Dont vous charmez les frivols esprits;

Vous ne ſçauriez avec ce beau ſyſtême
Me faire un cœur plus tendre que vous-même;
Et je ne vois dans votre air emprunté,
Qu'un charlatan ſur ſes traiteaux monté,
Qui pour duper une foule groſſiére
Lui jette aux yeux une vaine pouſſiére;
Et qui toujours ſans ame & ſans vigueur,
Parle à l'eſprit, & ne dit rien au cœur.
  Vous donc qui fiers de vos foibles trophées;
Croyez voler plus haut que les Orphées;
Qui diſputez à l'Hercule Gaulois
L'art d'enchaîner les peuples & les rois:
Ce n'eſt pas tout d'agencer des paroles;
Et de ſouffler de froides hyperboles;
Il faut ſentir; il faut vous élever
Aux vérités que vous voulez prouver:
Votre cœur ſeul doit être votre guide.
Ce n'eſt qu'en lui que notre eſprit réſide;
Et tout mortel qui porte un cœur gâté,
N'a jamais eu qu'un eſprit frelaté.
De nos travaux c'eſt là tout le myſtére,
Et tout lecteur à ce ſeul caractére
Diſtinguera d'un fat préſomptueux,
L'auteur ſolide, & l'homme vertueux.
  Votre ſageſſe encor mieux que mes rimes
Depuis long-tems vous dicta ces maximes,
Illuſtre ami, dont le cœur épuré
S'eſt au vrai ſeul de tout tems conſacré;
Et de qui l'œil perçant, inévitable,
Au faux brillant fut toujours redoutable.
Vous le ſçavez; dès mes plus jeunes ans,
Quand ma raiſon luttant contre mes ſens,
Dans les éclairs de ma verve premiére
Faiſoit à peine entrevoir ſa lumiére,
Sous vos drapeaux dans le monde enrôlé,
Des vieux auteurs admirateur zélé,

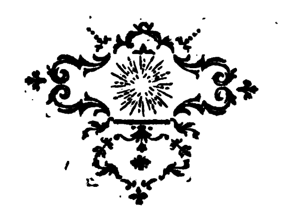
Son vrai séjour est chez la Vérité,
Nul n'est sur terre exempt d'infirmité.
Un hypocrite, honnête homme à sa guise,
D'un faux vernis la farde & la déguise :
Mais l'homme épris du véritable honneur,
N'emprunte rien d'un éclat suborneur :
Et peu content d'une vaine fumée,
Veut de lui seul tenir sa renommée.
Il ne sçait point par un manége bas
Faire admirer en lui ce qu'il n'a pas.
Ami du jour, c'est sa clarté qu'il aime ;
Rien ne le couvre : & ses foiblesses même
(Car chacun porte avec soi son levain)
De ses vertus sont un gage certain.
D'extérieur, il est vrai, dépourvûe
Sa probité frapera peu la vûe.
Toute blancheur céde à l'éclat du fard,
Et la nature éblouit moins que l'art.
Les yeux sur-tout du vulgaire imbécile
Sont peu touchés d'un air simple & facile.
Près d'un Tartuffe arrogant, fastueux,
L'homme sincére, uniment vertueux ;
Ne paroîtra, quelque ardeur qui l'inspire,
Qu'un indévot, un mondain, c'est tout dire,
De qui le cœur est fort mal dirigé,
Et le salut grandement négligé.
Mais celui-là porte un air bien plus sage :
Sa gravité, ses gestes, son visage,
Tout marque en lui la perle des Catons.
Il ne rit point. Il pese tous ses tons.
Il parle peu : mais il dit des miracles.
Ses préjugés sont presque des oracles.
Aussi jamais il ne douta de rien.
Et c'est pourquoi ce grand homme de bien
Est toujours juste. Il le fait bien paroître.
Comment ? Comment ? C'est qu'il décide en maître.

Bien répondu. Rien n'est mieux discuté.
Mais attendons le jour de vérité,
Lorsque celui qui juge les justices,
Viendra compter nos vertus & nos vices.
La brigue alors, le crédit, les égards
Disparoîtront au feu de ses regards;
Et sa justice incorruptible & prompte
Nous fera voir, peut-être à notre honte,
Cet homme libre au rang de ses Elûs,
Et ce dévot de leur partage exclus.
C'est en ce jour que la vertu ternie
Pourra sans peur citer la calomnie;
Et que mes yeux par les siens affermis
Feront trembler mes lâches ennemis.
Heureux pourtant, heureux à son approche,
Si je pouvois me cacher le reproche
D'avoir été moi-même jusqu'aujourd'hui
Juste envers eux, criminel envers lui,
Et plus sensible au desir de leur plaire
En faisant bien, qu'au plaisir de bien faire.
Car je l'avoue, & j'en suis bien payé,
J'ai des humains trop chéri l'amitié.
Long-tems séduit par de vains artifices,
A cette idole offrant mes sacrifices,
Je crus pouvoir, trop promt à me flater,
Trouver en eux de quoi les respecter.
Mais de plus près observant leurs vestiges,
Je sçus enfin démêler les prestiges
Dont l'amour-propre en eux toujours vainqueur
Surprend les yeux pour imposer au cœur.
Peu m'ont donné le plaisir équitable
D'aimer en eux la vertu véritable.
Peu m'ont aussi vû briguer la faveur
Qu'obtient des Grands une aveugle ferveur.
Leur bonté seule éveilla ma paresse:
Et courtisan de ma seule tendresse,

Sans intérêt, j'ai cherché, j'ai trouvé
Ce peu d'amis dont le cœur éprouvé,
Malgré l'effort de la jalouse envie,
Fera toujours le charme de ma vie.
Que n'ai-je pû de vos plaisirs épris,
Tendre Amitié, dont je sens tout le prix;
Dans une joie & si douce & pure
Vivre oublié de toute la nature!
Mais malgré moi trop & trop peu connu;
J'ai cru du moins, de mes mœurs soutenu;
entre vos bras conjurer la tempête,
Que l'imposture élevoit sur ma tête.
Foible rempart, abri toujours peu sûr
Pour tout esprit libre, sincére & pur,
Qui ne sçait point amadouer le crime,
Et racheter par une feinte estime
Les trahisons qu'au vice provoqué
Dicte la peur de se voir démasqué!
Car tout l'enfer n'égale point la rage
D'un furieux que la crainte encourage,
Et dont les yeux inquiets, allarmés,
Veillent toujours tandis que vous dormez.
Je puis dormir avec toute licence,
Dit la tranquille & sincére innocence:
J'ai des amis sages, dignes de foi,
Dont l'équité peut répondre pour moi.
Leur amitié, que l'honneur seul enflame,
A toujours lû dans le fond de mon ame;
Jamais près d'eux je ne me suis contraint.
Qui craindre donc? Qui? Celui qui vous craint:
Ce noir brigand, ce corsaire farouche
Dont le portrait souilleroit votre bouche:
Cet imposteur honteux même à nommer,
Que par mépris vous n'osez diffamer.
Vous prétendez couler des jours paisibles,
Et prévenir tous ces traits invisibles,

Qui contre vous lancés à tout propos,
Ont si long-tems troublé votre repos.
Commencez donc par changer votre style,
Et sans offrir un hommage inutile,
A des amis trop doux, trop généreux
Pour devenir ennemi dangereux,
Attachez-vous à ceux dont la furie
D'aucun remords ne peut être attendrie
A ces vautours de la société,
Qui comme l'eau boivent l'iniquité;
Et dont le cœur farouche, atrabilaire,
Immole tout au plaisir de mal faire:
Monstres paîtris & de boue & de sang,
Que Tisiphone a nourris dans son flanc:
Dont la malice injuste & forcenée
Se fait un jeu de notre destinée:
Du monde entier en secret abhorrés,
Mais en public par crainte révérés;
Et de qui l'œil digne de Polyphême
Fait frissonner, fait fuir la vertu même.
Voilà les Saints que vous devez aimer,
Craindre, servir, applaudir, réclamer,
Si vous voulez sans trouble & sans scandale
Jouir des droits acquis à leur cabale.
Quoi? direz-vous, pour ces hommes de fer
Abandonner ce qu'on a de plus cher?
A l'intérêt immoler la justice,
Et renier la vertu pour le vice?
Non, je ne puis aux démons odieux
Offrir l'encens que je ne dois qu'aux Dieux.
Vous ne pouvez? Faites donc votre compte
De devenir bientôt, pour votre honte,
L'unique objet de toutes leurs noirceurs.
Préparez-vous à voir ces oppresseurs,
Dans les accès de leur rage ennemie,
Vous barbouiller de leur propre infamie;

Et contre vous, par ce chemin tortu,
Intéresser le vice & la vertu.
Heureux encor si leur complot funeste,
Vous dépouillant du seul bien qui vous reste;
Ne force un jour vos azyles cachés;
Et si vos dieux par l'enfer débauchés,
Pleins des vapeurs dont l'erreur les enivre;
Ne prennent point leurs traits pour vous poursuivre,
Car le motif d'une aveugle équité
Jamais ne manque à l'infidélité;
Et l'on sçait trop jusqu'où va l'assurance
D'un zèle faux conduit par l'ignorance.
Mais je ne sçai si les plus durs revers
Qui d'un mortel puissent être soufferts;
Si des destins la rigueur inflexible;
Si la mort même a rien de plus sensible,
Que la douleur de se voir opprimé
D'un ennemi que nous avons aimé.



EPITRES. LIVRE II.

EPITRE I.

AU R. P. BRUMOY,

Auteur du Théâtre des Grecs.

OUi, cher Brumoy, ton immortel Ouvrage
Va désormais dissiper le nuage,
Où parmi nous le Théâtre avili,
Depuis trente ans semble être enseveli;
Et l'éclairant de ta propre lumiére,
Lui rendre enfin sa dignité premiére.
De ses débris zélé restaurateur,
Et chez les Grecs hardi navigateur,
Toi seul as sçû dans ta pénible course
De ses beautés nous déterrer la source;
Et démêler les détours sinueux,
De ce Dédale oblique & tortueux,
Ouvert jadis par la sœur de Thalie
Aux seuls auteurs du Cid & d'Athalie;
Mais après eux, hélas! abandonné
Au goût pervers d'un siécle efféminé:
Qui ne prenant pour conseil & pour guide
Que les leçons de Tibulle & d'Ovide,
Et n'estimant dignes d'être applaudis
Que des héros par l'amour affadis,
Nous a produit cette foule incommode
D'Auteurs glacés, qui séduits par la mode;
N'exposent plus à nos yeux fatigués
Que des romans en vers dialogués;

Et d'un fatras de rimes accolées
Assaisonnant leurs fadeurs ampoulées,
Semblent vouloir par d'immuables loix
Borner tout l'art du théatre François
A commencer dans leurs scènes dolentes
Du doux Quinaut les Pandectes galantes.
Mais de ce style éflanqué, sans vigueur,
J'aime encor mieux l'insipide langueur,
Que l'emphatique & burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquant de l'oraison;
Enflés de vent & vuides de raison,
Dont le concours discordant & barbare
N'est qu'un vain bruit, une sotte fanfare;
Et qui par force & sans choix enrollés
Hurlent d'effroi de se voir accouplés,
Ce n'est pourtant que sur ces balivernes
Qu'un fol essain d'Euripides modernes,
Creux au dedans, boursouflés au dehors,
S'est mis en droit, prodiguant ses accords,
D'importuner de sa voix imbécille
Et le théatre, & la cour, & la villle.
Quoi! diras-tu, ce privilége exquis;
D'un vœu commun leur seroit-il acquis?
Le goût public auroit-il par mégarde
Reçu sa loi du leur? Dieu nous en garde.
Il est encore des juges éclairés,
Des esprits sains, & des yeux épurés,
Pour discerner par un choix équitable
L'or de billon d'avec l'or véritable;
N'en doutons point: mais à parler sans fard,
Leur petit nombre extrait & mis à part,
Que reste-t-il? qu'un tas de vains Critiques,
D'esprits légers, de cerveaux fantastiques,
Du faux mérite orateurs dominans,
Fades loueurs, censeurs impertinens,

Comptant pour rien justesse, ordre, harmonie,
Et confondant sous le nom de génie
Tout mot nouveau, tout trait alambiqué,
Tout sentiment abstrait, sophistiqué,
Toute morale insipide & glacée,
Toute subtile & frivole pensée;
Du sens commun déclarés ennemis,
Et de l'esprit adorateurs soumis:
Car c'est l'esprit sur-tout qui ensorcelle
Nos raisonneurs à petite cervelle,
Linx dans le rien, taupes dans le réel;
Dont l'œil aigu, perçant, surnaturel,
Voyant à plein mille taches pour une
Dans le soleil, n'en voit point dans la lune.
Voilà quel est le tribunal prudent
De nos prévôts du Pinde. Cependant
Si devant eux commençant sa carriére,
D'un jeune Auteur la Muse avanturiére
Vient à s'ouvrir quelque obligeant accès;
Et peut enfin par un heureux succès
Dans les rayons de ces grands météores
Faire briller ses débiles phosphores,
Dieu sçait l'orgueil où promt à se flater
Notre étourdi va se précipiter.
C'étoit d'abord un aspirant timide;
C'est maintenant un docteur intrépide:
Et non content d'inonder tout Paris
D'un Océan de perfides écrits,
Et d'étouffer ses Libraires crédules
Sous des monceaux de papiers ridicules,
Tels qu'on pourroit, si la Cour des neuf Sœurs
Pour la police avoit ses Assesseurs,
Ses Sanhédrins & ses Aréopages,
Le brûler vif dans ses propres ouvrages;
En ses accès je ne vous réponds pas
Qu'ayant déja mis le bon sens à bas,

Il n'entreprenne avec la même audace
De renverser tout l'ordre du Parnasse,
Et que la Rime attaquée en son fort
De la raison n'éprouve aussi le sort.
Et pourquoi non ? N'a-t-il pas ses Alcides ?
Et sans cômpter tant d'illustres stupides,
Tant d'aigrefins sur le Parnasse errans,
Et tant d'Abbés doctement ignorans ;
Pour s'épauler d'un garant moins indigne ;
Ne peut-il pas citer l'exemple insigne
D'un nourrisson du Parnasse avoué,
Qui quelquefois dans son style enjoué
Sçut accorder, quoiqu'avec retenue,
Quelque licence à sa Muse ingénue ?
Oui, j'en conviens : mais pour t'humilier ;
Apprends de moi, sourcilleux écolier,
Que ce qu'on souffre, encore qu'avec peine,
Dans un Voiture ou dans un La Fontaine,
Ne peut passer, malgré tes beaux discours,
Dans les essais d'un rimeur de deux jours :
Que la licence, humble, abjecte & soumise,
Au rang des loix ne sçauroit être admise :
Qu'un sage Auteur qui veut se faire un nom
Peut en user ; mais en abuser, non ;
Et que jamais, quelque appui qu'on lui prête ;
Mauvais Rimeur n'a fait un bon Poéte.
Que La Fontaine ait donc, je le veux bien,
De quelque régle étendu le lien ;
Pour abolir toute loi prononcée,
En est-ce assez de l'avoir transgressée ?
Et puis d'ailleurs, par où t'es-tu flaté
Qu'en l'imitant par son mauvais côté,
Tu tireras de ta chétive Muse
Tout l'excellent qui lui tient lieu d'excuse ?
Trouveras-tu, raisonnons de sang froid,
Dans les tiroirs de ton génie étroit

Ces grands pinceaux dont sa main toujours sûre
Peignit si bien les traits de la nature ?
Sçauras-tu, dis-je, ayant bien consulté
Son coloris & sa naïveté,
Dans tes tableaux, sous cent nouvelles faces,
Nous présenter toujours les mêmes graces,
Et comme lui par cet art enchanteur
Trouver la clef de l'ame du lecteur ?
Bon, dira-t-il : le plaisant paralelle !
Le bel emploi pour ma lyre immortelle !
Outre qu'il est d'un maître tel que moi
De ne connoître autre guide que soi,
De s'éloigner des routes anciennes,
Et de n'avoir de régles que les siennes ;
J'ai pris un vol qui m'éleve au-dessus
De la nature & des communs abus ;
Et le bons sens, la justesse & la rime
Dégraderoient mon tragique sublime.
Si ce n'est-là sa réponse, du moins
C'est sa pensée ; & j'en ai pour témoins
Ces vers bouffis où sa Muse hydropique
Nous dévelope en style magnifique
Tout le phébus qu'on reproche à Brebeuf,
Enguenillé des rimes du Pont-Neuf.
Déja tout fier de son propre suffrage,
En plein théatre étalant son plumage,
Il se panade, & voit le ciel ouvert
Dans son azur au grand jour découvert.
Et par hazard si quelque astre propice
Vient s'en mêler, & fait entrer en lice,
Pour l'appuyer, quelque étourneau titré,
Quelque veau d'or par Plutus illustré,
Ou quelque Fée autrefois Sœur professe
Dans Amathonte, aujourd'hui Mere Abesse ;
Incontinent vous l'allez voir s'enfler
De tout le vent que peut faire souffler

Dans les fournaux d'une tête échauffée
Fatuité sur sottise greffée.
Ouvrez les yeux, ignorans sectateurs
De mes grossiers & vils compétiteurs.
Ils tirent tous leur lumiére débile
Des vains secours d'une étude stérile:
Pour moi, l'éclat dont je brille ajourd'hui
Vient de moi seul; je ne tiens rien d'autrui.
Mon Apollon ne régle point sa note
Sur le clavier d'Horace & d'Aristote.
Sophocle, Eschile, Homere ni Platon
Ne m'ont jamais rien appris. Vraiment non.
On le voit bien: mais ce qu'on voit encore,
C'est que vos fleurs n'ont vécu qu'une aurore;
Que votre éclat n'est qu'un feu de la nuit,
Qui disparoît dès que le soleil luit?
Et qu'un seul jour détruisant vos chiméres,
Détruit aussi vos lauriers éphemères.
Car si jamais, de ses erreurs absous,
L'œil du public vient à s'ouvrir sur vous;
Tel dont jadis les faveurs obtenues
Par vanité vous portoient jusqu'aux nues,
Par vanité mettra tous ses ébats
A vous coeffer du bonnet de Midas,
Et devant lui votre gloire ternie
Ne sera plus qu'un objet d'ironie.
Voilà le sort & le fatal écueil
Où tôt ou tard vient échouer l'orgueil
De tous ces nains, petits géans précoces
Que leurs flateurs érigent en colosses,
Mais qu'à la fin le bon sens fait rentrer
Dant le néant dont on les sçut tirer.
Dans le néant? dira quelqu'un peut-être:
Pourquoi vouloir anéantir leur être?
Lorsqu'un Auteur, du public abjuré,
Voit contre lui tout bon vent déclaré,

Il peut, ailleurs dirigeant sa boussole,
Tenter encor le caprice d'Eole,
Dans la tribune achalander son art,
De la Questure arborer l'étendart;
Ou chez un Grand par qui tout se gouverne;
Briguer le rang d'Important subalterne.
Oui-da. Je sçai qu'un mérite commun
Par cent moyens, si ce n'est assez d'un,
Peut s'élever au rang qu'on lui dénie.
Je sçai de plus que le même génie
Qui dans un art sçut nous faire exceller,
Peut dans tout autre encor nous signaler.
Mais une fois que la fureur d'écrire
A par malheur établi son empire
Dans le cerveau d'un Rimeur aveuglé,
Vuide de sens, & de soi-même enflé;
C'est une gale, un ulcére tenace,
Qui de son sang corrompt toute la masse;
Endort son ame, & lui rend ennuyeux
Tout exercice honnête & sérieux.
Jouet oisif de son talent futile,
N'en attendez rien de bon & d'utile;
Séduit sur-tout, & gâté chaque jour
Par l'amidon des parfums de Cour.
Car c'est vous seuls, excusez ma franchise;
Messieurs les Grands, par qui s'immortalise
Dans son esprit l'incurable travers
Qui l'abrutit dans l'amour de ses vers.
A votre rang mesurant vos louanges,
Il croit parler la langue des Archanges;
Ce don céleste est un sacré dépôt
Dont il doit compte au public: & bientôt
Nous l'allons voir au sommet du Parnasse
A chaque Auteur distribuant sa place,
Dicter de-là ses dogmes étourdis,
Et faire en loi passer tous ses édits,

EPITRE II.

A THALIE.

SI je voulois, ambitieux critique,
Réduire en art la comédie antique,
Et débrouiller ses mystéres divers;
J'adresserois ma priére & mes vers
A ce génie autrefois par Térence
Emancipé non loin de son enfance,
Puis tout-à-coup de son domaine exclus;
Evanoui trois cens lustres & plus.
Mais aujourd'hui que l'art d'un nouveau maître
Le plus fameux que la Scène ait vû naître,
De ce génie abbatu de langueur
A rajeuni la force & la vigueur;
Pour expliquer les loix qu'il a tracées,
Partout, hélas! déja presque effacées,
Et pour venger leur empire abjuré,
De quel flambeau pourrois-je être éclairé
Que des rayons de la Muse elle-même
Qui de son art lui traça le systême,
Et l'inspirant lui sçut tout à la fois
Faire connoître & pratiquer ses loix?
C'est donc à vous, ô divine Thalie,
A m'enseigner comment s'est rétablie
Sous un mortel guidé par votre main
L'intégrité du théatre Romain;
Et par quel sort jaloux de notre gloire,
De vos leçons bannissant la mémoire,
Tout de nouveau nous le faisons rentrer
Dans le cahos dont il sçut se tirer.

De ce progrès, de cette décadence
L'effet certain s'offre avec évidence.
Tâchons ici d'en marquer, s'il se peut,
Le vrai principe & l'invisible nœud.
Tout institut, tout art, toute police
Subordonnée au pouvoir du caprice,
Doit être aussi conséquemment pour tous
Subordonnée à nos différens goûts.
Mais de ces goûts la dissemblance extrême,
A le bien prendre, est un foible problême:
Et quoiqu'on dise, on n'en sçauroit jamais
Compter que deux; l'un bon, l'autre mauvais.
Par des talens que le travail cultive,
A ce premier, pas-à-pas on arrive;
Et le public, que sa bonté prévient,
Pour quelque tems s'y fixe & s'y maintient.
Mais éblouis enfin par l'étincelle
De quelque mode inconnue & nouvelle,
L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.
Par les Romains, chez les Grecs empruntée
L'Architecture au plus haut point portée,
Fait admirer encor dans ses débris
Son goût docile à ses maîtres chéris.
Elle sçut même enchérir sur leurs graces;
Mais ce ne fut qu'en marchant sur leurs traces,
Et sans risquer ses pas avanturés
Dans des sentiers de leur route égarés.
Ainsi par eux s'élevant sur eux-même,
Elle eût toujours joui du rang suprême
Et des honneurs à ses travaux acquis,
Si ce fléau des arts les plus exquis,
Ce corrupteur des sages disciplines,
Cet ennemi des plus pures doctrines,
L'orgueil aveugle, & l'amour entêté
Du changement & de la nouveauté,

Lui préſentant ſes perfides amorces,
N'eût par degrés miné toutes ſes forces,
Et d'un corps mâle & d'embonpoint orné
Fait un ſquelette aride & décharné.
On vit dès-lors ſon arrogance énorme
Fronder le goût de l'antique uniforme.
Toujours même art, mêmes dimenſions;
Mêmes contours, mêmes proportions:
Temples, Palais, Places, maiſons privées;
Friſes, Frontons, Colonnes élevées
Sur même plan, & ſur même niveau;
Et nul deſſein, nul agrément nouveau?
Affranchiſſons de cette tyrannie,
Il en eſt tems: notre libre génie.
Cette façade, y compris chaque flanc,
A, dites-vous, cent colonnes de rang?
Varions-la: diſtinguons-les entre elles
Par cent hauteurs, par cent formes nouvelles;
Ce grand portail d'ornemens dégarni,
Plus ouvragé paroîtra moins uni.
Cet Ordre eſt ſimple & tout d'une parure?
Entaſſons y figure ſur figure.
Ce mur avance? il le faut enfoncer.
Ce toît s'éleve? il le faut rabaiſſer.
Il faut enfin dans ſa pédanterie
Laiſſer vieillir la froide ſymétrie:
Par ce moyen, loin d'être imitateurs,
Nous deviendrons d'illuſtres inventeurs.
Cette peinture eſt l'image hiſtorique
Des changemens de la Muſe comique.
Telle en ce ſiécle, aux nouveautés enclin
Fut ſa fortune, & tel eſt ſon déclin.
De ſon génie éteint avec les graces
Il ne reſtoit ni veſtiges ni traces,
Avant qu'Armand heureux à tout tenter
Eût entrepris de le reſſuſciter.

Mais ce génie alors en ſon enfance,
Dans ſon berceau dépourvû d'aſſiſtance:
Faute d'un maître habile à l'eſſayer,
N'avoit encore appris qu'à bégayer;
Lorſqu'aſſiſté de Térence & de Plaute;
Moliére vint, dont la voix ferme & haute,
Lui fit d'abord par de juſtes leçons
Articuler & diſtinguer ſes ſons.
Bientôt après ſur ſes avis fidéles
S'apprivoiſant avec ces grands modéles,
Et dans leur lice inſtruit a s'exercer,
Il apprit d'eux l'art de les devancer.
Sous ce grand homme enfin la Comédie
Sçut arriver, juſtement applaudie,
A ce point fixe où l'art doit aboutir,
Et dont ſans riſque il ne peut plus ſortir.
Ce fut alors que la Scène féconde
Devint l'école & le miroir du monde;
Et que chacun, loin d'en être choqué,
Fit ſon plaiſir de s'y voir démaſqué.
Là le Marquis figuré ſans emblême
Fut le premier à rire de lui-même,
Et le Bourgeois apprit, ſans nul regret,
A ſe moquer de ſon propre portrait.
Le ſot Sçavant, la docte Extravagante,
La Précieuſe & la Prude arrogante,
Le faux Dévot, l'Avare, le Jaloux,
Le Médecin, le Malade; enfin tous,
Chez une Muſe en paſſe-tems fertile,
Vinrent chercher un paſſe-tems utile.
Les beaux diſcours, les grands raiſonnemens;
Les lieux communs, & les beaux ſentimens
Furent bannis de ſon joyeux domaine,
Et renvoyés à ſa ſœur Melpoméne.
Bref, ſur un thrône au ſeul Rire affecté,
Le Rire ſeul eut droit d'être exalté.

C'eſt par cet art qu'elle charma la ville,
Et que toujours renfermée en ſon ſtyle,
A la Cour même où ſur-tout elle plut,
Elle atteignit ſon véritable but :
Quand tout-à-coup la licence fantaſque
Levant ſur elle un poignard Bergamaſque,
Vint à nos yeux de ſes membres hachés
Eparpiller les lambeaux détachés,
Et ſur la Scène, ô honte du Parnaſſe !
Reſſuſciter le vieux monſtre d'Horace.
Mais non : la Muſe étoit en ſûreté,
Et ſon nom ſeul pouvoit être inſulté.
Que peut contre elle un fantôme ſtérile,
De l'Italie engeance puérile ?
Ce n'eſt pas lui de qui l'effort jaloux,
Nymphe immortelle, eſt à craindre pour vous ;
Ce que je crains, c'eſt ce funeſte guide,
Cet enchanteur de nouveautés avide,
Qui ne penſant qu'à vous aſſaſſiner,
Du grand chemin cherche à vous détourner,
Et vous conduit à votre ſépulture
Par des ſentiers de fleurs & de verdure.
C'eſt lui qui maſque & déguiſe en phébus
Vos traits naïfs & vos vrais attributs.
C'eſt lui chez qui votre joie ingénue
Languit captive & preſque méconnue
Dans ces atours recherchés & fleuris,
Qui ſemblent faits pour les ſeuls beaux eſprits;
Et dont tout l'art qu'en bâillant on admire,
Arrache à peine un froid & vain ſourire.
Enfin c'eſt lui qui de vent vous nourrit,
Et qui toujours courant après l'eſprit,
De Malbranche éléve fanatique,
Met en crédit ce jargon dogmatique,
Ces argumens, ces doctes Rituels,
Ces entretiens fins & ſpirituels,

Ces sentimens que la Muse tragique
Non sans raison réclame & revendique,
Et dans lesquels un Acteur charlatan
Du cœur humain nous décrit le roman.
Hé ventrebleu! pédagogue infidéle,
Décris-nous-en l'histoire naturelle,
Diroit celui par qui l'Homme au sonnet
Est renvoyé tout plat au cabinet:
Expose-nous ses délires frivoles
En actions, & non pas en paroles;
Et ne viens plus m'embrouiller le cerveau
De ton sublime aussi triste que beau.
L'art n'est point fait pour tracer des modéles;
Mais pour fournir des exemples fidéles,
Du ridicule & des abus divers
Où tombe l'homme en proie à ses travers.
Quand tel qu'il est on me l'a fait paroître,
Je me figure assez quel je dois être,
Sans qu'il me faille affliger en public
D'un froid sermon passé par l'alambic.
Loin tout Rimeur enflé de beaux passages;
Qui sur lui seul moulant ses personnages,
Veut qu'ils aient tous autant d'esprit que lui;
Et ne nous peint que soi-même en autrui.
Je puis du moins admettre une folie
Qui sert de cure à ma mélancolie,
Et m'égayer dans le jeu naturel
D'un Trivelain qui se donne pour tel:
Mais un Boufon, qui lorsque je veux rire
Fait le sophiste, & prétend que j'admire
Son beau langage & sa subtilité;
A dire vrai, le bon sens révolté
Perd patience à ce babil mystique;
Et s'accommode encor moins d'un comique
Dont la froideur tient la joie en echec,
Que d'un tragique où l'œil demeure à sec.

Quoi ? dira-t'on, l'esprit, à votre compte,
Ne peut donc plus servir qu'à notre honte ?
C'est un faussaire, un prévaricateur,
De toute régle éternel infracteur,
Et qu'Apollon, suivant votre hypothèse,
Ne peut trop tôt proscrire. A Dieu ne plaise !
Je sçai trop bien qu'un si riche ornement
Est de notre art le premier instrument,
Et que l'esprit, l'esprit seul peut sans doute,
Aux grands succès se frayer une route.
Ce que j'attaque, est l'emploi vicieux
Que nous faisons de ce présent des cieux.
Son plus beau feu se convertit en glace,
Dès qu'une fois il luit hors de sa place,
Et rien enfin n'est plus froid qu'un écrit
Où l'esprit brille aux dépens de l'esprit.
Au haut des airs le vol de ma pensée
Peut m'élever ; mais sans le caducée
De la Raison, cet effort ne me sert
Qu'à prolonger une erreur qui me perd :
Comme un coursier que le voyageur yvre
A dérouté du chemin qu'il doit suivre ;
Plus il est prompt, diligent & soudain,
Plus il s'éloigne, & se fatigue en vain.
N'allons donc plus, déserteurs de nos peres,
Sacrifier à nos propres chimères ;
Et sans risquer un honteux démenti,
Tenons-nous-en, c'est le plus sûr parti,
Au droit chemin tracé par nos ancêtres.
Tel méprisant l'exemple de ses maîtres,
Dans son idée en croit être plus grand,
Qui dans le fond n'en est que différent.
Au suc exquis d'un aliment solide
Pourquoi mêler notre sel insipide ?
Si le génie en nous se fait sentir,
Et de prison se prépare à sortir,

Laiſſons agir ſon naturel aimable,
Sans abſorber ce qu'il a d'eſtimable
Dans une mer de frivoles langueurs,
Dans ce fatras de morale ſans mœurs,
De vérités froides & déplacées,
De mots nouveaux, & de fades penſées
Qui font briller tant d'Auteurs importuns,
Toujours loués des connoiſſeurs communs,
Et qui pis eſt, loués par l'endroit même,
Qui du bon ſens mérite l'anathême.
Car tout novice en diſant ce qu'il faut,
Ne croit jamais s'élever aſſez haut.
C'eſt en diſant ce qu'il ne doit pas dire;
Qu'il s'éblouit, ſe délecte & s'admire
Dans ſes écarts non moins préſomptueux
Qu'un indigent ſuperbe & faſtueux,
Qui ſe laiſſant manquer du néceſſaire,
Du ſuperflu fait ſon unique affaire.
A nos Auteurs ce n'eſt point, entre nous;
L'eſprit qui manque: ils en ont preſque tous:
Mais je voudrois dans ces nouveaux adeptes
Voir une humeur moins rétive aux préceptes
Qui du Théatre ont établi la loi.
Ils en auroient mieux profité que moi:
Mais tout compté, je crois, Dieu me pardonne;
Que ſi j'étois pourvu, moi qui raiſonne,
D'autant d'eſprit qu'ils en ont en effet,
Je ferois peut-être mieux qu'ils n'ont fait.
Encore un mot à ces eſprits ſévéres,
Qui du beau ſtyle orateurs ſomniferes,
M'allégueront peut-être avec hauteur
L'Autorité de cet illuſtre Auteur,
Qui *dans le ſac où Scapin s'envelope.*
Ne trouve plus l'Auteur du Miſantrope.
Non, il ne put l'y trouver, j'en convien:
Mais ce grand juge y retrouva fort bien

Le Grec fameux qui sçut en personnages
Faire jadis changer jusqu'aux nuages,
Un cœur d'oiseaux en peuple révéré,
Et Plutus même en Argus éclairé.
Aristophane, aussi-bien que Ménandre,
Charmoit les Grec assemblés pour l'entendre ;
Et Raphaël peignit, sans déroger,
Plus d'une fois maint grotesque léger.
Ce n'est point-là flétrir ses premiers rôles,
C'est de l'esprit embrasser les deux poles :
Par deux chemins c'est tendre au même but,
Et s'illustrer par un vil attribut.
Songez-y donc, chers enfans d'une Muse
Qui cherche à rire, & que la joie amuse.
Depuis cent ans deux Théatres chéris
Sont consacrés, l'un aux Pleurs, l'autre aux Ris :
Sans les confondre, il faut tâcher d'y plaire,
Si toutefois vous n'aimez pas mieux faire
(Pour distinguer notre sçavoir profond)
Rire au premier, & pleurer au second.

EPITRE III.

A MONSIEUR ROLLIN.

Docte héritier des trésors de la Grece
Qui le premier par une heureuse adresse
Sçus dans l'histoire associer le ton
De Thucydide, à la voix de Platon :
Sage Rollin, quel esprit sympatique
T'a pû guider dans ce siécle critique,
Pour échaper à tant d'essaims divers
D'âpres censeurs qui peuplent l'univers ?

Toujours croiſſant de volume en volume,
Quel bon génie a dirigé ta plume?
Par quel bonheur enfin, ou par quel art
As-tu forcé le volage Hazard,
L'aveugle Erreur, la Chicane inſenſée,
L'orgueil jaloux, l'envie intéreſſée,
De te laiſſer en pleine ſûreté
Jouir vivant de ta poſtérité,
Et de changer pour toi ſeul, ſans mêlange;
Leurs cris d'angoiſſe en concert de louange?
Tout écrivain vulgaire ou non commun
N'a proprement que de deux objets l'un:
Ou d'éclairer par un travail utile,
Ou d'attacher par l'agrément du ſtyle.
Car ſans cela quel Auteur, quel écrit
Peut par les yeux percer juſqu'à l'eſprit?
Mais cet eſprit lui-même en tant d'étages
Se ſubdiviſe à l'égard des ouvrages,
Que du public tel charme la moitié,
Qui très-ſouvent à l'autre fait pitié.
Du Sénateur la gravité s'offenſe
D'un agrément dépourvû de ſubſtance;
Le courtiſan ſe trouve effarouché
D'un ſérieux d'agrément détaché;
Tous les lecteurs ont leurs goûts, leurs manies:
Quel Auteur donc peut fixer leurs génies?
Celui-là ſeul qui formant le projet
De réunir & l'un & l'autre objet
Sçait rendre à tous l'utile délectable,
Et l'attrayant utile & profitable
Voilà le centre & l'immuable point
Où toute ligne aboutit & ſe joint.
Or ce grand but, ce point mathématique;
C'eſt le vrai ſeul, le vrai qui nous l'indique.
Tout, hors de lui, n'eſt que futilité,
Et tout en lui devient ſublimité.

Sur cette régle, ami, le moindre Œdipe
Peut deviner la ſource & le principe
De ce ſuccès qui pour toi parmi nous
Accorde, unit & fixe tous les goûts.
La vérité ſimple, naïve & pure,
Par-tout marquée au coin de la nature,
Dans ton hiſtoire offre un ſublime eſſai
Où tout eſt beau, parce que tout eſt vrai:
Non d'un vrai ſec & crûment hiſtorique;
Mais de ce vrai moral & théorique,
Qui nous montrant les hommes tels qu'ils ſont,
De notre cœur nous découvre le fond,
Nous peint en eux nos propres injuſtices,
Et nous fait voir la vertu dans leurs vices.
C'eſt un théatre, un ſpectacle nouveau,
Où tous les morts, ſortant de leur tombeau,
Viennent encor ſur une ſcène illuſtre
Se préſenter à nous dans leur vrai luſtre;
Et du public dépouillé d'intérêt,
Humbles acteurs, attendre leur arrêt.
Là retraçant leurs foibleſſes paſſées,
Leurs actions, leurs diſcours, leurs penſées,
A chaque état ils reviennent dicter
Ce qu'il faut fuir, ce qu'il faut imiter;
Ce que chacun, ſuivant ce qu'il peut être,
Doit pratiquer, voir, entendre, connoître;
Et leur exemple en diverſes façons
Donnant à tous les plus nobles leçons,
Rois, Magiſtrats, Légiſlateurs ſuprêmes,
Princes, Guerriers, ſimples citoyens mêmes,
Dans ce ſincére & fidéle miroir
Peuvent apprendre & lire leur devoir.
Ne penſe pas pourtant qu'en ce langage
Je vienne ici préconiſeur peu ſage
Tenter ton zèle humble, religieux,
Par un encens à toi-même odieux.

Rassure-toi : non, j'ose te le dire,
Ce n'est pas toi, cher Rollin, que j'admire.
J'admire en toi, plus justement épris,
L'Auteur divin qui parle en tes écrits,
Qui par ta main retraçant ses miracles,
Qui par ta voix expliquant ses oracles,
T'a librement & pour prix de ta foi
Daigné choisir pour ce sublime emploi;
Mais qui pouvoit sur tout autre en ta place
Faire à son choix tomber la même grace,
Et jusqu'à moi la laisser parvenir,
S'il m'eût jugé digne de l'obtenir.
Il a voulu montrer par le suffrage
Dont sa faveur couronne ton ouvrage,
Quelle distance il met entre celui
Qui comme toi ne se cherche qu'en lui,
Et tout esprit qu'aveugle la fumée
De ce grand Roi qu'on nomme Renommée,
Fantôme errant qui nourri par le bruit,
Fuit qui le cherche, & cherche qui le fuit:
Mais qui du sort enfant illégitime,
Et quelquefois misérable victime,
N'est rien en soi qu'un être mensonger,
Une ombre vaine, accident passager
Qui suit le corps, bien souvent le précéde,
Et plus souvent l'accourcit ou l'excéde.
C'est lui pourtant, lui, dont tous les mortels
Viennent en foule encenser les autels :
C'est cette idole à qui tout sacrifie,
A qui durant tout le cours de leur vie
Grands & petits follement empressés
Offrent leurs vœux, souvent mal exaucés.
Non que l'espoir d'un succès équitable
Dans son objet ait rien de condamnable,
Ni que le cœur doive s'y refuser,
Quand le principe est de s'y proposer

Qu'en travaillant fur de fi faux modéles,
Nous devenons leurs copiftes fidéles,
Donnant comme eux, ridicules héros,
A nos dépens la comédie aux fots;
Et leur montrant baffement avilie,
Notre fageffe habillée en folie.
Le bel honneur! d'attrouper les paffans
Au bruit honteux de nos cris indécens!
Quelle pitié de prendre ainfi le change!
N'allons donc point pour blâme ou pour louange
Dépayfer des talens eftimés,
Et du public peut être réclamés,
En détournant leur légitime ufage
A des emplois indignes d'un vrai fage;
Et nous vengeant par de plus noble traits,
Songeons au fruit qu'à de bien moindres frais
Peut retirer un folide mérite
Des ennemis que le fort lui fufcite.
Tous ces travaux dont il eft combattu,
Sont l'aliment qui nourrit fa vertu.
Dans le repos elle s'endort fans peine;
Mais les affauts la tiennent en haleine.
Un ennemi, dit un célébre Auteur,
Eft un foigneux & docte précepteur,
Fâcheux par fois, mais toujours falutaire,
Et qui nous fert fans gage ni falaire:
Dans fes leçons plus utile cent fois
Que fes amis dont la timide voix
Crainte d'éveiller notre efprit qui fommeille
Par des accens trop durs à notre oreille.
A qui des deux en effet m'adreffer
Dans les befoins dont je me fens preffer?
Eft-ce au flateur qui me loue & m'encenfe?
Eft-ce à l'ami qui me tait ce qu'il penfe?
Par tous les deux féduit au même point,
Mon ennemi feul ne me trompe point.

Du foible ami dépouillant la molleſſe,
Du vil flateur dédaignant la ſoupleſſe,
Son émétique eſt un breuvage heureux,
Souvent utile, & jamais dangereux.
Car ſi celui dont la main le prépare,
D'empoiſonneur porte déja la tare,
Qu'ai-je à riſquer ? de ſon venin chétif
Son venin même eſt le préſervatif.
S'il m'a taxé d'une infirmité feinte,
La Vérité du même coup atteinte
Sçaura bientôt trouver plus d'un moyen
Pour rétablir ſon crédit & le mien.
Mais par malheur, ſi d'un mal véritable
Il trouve en moi le ſigne indubitable ;
S'il m'avertit par ſes cris pointilleux,
D'un vrai levain, d'un ferment périlleux.
Qui de mon ſang altére la ſubſtance ;
Alors ſa haine, & la noire conſtance
Dont me pourſuit ſon courroux effronté,
Sans qu'il y ſonge, avancent ma ſanté :
C'eſt une épée, un glaive favorable,
Qui dans ſes mains malgré lui ſeccurable :
M'ouvrant le flanc pour abréger mon ſort,
Perce l'abcès qui me donnoit la mort.
Si je guéris, l'intention contraire
De l'aſſaſſin ne fait rien à l'affaire :
De ſon forfait toute l'utilité
Reſte à moi ſeul, à lui l'iniquité.
C'eſt donc à l'homme envers la Providence
Une bien folle & bien haute imprudence,
D'atrribuer à ſon inimitié
Ce qui ſouvent n'eſt dû qu'à ſa pitié.
Ces contretems, ces triſtes avantures
Sont bien plutôt d'heureuſes conjonctures
Dont le concours l'aſſiſte & le ſoutient,
Non comme il veut, mais comme il lui convient.

L'Etre suprême en ses loix adorables,
Par des ressorts toujours impénétrables,
Fait, quand il veut, des maux les plus outrés
Naître les biens les plus inespérés.
A quel propos vouloir donc par caprice
Intervertir l'ordre de la justice,
Et la tenter par d'aveugles regrets,
Ou par des vœux encor plus indiscrets ?
O si du Ciel la bonté légitime
Daignoit enfin du malheur qui m'opprime
Faire cesser le cours injurieux
Si son flambeau dessillant tous les yeux,
A ma vertu si long-tems poursuivie
Rendoit l'éclat dont l'implacable Envie
Sous l'épaisseur de ses brouillards obscurs
Offusque encor les rayons les plus purs !
Cette priére innocente & soumise,
Je l'avoûrai, peut vous être permise :
Vous en avez légitimé l'ardeur
Par votre vie & par votre candeur ;
Votre innocence infléxible & robuste
N'a point plié sous un pouvoir injuste :
Votre devoir est rempli ; tout va bien :
Soyez en paix ; le Ciel fera le sien.
Il a voulu se réserver la gloire
De son triomphe & de votre victoire,
Et prévenir en vous la vanité
Qu'en votre cœur eût peut-être excité
Une facile & promte réussite
Attribuée à votre seul mérite ;
Vous épargnant ainsi le dur fardeau
Et les rigueurs d'un châtiment nouveau.
Dans nos souhaits, aveugles que nous sommes,
Nous ignorons le vrai bonheur des hommes.
Nous le bornons aux fragiles honneurs,
Aux vanités aux plaisirs suborneurs ;

A captiver l'eſtime populaire ;
A raſſembler tout ce qui peut nous plaire ;
A nous tirer du rang de nos égaux ;
A ſurmonter enfin tous nos rivaux.
Bonheur fatal ! dangereuſe fortune,
Et que le Ciel, que ſouvent importune
L'avidité de nos trompeurs deſirs.
Dans ſa colére accorde à nos ſoupirs !
Ce n'eſt jamais qu'au moment de ſa chute,
Que notre orgueil voit du rang qu'il diſpute
La redoutable & profonde hauteur.
Ce Courtiſan qu'enyvre un vent flateur,
Vient d'obtenir par ſa brigue funeſte
La place dûe au mérite modeſte
Pour l'exalter tout ſemble réuni :
Il eſt content. Dites qu'il eſt puni.
Il lui falloit cette place éclairée,
Pour mettre au jour ſa miſére ignorée.
N'allons donc plus par de folles ferveurs
Preſcrire au Ciel ſes dons & ſes faveurs.
Demandons-lui la prudence équitable,
La piété ſincére ; charitable ;
Demandons-lui ſa grace, ſon amour ;
Et s'il devoit nous arriver un jour
De fatiguer ſa facile indulgence
Par d'autres vœux, pourvoyons-nous d'avance
D'aſſez de zèle & d'aſſez de vertus
Pour devenir dignes de ſes refus.



EPITRE IV.

A MONSIEUR RACINE.

DE nos erreurs, tu le ſçais, cher Racine,
La déplorable & funeſte origine
N'eſt pas toujours comme on veut l'aſſurer,
Dans notre eſprit facile a s'égarer;
Et ſa fierté dépendante & captive
N'en fut jamais la ſource primitive.
C'eſt le cœur ſeul, le cœur qui le conduit,
Et qui toujours l'éclaire ou le ſéduit.
S'il prend ſon vol vers la céleſte voute,
L'eſprit docile y vole ſur ſa route;
Si de la terre il ſuit les faux appas,
L'eſprit ſervile y rempe ſur ſes pas:
L'eſprit enfin, l'eſprit, je le répéte,
N'eſt que du cœur l'eſclave où l'interpréte.
Et c'eſt pourquoi tes divins précurſeurs,
De nos autels antiques défenſeurs,
Toujours ſur lui ſe ſont fait une gloire
De ſignaler leur premiére victoire.
Oui, cher Racine; & pour n'en point douter;
Chacun en ſoi n'a qu'à ſe conſulter.
Celui qui veut de mon eſprit rebelle,
Domter, comme eux, la révolte infidelle,
Pour parvenir à s'en rendre vainqueur,
Doit commencer par ſoumettre mon cœur;
Et plein du feu de ton illuſtre pere,
Me préparer un chemin néceſſaire
Aux vérités qu'Eſther va me tracer,
Par les ſoupirs qu'elle me fait pouſſer.

C'est par cet art que l'Auteur de la Grace,
Versant sur toi sa lumiére efficace,
Daigna d'abord, certain de son succès,
Toucher mon cœur dans tes premiers essais;
Et qu'aujourd'hui consommant son ouvrage,
Et secondant ta force & ton courage,
Il brise enfin le funeste cercueil
Où mon esprit retranchoit son orgueil,
Et grave en lui les derniers caractéres,
Qui de ma foi consacrent les mystéres.
Quelle vertu! quels charmes tout-puissans
A son empire asservissent mes sens!
Et quelle voix céleste & triomphante
Parle à mon cœur, le pénetre, l'enchante!
C'est Dieu, c'est lui, dont les traits glorieux
De leur éclat frapent enfin mes yeux.
Je vois, j'entends, je crois: ma raison même
N'écoute plus que l'oracle suprême.
Qu'attens-tu donc? toi dont l'œil éclairé
Des vérités dont il m'a pénetré,
Toi dont les chants non moins doux que sublimes,
Se sont ouverts tous les divins abîmes
Où sa grandeur se plaît à se voiler;
Qu'attens-tu, dis-je, à nous les réveler.
Ces vérités qui nous la font connaître?
Et que sçais-tu s'il ne te fit point naître
Pour ramener ses sujets non soumis,
Ou consoler du moins ses vrais amis?
Dans quelle nuit, hélas! plus déplorable
Pourroit briller sa lumiére adorable,
Que dans ces jours où l'ange ténébreux
Offusque tout de ses brouillards affreux?
Où franchissant le stérile domaine
Donné pour borne à la sagesse humaine,
De vils mortels jusqu'au plus haut des Cieux
Osent lever un front audacieux?

Où nous voyons enfin, l'osé-je dire?
La vérité soumise à leur empire,
Ses feux éteints dans leur sombre fanal,
Et Dieu cité devant leur tribunal !
Car ce n'est plus le tems où la licence
Daignoit encor copier l'innocence,
Et nous voiler ses excès monstrueux
Sous un bandeau modeste & vertueux.
Quelque mépris, quelque horreur que mérite
L'art séducteur de l'infâme hypocrite,
Toujours pourtant du scandale ennemi
Dans ses dehors il se montre affermi;
Et plus prudent que souvent nous ne sommes,
S'il ne craint Dieu, respecte au moins les hommes.
Mais en ce siécle à la révolte ouvert,
L'impiété marche à front découvert :
Rien ne l'étonne; & le crime rebelle
N'a point d'appui plus intrépide qu'elle.
Sous ses drapeaux, sous ses fiers étendards,
L'œil assuré, courent de toutes parts
Ces légions, ces bruyantes armées
D'esprits subtils, d'ingénieux pigmées,
Qui sur des monts d'argumens entassés,
Contre le Ciel burlesquement haussés,
De jour en jour, superbes Encelades,
Vont redoublant leurs folles escalades;
Jusques au sein de la Divinité
Portent la guerre avec impunité
Viendront bientôt, sans scrupule & sans honte;
De ses arrêts lui faire rendre compte;
Et déja même, arbitres de sa loi,
Tiennent en main pour écraser la foi,
De leur raison les foudres toutes prêtes.
Y songez-vous, insensés que vous êtes?
Votre raison qui n'a jamais floté
Que dans le trouble & dans l'obscurité,

Et qui rempant à peine ſur la terre,
Veut s'élever au-deſſus du tonnerre,
Au moindre écueil qu'elle trouve ici bas,
Bronche, trébuche, & tombe à chaque pas;
Et vous voulez, fiers de cette étincelle,
Chicaner Dieu ſur ce qu'il lui révéle?
Ceſſez, ceſſez, héritage des vers,
D'interroger l'Auteur de l'univers:
Ne comptez plus avec ſes loix ſuprêmes;
Comptez plutôt, comptez avec vous-mêmes:
Interrogez vos mœurs, vos paſſions:
Et feuilletons un peu vos actions.
Chez des amis vantés pour leur ſageſſe
Avons-nous vû briller votre jeuneſſe?
Vous a t'on vûs dans leur choix enfermés,
Et de leurs mains à la vertu formés,
Chérir comme eux la paiſible innocence,
Vaincre la haine, étouffer la vengeance;
Faire la guerre aux vices inſenſés,
A l'amour-propre, aux vices intéreſſés;
Domter l'orgueil, la colére, l'envie,
La volupté des repentirs ſuivie?
Vous a t'on vûs dans vos divers emplois,
Au taux marqué par l'équité des loix
De vos tréſors meſurer la récolte,
Et de vos ſens appaiſer la révolte?
S'il eſt ainſi, parlez: je le veux bien.
Mais non. J'ai vû, ne diſſimulons rien,
Dans votre vie, au grand jour expoſée,
Une conduite, hélas! bien oppoſée;
Une jeuneſſe en proie aux vains deſirs,
Aux vanités, aux coupables plaiſirs.
Un fol eſſain de beautés effrénées,
A la moleſſe, au luxe abandonnées.
De faux amis, d'inſipides flateurs,
Furent d'abord vos ſages précepteurs.

Bientôt après sur leurs doctes maximes,
En gentillesse érigeant tous les crimes,
Je vous ai vus à titre de bel-air
Diviniser des idoles de chair,
Et mettre au rang des belles avantures
Sur leur pudeur vos victoires impures.
Je vous ai vûs, esclaves de vos sens,
Fouler aux pieds les droits les plus puissans;
Compter pour rien toutes vos injustices;
Immoler tout à vos moindres caprices,
A votre haine, à vos affections,
A la fureur de vos préventions;
Voûloir enfin par vos désordres mêmes
Justifier vos désordres extrêmes;
Et sans rougir, enflés par le succès,
Vous honorer de vos propres excès.
Mais au milieu d'un si gracieux songe,
Ce ver caché, ce remors qui vous ronge,
Jusqu'au plus fort de vos déréglemens
Vous exposoit à de trop durs tourmens.
Il a fallu, parlons sans nulle feinte,
Pour l'étouffer, étouffer toute crainte,
Tout sentiment d'un fâcheux avenir;
D'un Dieu vengeur chasser le souvenir,
Poser en fait qu'au corps subordonnée
L'ame avec lui meurt ainsi qu'elle est née;
Passer enfin de l'endurcissement
De votre cœur, au plein soulévement
De votre esprit. Car tout libertinage
Marche avec ordre; & son vrai personnage
Est de glisser par degré son poison,
Des sens au cœur, du cœur à la raison.
De-là sont nés, modernes Aristippes,
Ces merveilleux & commodes principes,
Qui vous bornant aux voluptés du corps,
Bornent aussi votre ame & ses efforts

A contenter l'agréable impoſture
Des appétits qu'excite la nature.
De-là ſont nés, Epicures nouveaux,
Ces plans fameux, ces ſyſtêmes ſi beaux;
Qui dirigeant ſur votre prud'homie
Du monde entier toute l'économie,
Vous ont appris que ce grand univers
N'eſt compoſé que d'un concours divers
De corps muets, d'inſenſibles atômes,
Qui par leur choc forment tous ces fantômes
Que détermine & conduit le hazard,
Sans que le Ciel y prenne aucune part.
Vous voilà donc raſſurés & paiſibles,
Et déſormais au trouble inacceſſibles,
Vos jours ſereins, tant qu'ils pourront durer;
A tous vos vœux n'ont plus qu'à ſe livrer.
Mais c'eſt trop peu. De ſi belles lumiéres
Luiroient en vain pour vos ſeules paupiéres;
Et vous devez, ſi ce n'eſt par bonté,
En faire part du moins par vanité
A ces amis ſi zélés, ſi dociles,
A ces beautés ſi tendres, ſi faciles,
Dont les vertus conformes à vos mœurs
Vous ont d'avance aſſujetti les cœurs.
C'eſt devant eux que vos langues diſertes
Pourront prêcher ces rares découvertes,
Dont vous avez enrichi vos eſprits:
C'eſt à leurs yeux que vos doctes écrits
Feront briller ces ſubtiles fadaiſes,
Ces argumens émaillés d'antithèſes,
Ces riens pompeux avec art enchaſſés
Dans d'autres riens fiérement énoncés,
Où la raiſon la plus ſpéculative
Non plus que vous ne voit ni fond ni rive.
Que tardez-vous? Ces tendres nourriſſons
Déja du cœur dévorent vos leçons.

Ils comprendront d'abord comme vous-mêmes,
Tous vos secrets, vos dogmes, vos problêmes;
Et comme vous bientôt même affermis
Dans la carriére où vous les aurez mis,
Vous les verrez, glorieux néophytes,
Faire à leur tour de nouveaux prosélytes:
Leur enseigner que l'esprit & le corps,
Bien qu'agités par différens ressorts,
Doivent pourtant toute leur harmonie
A la matiére éternelle, infinie,
Dont s'est formé ce merveilleux essain
D'êtres divers émanés de son sein:
Que ces grands mots d'ame, d'intelligence,
D'Esprits céléstes, & d'éternelle Essence,
Sont de beaux noms forgés pour exprimer
Ce qu'on ne peut comprendre ni nommer,
Et qu'en un mot notre pensée altiere,
N'est rien au fond que la seule matiére
Organisée en nous pour concevoir,
Comme elle l'est pour sentir & pour voir:
D'où nous pouvons conclure sans rien craindre;
Qu'au présent seul l'homme doit se restraindre;
Qu'il vit & meurt tout entier; & qu'enfin
Il est lui seul son principe & sa fin.
Voilà le terme où sur votre parole,
Et sur la foi de votre illustre école,
Doit s'arrêter dans notre entendement
Toute recherche & tout raisonnement.
Car de vouloir combattre les mystères
Où notre foi pulse ses caractères,
C'est, dites-vous, grêler sur les roseaux.
Est-il encor d'assez foibles cerveaux
Pour adopter ces contes apocryphes,
Du Monachisme obscurs hiéroglyphes?
Tous ces objets de la crédulité
Dont s'infatue un Mystique entêté,

Pouvoient

Pouvoient jadis abuser des Cyriles,
Des Augustins, des Léons, des Basiles:
Mais quant à vous, grands hommes, grands esprits;
C'est par un noble & généreux mépris
Qu'il vous convient d'extirper ces chiméres,
Epouvantail d'enfans & de grand'meres.
Car aussi-bien, par où se figurer,
Poursuivez-vous, de pouvoir pénétrer
Dans ce qui n'est à l'homme vénérable
Qu'à force d'être à l'homme impénétrable!
Quel fil nouveau, quel jour fidéle & sûr
Nous guideroit dans ce dédale obscur?
Suivre à tâtons une si sombre route,
C'est s'égarer, c'est se perdre. Oui sans doute:
C'est s'égarer, j'en conviens avec vous,
Que de prétendre avec un cœur dissous
Dans le néant des vanités du monde,
Dans les faux biens dont sa misére abonde,
Dans la mollesse & la corruption,
Dans l'arrogance & la présomption
Vous élever aux vérités sublimes
Qu'ont jusqu'ici démenti vos maximes.
Non, ce n'est point dans ces obscurités
Qu'on doit chercher les célestes clartés.
Mais voulez-vous par des routes plus sûres
Vous élancer vers ces clartés si pures,
Dont autrefois, dont encore aujourd'hui
Tant de Héros, l'inébranlable appui
Des vérités par le Ciel révelées,
Font adorer les traces dévoilées,
Et tous les jours pleins d une sainte ardeur,
Dans leurs écrits consacrent la splendeur?
Faites comme eux: commencez votre course
Par les chercher dans leur premiére source:
C'est la vertu, dont le flambeau divin
Vous en peut seul indiquer le chemin.

Domtez vos cœurs, brisez vos nœuds funestes:
Devenez doux, simples, chastes, modestes;
Approchez-vous avec humilité
Du sanctuaire où gît la Vérité.
C'est le trésor où votre espoir s'arrête.
Mais, croyez-moi, son heureuse conquête
N'est point le prix d'un travail orgueilleux,
Ni d'un sçavoir superbe & pointilleux.
Pour le trouver ce trésor adorable,
Du vrai bonheur principe inséparable,
Il faut se mettre en régle, & commencer
Par asservir, détruire, terrasser
Dans notre cœur nos penchans indociles:
Par écarter ces recherches futiles,
Où nous conduit l'attrait impérieux
De nos desirs follement curieux:
Par fuir enfin ces amorces perverses,
Ces amitiés, ces profanes commerces,
Ces doux liens que la Vertu proscrit,
Charme du cœur, & poison de l'esprit.
Dès qu'une fois le zèle & la priére
Auront pour vous franchi cette barriére,
N'en doutez point, l'auguste Vérité
Sur vous bientôt répandra sa clarté.
Mais, direz-vous, ce triomphe héroïque
N'est qu'une idée, un songe Platonique.
Quoi? gourmander toutes nos voluptés?
Anéantir jusqu'à nos volontés?
Tyranniser des passions si belles?
Répudier des amis si fidelles?
Vouloir de l'homme un tel détachement,
C'est abolir en lui tout sentiment,
C'est condamner son ame à la torture,
C'est en un mot révolter la nature
Et nous prescrire un effort incertain,
Supérieur à tout effort humain.

Vous le croyez ; mais malgré tant d'obſtacles,
Dieu tous les jours fait de plus grands miracles.
Il peut changer nos glaçons en buchers,
Briſer la pierre, & fondre les rochers.
Tel aujourd'hui dégagé de ſa chaîne
N'écoute plus que ſa voix ſouveraine,
Et de lui ſeul faiſant ſon entretien,
Voit tout en lui, hors de lui ne voit rien ;
Qui comme vous commençant ſa carrière,
Ferma long-tems les yeux à la lumière,
Et qui peut-être envers ce Dieu jaloux
Fut autrefois plus coupable que vous.
Pour toi, rempli de ſa ſplendeur divine ;
Toi, qui rival & fils du grand Racine,
As fait revivre en tes premiers élans
Sa piété non moins que ſes talens,
Je l'avoûrai : quelques rayons de flame
Que par avance eût verſé dans mon ame
La Vérité qui brille en tes écrits,
J'en euſſe été peut-être moins épris,
Si de tes vers la chatouilleuſe amorce
N'eût ſecondé ta puiſſance & ta force ;
Et ſi mon cœur attendri par tes ſons,
A mon eſprit n'eût dicté ſes les leçons.



EPITRE V.

A MONSIEUR DE BONNEVAL.

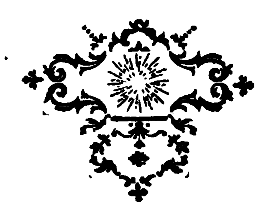
OUi, tout le monde en convient avec toi,
Cher Bonneval, & l'épreuve en fait foi;
Pour s'attirer le tribut unanime
D'une sincére & générale estime,
Les hauts degrés, la naissance & les biens
Sont les plus prompts & les plus sûrs moyens.
Mais sans mérite, un si beau privilége
N'est qu'un filet, un invisible piége
Que la Fortune & nos mauvais Démons
Le plus souvent tendent aux plus grands Noms.
Les dignités n'exigent à leur suite
Que le respect; l'estime est gratuite.
Pour l'obtenir, il faut la mériter:
Pour l'acquerir, on la doit acheter.
Qui ne fait rien pour cet honneur insigne;
Plus il est grand, plus il s'en montre indigne.
Votre noblesse, enfans de la grandeur,
Est un flambeau rayonnant de splendeur,
Qui, s'il n'étend ses lumières propices
Sur vos vertus, éclaire tous vos vices.
Voulez-vous donc, honorables Vainqueurs,
Vous asservir notre estime & nos cœurs?
Proposez-vous pour régle favorite
De distinguer le vrai du faux mérite;
Et, ce pas fait, songez pour second point
Qu'on ne lui plaît qu'en ne se plaisant point
En soumettant par des efforts extrêmes
La vanité qui nous cache à nous-mêmes,
En consultant ce qu'on doit consulter,
En imitant ce qu'on doit imiter,

Des passions réprimant l'incendie,
Et subjuguant la paresse engourdie,
Lâche tyran, qui n'entraîne après lui
Que l'ignorance & le stupide ennui.
Grands de nos jours, cherchez donc vos modéles
Chez des amis éclairés & fidéles,
De qui le nom, l'exemple & les conseils
Puissent servir de phare à vos pareils:
Aimez en eux, quoiqu'elle vous prescrive;
La Vérité simple, pure & naïve;
Et loin de vous chassez tout corrupteur,
Tout complaisant, tout stéril flateur,
Qui le premier en secret prêt à rire
De vos excès & de votre délire,
Approbateur folâtre & décevant;
Vous y replonge encore plus avant.
De l'honnête homme en qui le Vrai réside;
La flaterie inhumaine & perfide
Est l'éternelle & capitale horreur.
Quelque dégoût que l'orgueilleuse erreur
Puisse donner de ces fiéres maximes,
Ce sont pourtant ces fiertés magnanimes
Qui du Public, ami de la vigueur,
Gagnent pour lui le respect & le cœur.
La Vérité soutenant sa querelle,
Combat pour lui comme il combat pour elle
En l'honorant dans ses âpres discours.
Assurez-vous aussi de son secours;
Et sans chercher une amitié solide
Dans un mérite indulgent & timide,
Attachez-vous, jaloux d'être honorés,
Aux seuls drapeaux du Public révérés.
» Mon fils, disoit un Maréchal illustre,
» Vous achevez votre troisiéme lustre;
» Mais pour pouvoir noblement figurer
» Dans la carriére où vous allez entrer,

» Souvenez-vous, quoique le cœur vous dise,
» De ne jamais former nulle hantise
» Qu'avec des gens dans le monde approuvés,
» Chez des amis sages & cultivés.
» Appliquez-vous sur-tout, c'est le grand livre,
» A vous former dans l'art de sçavoir vivre:
» Dans ce qu'enseigne un commerce épuré,
» L'esprit toujours trouve un fonds assuré.
» Quant au surplus, suivez votre génie;
» Mais ne marchez qu'en bonne compagnie.
» Souvenez-vous que de toute action
» L'autorité fait l'estimation.
» J'aime mieux faire en compagnie exquise
» Mon fils au bal, qu'en mauvaise à l'Eglise.
» Je ne veux point d'un jeune homme occupé
» Faire un Pédant, un Docte anticipé;
» Avant qu'un jour l'épée ou bien la crosse
» Trouvent un sot dans un Caton précoce.
» Mais je prétends qu'un Cavalier bien né
» Ne sçache assez pour n'être point berné
» Par l'impudence & l'air de dictature
» Des charlatans de la littérature.
» Si quelque goût par bonheur vous a lui
» Pour la lecture, étudiez celui
» D'un ami sage, & qui puisse vous dire
» Quand, & comment, & quoi vous devez lire.
» Mille sçavans jeunes ne sçavoient rien,
» Mais qui sçait mal n'apprendra jamais bien.
« Que vos devoirs soient votre grande étude.
» Tel, pour tout fruit de sa sollicitude,
» Ternit son lustre en voulant trop briller,
» Et se dessèche à force de s'enfler.
» Toute science enfin, toute industrie,
» Qui ne tend point au bien de la Patrie,
» Ne sçauroit rendre un mortel orgueilleux
» Que ridicule, au lieu de merveilleux.

» Avec raiſon le ſens commun rejette
» L'homme d'état qui veut être Poëte ;
» Et plus encor le Financier badin,
» Qui pour Rameau s'érige en Paladin,
» Et malgré lui confus de la miſére
» De ſe ſentir ignorant dans ſa ſphére,
» Ne ſonge pas que c'eſt encor l'outrer
» Que de ſçavoir ce qu'il doit ignorer.
» Fuyez ſur-tout ces eſprits téméraires,
» Ces écumeurs de dogmes arbitraires,
» Qu'on voit tout fiers de corruption,
» Alambiquer toute religion ;
» Du Pyrrhoniſme applaniſſant les routes,
» En argumens habiller tous leurs doutes,
» Et convertir, ſubtils ſophiſtiqueurs,
» Leur ignorance en principes vainqueurs.
» Il ne vous faut que des ſages dociles,
» Aimés du Ciel, & ſur la terre utiles,
» Qui de l'honneur louablement jaloux,
» Puiſſent répondre, & pour eux & pour vous.
» Quand vous aurez pour vous la voix des Sages,
» Les fous bientôt y joindront leurs ſuffrages.
De ces leçons que le bon ſens dicta,
Qu'arriva-t-il ? Le fils en profita :
De ſes talens la beauté ſoutenue
D'un choix d'amis de vertu reconnue,
Lui fit braver de ſes jours les plus verds
Tous les dangers à la jeuneſſe offerts,
Le préſerva de ces haines qu'attire
La dédaigneuſe & mordante ſatyre ;
Toujours affable, & jamais renfrogné,
Et, quant aux mœurs, ſagement éloigné,
Dans tous les tems, même en ſon plus jeune âge,
Du cagotiſme & du libertinage.
Auſſi bientôt d'un ſoin officieux
La Renommée ouvrant ſur lui les yeux,

Prit la trompette, & de sa voix féconde
Fit tout-à-coup sur la scène du monde
A ses vertus prendre un air de hauteur
Qui l'y plaça comme premier acteur,
Et vit enfin tous les rayons du pere
Illuminer une tête si chére.
Image simple, emblême familier,
Qui concluant pour le particulier,
Peut pour le Prince également conclure
Et lui montrer, tout au moins en figure,
D'un grand renom quel est le vrai chemin;
Qu'un guide sage y conduit; & qu'enfin
De la Vertu par l'exemple formée,
Naît la solide & stable renommée.



ALLÉGORIES.

LA MOROSOPHIE.

ALLEGORIE I.

A Contempler le monde & ses richesses,
Et ces amas de fécondes largesses
Que jour & nuit la mere des humains
Sur ses enfans répand à pleines mains ;
Qui ne croiroit que la tendre nature
En paîtrissant l'homme, sa créature,
Ne l'a tiré du néant ténébreux
Que pour le rendre infiniment heureux !
Mais d'autre part, ces fléaux innombrables
Accumulés sur nos jours misérables,
Tristes mortels, nous font regarder tous
Comme l'objet de son plus noir courroux.
D'où peut venir ce mélange adultére
D'adversités, dont l'influence altére
Les plus beaux dons de la terre & des cieux ?
L'antiquité nous mit devant les yeux
De ce torrent la source emblématique,
En nous peignant cette femme mystique,
Fille des cieux, chef-d'œuvre de Vulcain,
A qui le ciel prodiguant par leur main
Tous les présens dont l'Olympe s'honore,
Fit mériter le beau nom de Pandore.
L'une fatale, où les afflictions,
Les durs travaux, les malédictions

Jusqu'à ce tems des humains ignorées,
Avoient été par les dieux resserrées,
Pour le malheur des mortels douloureux
Fut confiée à ses soins dangereux.
Fatal desir de voir & de connaître!
Elle l'ouvrit, & la terre en vit naître
Dans un instant tous les fléaux divers,
Qui depuis lórs inondent l'univers.
Quelle que soit, ou vraie ou figurée,
De ces revers l'histoire aventurée,
N'en doutons point, la curiosité
Fut le canal de notre adversité.
Mais de ce mal déterrons la racine,
Et remontons à la vraie origine,
De tant d'ennuis ? dont le triste concours
De notre vie empoisonne les jours.
Avant que l'air, les eaux & la lumière,
Ensevelis dans la masse première,
Fussent éclos par un ordre immortel,
Des vastes flancs de l'abîme éternel,
Tout n'étoit rien. La nature enchaînée,
Oisive, & morte avant que d'être née,
Sans mouvement, sans forme, sans vigueur,
N'étoit qu'un corps abbatu de langueur,
Un sombre amas de principes stériles,
De l'existence élémens immobiles.
Dans ce cahos (ainsi par nos ayeux
Fut appellé ce désordre odieux)
En pleine paix sur son thrône affermie
Regna long-tems la discorde ennemie;
Jusques au jour pompeux & florissant
Qui donna l'être à l'univers naissant;
Quand l'Harmonie architecte du monde,
Dévelopant dans cette nuit profonde
Les élémens pêle mêle diffus,
Vint débrouiller leur mélange confus,

Et variant leurs formes assorties
De ce grand tout animer les parties.
Le ciel reçut en son vaste contour
Les feux brillans de la nuit & du jour :
L'air moins subtil assembla les nuages,
Poussa les vents, excita les orages :
L'eau vagabonde en ses flots inconstans
Mit à couvert ses muets habitans :
La terre enfin, cette tendre nourrice,
De tous nos biens sage modératrice,
Inépuisable en principes féconds,
Fut arrondie, & tourna sur ses gonds ;
Pour recevoir la céleste influence
Des doux présens que son sein nous dispense.
Ainsi des dieux le suprême vouloir
De l'Harmonie établit le pouvoir.
Elle éteignit par ce sublime éxorde
Le régne obscur de l'affreuse Discorde.
Mais cet essai de ses soins généreux
Eût été peu, si son empire heureux
N'eût consommé l'ouvrage de la terre
Par le bonheur des êtres qu'elle enserre.
Aux mêmes loix elle les soumit tous.
Le foible agneau ne craignit point les loups ;
Et sans péril il vit paître sur l'herbe
Le tigre & l'ours près du lion superbe
Entretenus par les mêmes accords,
Tous les mortels ne formérent qu'un corps
Vivifié par la force infinie
D'un même esprit & d'un même génie,
Et dirigé par les mêmes concerts
Dont la cadence anime l'univers.
Par le secours de cette intelligence,
Riches sans biens, pauvres sans indigence,
Ils vivoient tous également heureux ;
Et la nature étoit riche pour eux.

Toute la terre étoit leur héritage ;
L'égalité faisoit tout leur partage.
Chacun étoit & son juge & son roi :
Et l'amitié, la candeur & la foi
Exerçoient seuls en ce tems d'innocence
Les droits sacrés de la Toute-puissance.
Tel fut le régne à la terre si doux,
Que l'Harmonie exerça parmi nous.
Du vrai bonheur nous fumes les symboles;
Tandis qu'exemt de passions frivoles
Le genre humain dans les sages plaisirs
Sçut contenir ses modestes desirs.
Mais cependant la Discorde chassée,
Chez les mortels furtivement glissée,
Comme un serpent se cachoit sous ces fleurs,
Et par l'esprit empoisonnoit les cœurs.
Chacun déja s'interrogeant soi-même,
De l'univers épluchoit le systême.
Comment s'est fait tout ce que nous voyons?
Pourquoi ce ciel, ces astres, ces rayons?
Quelle vertu dans la terre enfermée
Produit ces biens dont on la voit semée?
Quelle chaleur fait mûrir ses moissons,
Et rajeûnit ses arbres, ses buissons?
Mais ces hivers, dont la triste froidure
Gerce nos fruits, jaunit notre verdure,
Que servent-ils? & que servent ces jours
Tous inégaux, tantôt longs, tantôt courts?
Ah! que la terre en seroit bien plus belle,
Si du printems la douceur éternelle
Faisoit régner des jours toujours réglés!
Ainsi parloient ces mortels aveuglés,
Qui pleins d'eux-mêmes, & sortant des limites
Par la nature à leur être prescrites,
Osoient sonder, spectateurs criminels,
La profondeur des secret éternels.

Folle raiſon ! Lumiére déplorable,
Qui n'inſinue à l'homme miſérable
Que le mépris d'une ſimplicité
Si néceſſaire à ſa félicité !
Par ce ſuccès la Diſcorde amorcée
Conçut dès-lors l'orgueilleuſe penſée
D'exterminer l'Harmonie & ſes loix ;
Et raſſemblant à ſa fatale voix
Ces inſenſés prêts à lui rendre hommage,
Prit la parole, & leur tint ce langage :
Hé quoi, mortels, c'eſt donc aſſez pour vous
De contenter vos appétits jaloux ?
Et le bonheur des animaux ſauvages
Sera le ſeul de tous vos avantages ?
Car dans quel ſens êtes vous plus heureux ?
Comme pour vous, le monde eſt fait pour eux :
Mêmes deſirs, mêmes ſoins vous inſpirent :
Vous reſpirez le même air qu'ils reſpirent ;
L'aſtre du jour comme vous les chérit :
Et comme vous, la terre les nourrit.
Répondez donc : quel bien, quel opulence,
De votre rang peut fonder l'excellence ?
Notre raiſon, direz-vous. J'en conviens.
C'eſt le plus grand, le plus doux de vos biens.
Mais ce tréſor, cette flamme ſacrée,
Quelle lumiére en avez-vous tirée ?
L'invention de quelques arts dictés
Par l'embarras de vos néceſſités.
La faim cruelle inventa la culture
Des champs marqués pour votre nourriture.
Vous ne devez qu'aux rigueurs des ſaiſons
L'art d'élever vos paiſibles maiſons ;
Et le beſoin d'un commerce facile
A rendu l'onde à vos rames docile.
Votre raiſon ne vous a rien appris,
Qu'à captiver l'eſſor de vos eſprits ;

A regarder cet univers ſenſible
Comme l'objet d'une étude impoſſible ;
Ou tout au plus en voyant ſes attaits,
A reſpecter les dieux qui les ont faits.
Mais ſi ces dieux, auteurs de tant de choſes,
Avoient voulu vous en cacher les cauſes,
Vous auroient-ils inſpiré ces élans,
Ce feu divin, ces deſirs vigilans,
Et cet ardeur d'apprendre & de connoître,
Qui conſtitue & diſtingue votre être ?
Souffrez qu'enfin vos yeux ſoient décillés,
Et ſervez-vous des feux dont vous brillez.
Pour ſeconder en vous un ſi beau zéle,
J'amene ici ma compagne fidéle.
Moroſophie eſt ſon titre adopté,
Et ſon vrai nom, la Curioſité.
Recevez-la. Sa lumière divine
Vous apprendra votre vraie origine.
Vous connoîtrez le principe & la fin
De toute choſe ; & vous ſerez enfin,
En lui rendant vos ſoins & votre hommage ;
Pareils aux dieux dont vous êtes l'image.
A ce diſcours qui charme les humains,
Tout applaudit de la voix & des mains.
Moroſophie en tous lieux approuvée,
Et ſur un trhrône en public élevée,
Dicte de-là ſes oracles menteurs,
Ses argumens, ſes ſecrets impoſteurs :
Et dans le monde inondé d'aphoriſmes,
De queſtions, de doutes, de ſophiſmes,
A la ſageſſe on vit en un clin d'œil
Subſtituer la folie & l'orgueil,
Mais, pour ſervir ſa perfide maîtreſſe,
Le grand ſecret de ſa trompeuſe adreſſe
Fut de remplir les hommes diviſés,
De ſentimens l'un à l'autre oppoſés ;

D'embrasser leurs esprits téméraires
D'opinions & de dogmes contraires;
Et d'ennoblir du nom de vérités
Ce fol amas de contrariétés.
De cette mer agitée, incertaine,
Sortit alors la Dispute hautaine,
Les yeux ardens, le visage enflamé,
Et le regard de colére allumé:
Monstre hargneux, superbe, acariâtre,
Qui de soi-même orateur idolâtre,
Combat toujours, ne recule jamais,
Et dont les cris épouvantent la Paix.
D'elle bientôt naquirent les scandales,
Les factions, les brigues, les cabales.
A son erreur chacun assujetti
Ne songea plus qu'à former son parti,
Pour s'appuyer de la foule & du zèle
Des défenseurs de sa secte nouvelle;
Et les mortels, sous divers concurrens,
Suivirent tous ces drapeaux différens.
En cet état il n'étoit plus possible
Que cette race orgueilleuse, infléxible,
Vécut long-tems sous une même loi.
Ainsi chacun ne songeant plus qu'à soi,
On eut besoin, pour prévenir les guerres,
De recourir au partage des terres;
Et d'un seul peuple, on vit dans l'univers
Naître en un jour mille peuples divers.
Ce fut ainsi que la folle sagesse,
Chez les humains souveraine maîtresse,
Les séparant d'intérêts & de biens,
De l'amitié rompit tous les liens.
Mais des trésors dont la terre est chargée,
La jouissance avec eux partagée
Leur fit sentir mille besoins affreux.
Il fallut donc qu'ils convinssent entre eux

D'un bien commun dont l'utile mêlange
Des autres biens facilitât l'échange :
Et l'Or jadis sous la terre caché,
L'Or, de ses flancs par leurs mains détaché ;
Fut par leur choix & leur commun suffrage
Destiné seul à ce commode usage.
Mais avec lui sortit du même sein
De tous nos maux le véritable essain.
L'insatiable & honteuse Avarice,
Du genre humain pâle dominatrice,
Chez lui reçue avec tous ses enfans,
Rendit par-tout les vices triomphans.
Sous l'étendart de cette reine impure,
Les trahisons, le larcin, le parjure,
Le meurtre même, & le fer, & le feu,
Tout fut permis, tout ne devint qu'un jeu ;
L'intérêt seul fut le dieu de la terre,
Il fit la paix, il déclara la guerre ;
Pour se détruire arma tous les mortels,
Et des dieux même attaqua les autels.
Pour mieux encore établir son empire,
Morosophie inventa l'art d'écrire,
Des longs procès instrument éternel,
Et du mensonge organe criminel ;
Par qui la fraude, en prestiges fertile,
Seme en tous lieux sa doctrine subtile ;
Et chez le peuple ami des nouveautés,
Change en erreurs toutes les vérités.
Mille autres arts encor plus détestables
Furent le fruit de ses soins redoutables ;
Et d'eux naquit à ses ordres soumis
Le plus mortel de tous nos ennemis,
Le Luxe, ami de l'oisive mollesse,
Qui parmi nous signalant sa souplesse,
Introduisit par cent divers canaux
La pauvreté, le plus dur de nos maux.

Ainsi l'aimable & divine Harmonie
De tous les cœurs par degrés fut bannie.
Mais en partant pour remonter aux cieux,
Elle voulut, dans ses derniers adieux,
De sa bonté pour la race mortelle
Laisser encore une marque nouvelle.
Si vos esprits étoient moins prévenus,
Et si vos maux étoient mieux connus,
J'aurois, dit-elle, encor quelque espérance
De réussir à votre délivrance.
Mais la Discorde éblouissant vos yeux,
Vous a rendu son joug trop précieux,
Pour me flater que vos clartés premiéres
Puissent renaître à mes foibles lumiéres,
Et présumer qu'une seconde fois
L'affreux cahos se débrouille à ma voix.
Pour être heureux, vous reçutes la vie;
Et ce bonheur fit ma plus chere envie.
Aux immortels j'osai ravir pour vous
Ce feu du ciel dont ils sont si jaloux,
Cette raison, dont la splendeur divine
Vous fait sentir votre vraie origine.
Qu'avez-vous fait d'un partage si doux?
C'est elle, hélas! qui vous a perdus tous.
Par votre orgueil, corrompue, altérée,
Dans votre cœur elle a donné l'entrée
Aux vanités, aux folles visions,
Germe éternel de vos divisions;
Et s'échapant du cercle des idées
A vos besoins par les dieux accordées,
Elle a porté ses regards élevés
Jusqu'aux secrets pour eux seuls réservés.
Funeste essor, malheureuse chimére,
Qui vous ravale au dessous de la sphére
Des animaux les plus défectueux!
D'autant plus vils, que plus présomptueux;

La main des dieux la donne & la retire,
Selon les loix qu'elle veut se prescrire :
Mais nul ne peut compter sur ses conseils,
Ni plus long-tems, ni plus que ses pareils.
Et c'est pourquoi dans l'enfance du monde,
Lorsque le Ciel par sa vertu féconde
Eut fait sortir l'univers de ses flancs,
Le vieux Saturne, aîné de ses enfans,
Ayant connu qu'étant tels que nous sommes,
L'homme n'est point né pour régir les hommes;
Donna la terre indigente d'appui
A gouverner à des dieux comme lui.
Cet ordre heureux fit régner la justice,
Et fut pour nous l'époque & le solstice
Du vrai bonheur, qui depuis ces beaux jours
Fut de la terre exilé pour toujours;
Quand Jupiter usurpateur sévére,
Changeant les loix prescrites par son pere,
Pour maintenir son empire odieux
Mit les humains à la place des dieux.
De tous nos maux ce mal ourdit la trame.
Le premier régne étoit celui de l'ame;
Mais le nouveau fut le regne des sens:
Et son auteur, des mortels trop puissans
Faisant par-là germer l'orgueil suprême,
Les trahit tous, & se trahit lui-même.
Car les géans fiers d'avoir de leurs mains
Forgé des fers au reste des humains,
Et de se voir par la force & la guerre
Vainqueurs du monde & tyrans de la terre,
A Jupiter par de nouveaux excès
Firent encor redouter leurs succès:
Et leur orgueil s'élevant une route
Pour le détruire, ils l'eussent fait sans doute;
Si tous les dieux par lui-même bannis,
Pour le sauver ne s'étoient réunis;

Et renversant les masses entassées
Par ces ingrats jusqu'aux cieux exhaussées,
N'eussent enfin sous ces monts embrasés
Enseveli leurs restes écrasés.
Le haut Olympe en ses antres humides
Vit bouillonner le sang des Aloïdes.
Sous Pélion Mimas fut abîmé ;
Et dans le creux de son gouffre enflamé
Le mont voisin de l'amante d'Alphée
Mugit encor des soupirs de Typhée.
Mais votre cœur facile à s'irriter,
Dieux outragés, ne put se contenter
D'une pénible & douteuse victoire,
Où le péril fut plus grand que la gloire.
Des immortels le redoutable roi,
Jupiter même, avoit pâli d'effroi ;
Et ce monarque, aussi puissant que juste,
Vous assemblant devant son thrône auguste ;
En ce discours conforme à vos souhaits,
Vous fit à tous entendre ses décrets :
Enfans du Ciel, assemblée immortelle,
Dont le courage intrépide & fidelle,
Contre l'effort d'un complot insolent
Vient d'affermir mon thrône chancelant ;
Par vos efforts soutenus du tonnerre,
Les attentats des enfans de la terre
Viennent enfin de retomber sur eux ;
Et les horreurs d'un châtiment affreux
Ont expié l'audace forcenée
Contre les cieux si long-tems mutinée.
Mais un affront par les dieux enduré,
Bien que puni, n'est jamais réparé ;
Et je ne puis mettre en oubli l'injure
Faite a mon rang par leur race parjure,
Qu'en m'éloignant d'un séjour détesté,
Théatre impur de leur impiété.

Suivez-moi donc : venez, troupe choisie,
Goûter en paix la céleste ambroisie,
Loin d'une terre importune à nos yeux;
Et chez le Ciel, pere commun des dieux,
Allons chercher dans un plus noble étage
Notre demeure & notre vrai partage.
A ce discours chacun fait éclater
Son allégresse; & sans plus consulter,
Tout ce grand chœur qu'un même zèle anime
A se rejoindre à son auteur sublime,
Part, vole, arrive; & semblable à l'éclair,
Ayant franchi les vastes champs de l'air,
Au firmament, demeure pacifique
Du Dieu des cieux, reprend sa place antique.
Le Ciel les voit inclinés devant lui;
Et d'un souris garant de son appui,
Rendant le calme à leur ame incertaine:
Je sçai, dit-il, quel motif vous amene,
Et je consens à régler entre vous
Le grand partage où vous aspirez tous.
Dans mes Etats, comme aîné de ma race,
Saturne aura la plus illustre place:
Un vaste globe élevé jusqu'à moi
Est le séjour dont je l'ai nommé roi.
Entre les dieux nés pour lui rendre hommage,
Trois seulement auront leur appanage:
Le reste en cercle autour de lui placé,
A le servir ministres empressés,
Lui formeront une cour sans égale,
Digne d'un dieu que ma faveur signale.
Au second rang Jupiter & sa cour,
Plus loin de moi, mais plus voisins du jour,
Etabliront leur régne & leur puissance;
Et près de lui postés pour sa défense,
Quatre grands dieux marchant sous ses drapeaux,
Lui serviront de garde & de flambeaux.

Mars, & Vénus, & Mercure son frere,
Iront comme eux régir chacun leur sphére.
Phébus enfin de mes feux éclairé,
Phébus, l'honneur de l'Olympe sacré,
Ira sur vous, sur la nature entière,
Dans le soleil répandre sa lumière.
Telle est pour vous la faveur de mes loix.
Jouissez-en. Partez. Mais toutefois,
En vous donnant de si pompeux domaines,
Ne croyez pas que j'adopte vos haines,
Ni que je veuille au gré de vos chagrins
Abandonner la terre à ses destins.
Aux dieux créés les passions permises
Sont devant moi tremblantes & soumises.
Le Ciel, auteur de tant d'êtres semés,
N'obéit point aux sens qu'il a formés.
Je prétends donc que l'unique déesse
Qui sous mes loix préside à la sagesse,
Minerve, dis-je, appui de mes autels,
Au lieu de vous, reste près des mortels,
Pour éclairer de ses vives lumières
L'obscurité de leurs foibles paupières.
Allez, ma fille, allez chez les humains
Faire observer mes ordres souverains:
Guidez leurs pas, soutenez leur foiblesse,
Dans leurs esprits versez votre richesse:
Daignez enfin dans les terrestres lieux
Leur tenir lieu de tous les autres dieux.
Ils trouveront en vous leur bien solide:
Nul dieu ne manque où Minerve réside.

Il dit. Minerve, attentive à sa voix,
Sans répliquer se soumet à ses loix,
Vient sur la terre; & cherchant un asile
Où ses clartés puissent la rendre utile
Au bien commun de tous ses habitans,
Choisit la cour de ces Rois éclatans,

Race des dieux que le Ciel par sa grace
Voulut choisir pour régner en sa place.
Dans ces conseils dont les directions
Font le destin de tant de nations,
Elle s'avance ; & cherchant à leur luire,
Je viens, dit-elle, ici-bas vous instruire
A rendre heureux tous les peuples divers,
Qui sous vos loix remplissent l'univers.
Vous apprendrez sous mes ordres suprêmes
A les régir, à vous régir vous-mêmes.
Je suis Minerve : écoutez mes leçons.
Quoi ? vous fuyez, & méprisez mes sons ?
Ah ! je le vois, la politique injuste,
A déja pris chez vous ma place auguste.
Hélas ! mortels, je pleure votre sort.
L'autorité n'est point de mon ressort,
Et je ne puis de mes célestes flames
Malgré vous-même illuminer vos ames.
Allons chercher au séjour de Thémis
D'autres mortels plus doux & plus soumis.
Mais, juste Ciel ! quelle Gorgone horrible
Tient son empire en cet antre terrible ?
C'est la Chicane. Autour d'elle assemblés,
De sa fureur cent ministres zélés
Viennent tous d'elle apprendre la science
De devenir fourbes en conscience,
Doux sans douceur, juste sans équité,
Et scélérats avec intégrité.
Fuyez, déesse, un gouffre si profane,
De l'injustice abominable organe.
Votre sagesse, ô divine Pallas,
Ne doit point être où l'équité n'est pas.
Chez les humains cherchez d'autres asiles ;
Et dans les lieux plus nobles, plus tranquilles,
Allez trouver ces sages épurés,
De vos rayons par l'étude éclairés,

Qui

Qui dans le sein de la Philosophie
A vous chercher ont consumé leur vie :
Mortels divins, qui n'aspirant qu'à vous,
Méritent seuls vos regards les plus doux.
Minerve y court ; mais ô soin inutile !
De ses vapeurs la chimére subtile,
Reine absolue, avoit déja surpris
Ces vains mortels d'illusions nourris,
Qui sur la foi de leurs foibles systêmes,
Connoissant tout sans se connoître eux-mêmes ;
Cherchent hors d'eux, privés des vrais secours,
La Vérité qui les fuira toujours.
Ainsi par-tout, dans les cours, dans les villes ;
Ne trouvant plus que des ames serviles,
De foibles cœurs, esclaves enchantés
Des passions leurs seules déités,
L'humble Minerve au bout de sa carriére
Choisit enfin pour retraite derniére
Ces lieux divins, ces temples fortunés
A la Sagesse asyles destinés,
Où chaque jour du Ciel même son pere
Portant sur eux l'auguste caractére,
De ses autels les ministres sacrés
Viennent dicter ses ordres révérés.
Mais elle y voit l'ambition perfide
Fouler aux piés la piété timide,
La piété, son unique soutien,
Sans qui vertus, sagesse, tout n'est rien.
Après ce coup la retraite céleste
Est désormais la seule qui lui reste.
Le Ciel lui-même approuve son dessein :
Venez, ma fille, & rentrez dans mon sein ;
Soyez, dit-il, ma compagne éternelle,
L'homme a trahi ma bonté paternelle,
Il a rendu mes bienfaits superflus.
Mais c'en est fait, il n'en jouira plus.

Tous les mortels on mérité ma haine ;
Et si jamais ma bonté souveraine
Sur quelqu'un d'eux daigne répandre encor
De vos clartés le précieux trésor,
Je veux du moins que ce rayon de gloire
Ne soit pour lui qu'un secours transitoire ;
Et qu'il n'en ait au gré de ma bonté
Que l'usufruit sans la propriété.

LA VERITÉ.

ALLEGORIE III.

AU pied du mont où le fils de Latone
Tient son empire, & du haut de son thrône
Dicte à ses Sœurs les sçavantes leçons,
Qui de leur voix régissent tous les sons,
La main du tems creusa les voûtes sombres
D'un antre noir, séjour des tristes ombres,
Où l'œil du monde est sans cesse éclipsé,
Et que les vents n'ont jamais caressé.
Là de serpens nourrie & dévorée
Veille l'Envie honteuse & retirée,
Monstre ennemi des mortels & du jour,
Qui de soi-même est l'éternel vautour ;
Et qui traînant une vie abbatue,
Ne s'entretient que du fiel qui le tue :
Ses yeux cavés, troubles & clignotans,
De feux obscurs sont chargés en tout tems.
Au lieu de sang, dans ses veines circule
Un froid poison qui les gèle & les brûle,

Et qui de-là porté dans tout ſon corps
En fait mouvoir les horribles reſſorts.
Son front jaloux, & ſes lévres éteintes,
Sont le ſéjour des ſoucis & des craintes.
Sur ſon viſage habite la pâleur;
Et dans ſon ſein triomphe la douleur,
Qui ſans relâche à ſon ame infectée
Fait éprouver le ſort de Prométhée.
Mais tous les maux, dont ſa rage s'aigrit,
N'égalent point le mal qu'elle ſouffrit,
Lorſqu'au milieu des Nymphes du Parnaſſe
L'humble Vertu venant prendre ſa place,
Le front couvert de lauriers d'Apollon,
Parut au haut de leur double vallon.
Quoi! dans des lieux où j'ai reçu naiſſance,
Où de tout tems j'exerce ma puiſſance,
Une étrangére, au mépris de mes droits,
Viendra régner, & m'impoſer des loix!
Ah! renonçons au titre d'immortelle,
Et périſſons, ou vengeons-nous, dit-elle.
De ſa caverne elle ſort à l'inſtant,
Et de ſanglots le cœur tout palpitant,
Devant la Fraude impie & meurtriére
Hurle en ces mots ſa dolente priére:
Ma chere ſœur, (car dans ſes flancs hideux
L'obſcure nuit nous forma toutes deux,)
Ton ennemie inſultant à nos haines
Va pour jamais nous charger de ſes chaînes
Si tu ne viens par d'infaillibles coups
Prêter main-forte à mon foible courroux,
Par ton maintien ſi tranquille & ſi ſage,
Par la douceur de ton humble langage,
Par ton ſourire, & par tes yeux dévots;
Enfin, ma ſœur, pour finir en deux mots,
Par ce poignard qui ſous ta vaſte robe
A tous les yeux ſe cache & ſe dérobe.

Du tems qui vole employons les momens ;
Joins ton adreſſe à mes reſſentimens,
Et prévenons par notre heureuſe audace
Le déshonneur du coup qui nous menace.
A te ſervir je cours me préparer,
Reprend la Fraude : & ſans plus différer,
La nuit écloſe, elle aſſemble autour d'elle
Les trahiſons, ſa légion fidelle,
Et le menſonge aux regards effrontés,
Et le déſordre aux bras enſanglantés,
Qui ſecondés du Silence timide,
Volent au temple où la Vertu réſide.
Dans un déſert éloigné des mortels,
D'un peu d'encens offert ſur ſes autels,
Et des douceurs de ſon humble retraite
Elle vivoit contente & ſatisfaite.
Là pour déſenſe & pour divinité,
Elle n'avoit que ſa ſécurité.
L'aimable joie à ſes régles ſoumiſe,
La liberté, l'innocente franchiſe,
L'honneur enfin partiſan du grand jour,
Faiſoient eux ſeuls & ſa garde & ſa cour.
En cet état, imprudente, endormie,
Contre les traits de ſa noire ennemie
Sur quel ſecours appuyer ſon eſpoir ?
On prévient mal ce qu'on n'a ſçu prévoir.
Bientôt l'effort de la troupe infernale
Sans nul péril, contre elle ſe ſignale.
Pour tout appui, ſes compagnes en pleurs
Avec ſes cris confondent leurs douleurs.
On lui ravit encor tout ce qu'elle aime,
On les diſſipe, on la chaſſe elle-même.
De ſon bandeau, de ſes voiles ſacrés
Ses oppreſſeurs pompeuſement parés,
Chez les humains courant de place en place,
Font en tous lieux reſpecter leur grimace.

Mais c'eſt trop peu de cette ſeule erreur,
Pour aſſouvir leur maligne fureur.
De ſes amis par leurs mains dépouillée,
Des leurs encore elle ſe voit ſouillée:
Et l'univers ſimple & peu ſoupçonneux
Les hait en elle, & la chérit en eux.
Ainſi par-tout, ſolitaire, bannie,
Traînant ſa peine & ſon ignominie,
De tant de dons il ne lui reſte plus
Que la conſtance & des vœux ſuperflus.
Alors la Fraude encor plus enflammée
S'en va trouver la folle Renommée,
Le plus léger de ces oiſeaux pervers
De qui la voix afflige l'univers.
Obéis moi: pars, vole, lui dit-elle,
Cours en tous lieux chez la race mortelle
Envenimer les eſprits & les cœurs
Contre l'objet de mes chagrins vengeur.
Va. Devant toi marchera mon génie.
A ce diſcours, l'infâme Calomnie,
Peinte des traits de l'ingénuité,
Remplit l'oiſeau de ſon ſoufle empeſté:
Et de concert ces deuxmonſtres agiles
Vont de leurs cris épouvanter les villes.
L'étonnement, le trouble, les clameurs,
Le bruit confus, les ſecrétes rumeurs,
Les faux ſoupçons, & les plaintes améres,
Du peuple ami des abſurdes chiméres,
Etourdiſſant l'eſprit & la raiſon,
Lui font ſans peine avaler leur poiſon:
Et la Vertu, victime de l'Envie,
Abandonnée, errante, pourſuivie,
Sans nul eſpoir à ſes malheurs permis,
Eprouve enfin qu'entre les ennemis
Que l'intérêt ou la colére inſpire
Les plus cruels ſont ceux qu'elle s'attire.

Mais à l'excès de ce désordre porté
Réveille enfin la juste Vérité.
Du haut des cieux découvrant les cabales,
Et les forfaits de ses sombres rivales,
L'œil enflammé, le dépit, dans le sein,
Elle descend son miroir à la main.
De ses attraits l'éclatant assemblage
Se montre à tous sans ombre & sans nuage:
D'un vol léger la victoire la suit,
Le jour l'éclaire, & le tems la conduit.
Disparoissez, dit la Vierge céleste,
Voiles trompeurs, ajustement funeste,
Dont si long-tems le crime déguisé
Trompa les yeux du vulgaire abusé.
Dans son vrai jour, de sa troupe suivie,
Laissez enfin reparoître l'Envie;
Et de ce monstre impur & détesté
Ne cachez plus l'affreuse nudité.
Voici le tems, fantômes détestables,
De vous montrer sous vos traits véritables.
Dépouillez-vous de vos faux ornemens.
Et toi, reprens tes premiers vêtemens,
Humble vertu, tes honteux adversaires
S'offrent déja sous leurs vrais caractéres:
Pour achever d'abbatre leurs soutiens,
Il en est tems, produis-toi sous les tiens.
Tous le objets veulent qu'on les compare;
A l'œuvre enfin l'ouvrier se déclare.
Releve-toi. Tous ceux dont la raison
Est le vrai guide, & l'unique boisson;
Par une illustre & glorieuse estime
Te vengeront de la haine du crime.
Par eux bientôt sur sa tête fanés
Reverdiront tes lauriers fortunés;
Et tes rivaux perdant leur avantage,
N'oseront plus te prêter leur visage.

Mais de ton ſort l'infaillible bonheur
Sera ſur-tout l'ineſtimable honneur
D'avoir ſçu plaire à ce Prince adorable,
A ce héros généreux, ſecourable,
Le plus zélé de mes adorateurs,
Et le plus grand de tous tes protecteurs.
Sous cet appui ton triomphe eſt facile,
Noble Vertu; ſon cœur eſt ton aſile.
C'eſt dans ce temple où la noble candeur,
La dignité, la ſolide grandeur,
La foi conſtante & l'équité ſuprême,
La Vérité, je me nomme moi-même,
Viennent t'offrir un tribut immortel,
Et nuit & jour encenſent ton autel.
C'eſt-là qu'on trouve au milieu des alarmes
Une ame libre, & ſourde au bruit des armes?
Toujours active, & toujours en repos:
Et l'homme encor plus grand que le héros.
A ces couleurs tu dois le reconnoître:
Ce trait ſuffit. Le tems viendra peut-être
Où je pourrai te peindre ſes exploits,
Ses ennemis terraſſés tant de fois
Ce long amas de palmes entaſſées
Sur les débris de cent villes forcées,
Ses grands deſtins, & ceux de tant d'Etats
Le fruit certain de tant d'heureux combats.
Dans ce moment quelle vaſte barriére
Vient de s'ouvrir à ſa valeur guerriére?
Ce fier rempart du thrône des Sultans,
Qui défendu par mille Titans,
Sembloit te voir braver Jupiter même,
Rend ſon hommage au ſacré diadême
Du Potentat le plus chéri des cieux.
Dont l'univers ait rendu grace aux dieux.
Pour ſon ſecours cette Numance altiére
A vû l'Europe armer l'Aſie entiére.

Vain appareil d'un impuissant effort!
Leurs légions, victimes de la mort,
D'un sang impur ont arrosé les herbes;
Tout meurt, ou fuit: & leurs restes superbes
Vont annoncer au Bosphore incertain
Sa délivrance & son bonheur prochain.



EPIGRAMMES.

ÉPIGRAMME I.

CErtain Yvrogne, après maint long repas,
Tomba malade. Un docteur Galénique
Fut appellé. Je trouve ici deux cas,
Fiévre adurante, & soif plus que cynique.
Or Hippocras tient pour méthode unique,
Qu'il faut guérir la soif premiérement.
Lors le fiévreux lui dit: Maître Clément,
Ce premier point n'est le plus nécessaire.
Guérissez-moi ma fiévre seulement;
Et pour ma soif, ce sera mon affaire.

II.

CErtain Huissier étant à l'audience,
Crioit toujours: Paix-là, Messieurs, paix-là;
Tant qu'à la fin, tombant en défaillance,
Son teint pâlit, & sa gorge s'enfla.
On court à lui. Qu'est-ci? Qu'est-ce là?
Maître Perrin! A l'aide, il agonise!
Bessiere * vient. On le phlébotomise.
Lors ouvrant l'œil clair, comme un basilic,
Voilà, Messieurs, dit-il, sortant de crise,
Ce que l'on gagne à parler en public.

* *Fameux Chirurgien.*

III.

CE monde-ci n'est qu'une ombre comique ;
Où chacun fait ses rôles différens.
Là sur la scène, en habit dramatique,
Brillent prélats, ministres, conquérans.
Pour nous, vil peuple, assis aux derniers rangs ;
Troupe futile, & des Grands rebutée,
Par nous d'en-bas la piéce est écoutée.
Mais nous payons, utils spectateurs ;
Et quand la farce est mal représentée,
Pour notre argent nous sifflons les acteurs.

IV.

A un Pié-plat qui faisoit courir de faux-bruits contre moi.

VIl imposteur, je vois ce qui te flate.
Tu crois peut-être aigrir mon Apollon
Par tes discours : & nouvel Erostrate,
A prix d'honneur tu veux te faire un nom.
Dans ce dessein tu sémes, ce dit-on,
D'un faux récit la maligne imposture.
Mais dans mes Vers, malgré ta conjecture,
Jamais ton nom ne sera proféré ;
Et j'aime mieux endurer une injure,
Que d'illustrer un faquin ignoré.

V.

Contre un Voleur médiſant.

LOrſque je vois ce moderne Siſyphe
Nous aboyer, je trouve qu'il fait bien.
Mieux vaut encor porter l'hiéroglyphe
D'impertinent, que celui de vaurien.
Il eſt ſauvé, s'il peut trouver moyen
Qu'au rang des ſots Phébus l'immatricule;
Et ſemble dire: Auteurs, à qui Catule
De badiner tranſmit l'invention,
Par charité, rendez-moi ridicule....
Pour rétablir ma réputation.

V I.

A un Critique moderne.

APrès avoir bien ſué pour entendre
Vos longs diſcours doctement ſuperflus,
On eſt d'abord tout ſurpris de comprendre
Que l'on n'a rien compris, ni vous non plus.
Monſieur l'Abbé, dont les tons abſolus
Seroient fort bons pour un petit monarque,
Vous croyez être au moins notre Ariſtarque
Mais apprenez, & retenez-le bien,
Que qui ſçait mal, (vous en êtes la marque)
Eſt ignorant plus que qui ne ſçait rien.

VII.

Est-on héros pour avoir mis aux chaînes
Un peuple ou deux ? Tibere eut cet honneur.
Est-on héros en signalant ses haines
Par la vengeance ? Octave eut ce bonheur.
Est-on héros en régnant par la peur ?
Séjan fit tout trembler, juqu'à son maître.
Mais de son ire éteindre le salpêtre,
Sçavoir se vaincre, & réprimer les flots
de son orgueil : c'est ce que j'appelle être
Grand par soi-même ; & voilà mon héros.

VIII.

Doctes héros de la secte moderne,
Comblés d'honneurs & de gloire enfumés ;
Défiés-vous du tems qui tout gouverne ;
Craignez du sort les jeux accoutumés.
Combien d'Auteurs, plus que vous renommés,
Des ans jaloux ont éprouvé l'outrage !
Non que n'ayez tout l'esprit en partage
Qu'on peut avoir ; on vous passe ce point.
Mais sçavez-vous qui fait vivre un ouvrage ?
C'est le génie, & vous ne l'avez point.



IX.

GRiphon rimailleur subalterne
Vante Siphon le barbouilleur ;
Et Siphon peindre de taverne
Prône Griphon le rimailleur.
Or en cela certain railleur
Trouve qu'ils sont tous deux fort sages ;
Car sans Griphon & ses ouvrages,
Qui jamais eût vanté Siphon ?
Et sans Siphon & ses suffrages,
Qui jamais eût prôné Griphon ?

X.

QUand pour ravoir son épouse Euridice
Le bon Orphée alla jusqu'aux enfers,
L'étonnement d'un si rare caprice
En fit cesser tous les tourmens divers.
On admira bien plus que ses concerts
D'un tel amour la bizarre saillie ;
Et Pluton même embarrassé du choix,
La lui rendit pour prix de sa voix.

XI.

UN maquignon de la ville du Mans
Chez son Evêque étoit venu conclure
Certain marché de chevaux Bas-Normands,
Que l'homme saint louoit outre mesure.
Vois-tu ces crins ? Vois-tu cette encolure ?
Pour chevaux Turcs on les vendit au Roi.
Turcs, Monsegneur ? A d'autres. Je vous jure
Qu'ils sont Chrétiens ainsi que vous & moi.

XVIII.

Sur une Ode composée par un misérable Poëte satyrique, à la louange de M. de Catinat.

O Catinat, qu'elle voit enrhumée
De te chanter ose usurper l'emploi?
Mieux te vaudroit perdre ta renommée,
Que los cueillir de si chetif aloi.
Honni seras, ainsi que je prévoi,
Par cet écrit. Et n'y sçais, à vrai dire;
Remede aucun; sinon que contre toi
Le même Auteur écrive une satyre.

XIX.

Sur le Dialogue de Platon, intitulé LE BANQUET.

Lorsqu'à Pluton le messager Mercure
Eut apporté le Banquet de Platon,
Il fit venir le maître d'Epicure,
Et lui dit: Tien, lis-moi ce rogaton.
Lors Démocrite abusé par le ton,
Lut cet écrit, le croyant d'un Sophiste.
Qui fut penaut? Ce fut le bon Pluton:
Car son rieur devint panégyriste.

XX.

*A Monsieur ****

AMi, crois-moi, cache bien à la Cour
Les grands talens qu'avec toi l'on vit naître,
C'est le moyen d'y devenir un jour
Puissant seigneur, & favori peut-être.
Et favori ? Qu'est celà ? C'est un être,
Qui ne connoît rien de froid ni de chaud ;
Et qui se rend précieux à son maître
Par ce qu'il coûte, & non par ce qu'il vaut.

XXI.

A Pradon, qui avoit fait une Satyre pleine d'invectives contre M. Despreaux.

AU nom de Dieu, Pradon, pourquoi ce grand courroux,
Qui contre Despreaux exhale tant d'injures ?
Il m'a berné, me direz-vous :
Je veux le diffamer chez les races futures.
Hé, croyez-moi, restez en paix.
En vain tenteriez-vous de ternir sa mémoire ;
Vous n'avancerez rien pour votre propre gloire,
Et le grand Scipion * sera toujours mauvais.

* *Tragédie de Pradon.*

XXII.

Sur les Tragédies du Sieur * * *

CAchez-vous, Lydophrons antiques & modernes,
Vous qu'enfanta le Pinde au fond de ses cavernes,
Pour servir de modéle au style boursouflé.
Retirez-vous, Ronsard, Baïf, Garnier, la Serre;
Et respectez les Vers d'un Rimeur plus enflé,
Que Rampale, Brebeuf, Boyer, ni Longepierre.

XXIII.

A M. D'USSÉ.

MAître Vincent le grand faiseur de Lettres,
Si bien que vous n'eût sçû prosaïser;
Maître Clément le grand forgeur de Métres,
Si doucement n'eût sçû poëtiser.
Phébus adonc va se désabuser
De son amour pour la docte Fontaine,
Et connoîtra que pour bons Vers puiser,
Vin Champenois vaut mieux qu'eau d'Hippocrène.



POËSIES DIVERSES.

SONNET.

A un Bel-Esprit, grand parleur.

MOnsieur l'Auteur, que Dieu confonde,
Vous êtes un maudit bavart.
Jamais on n'ennuya son monde
Avec tant d'esprit & tant d'art.

Je vous estime & vous honore.
Mais les ennuyeux tels que vous,
Eussiez-vous plus d'esprit encore,
Sont la pire espèce de tous.

Qu'un sot afflige nos oreilles,
Passe encor, ce n'est pas merveilles:
Le don d'ennuyer est son lot.

Mais Dieu préserve mon ouïe,
D'un homme d'esprit qui m'ennuie!
J'aimerois cent fois mieux un sot.

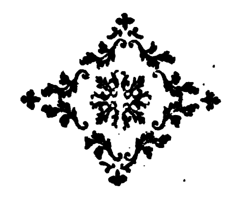
SONNET.

LAissons la raison & la rime
Aux mécaniques écrivains.
Faisons-nous un nouveau sublime,
Inconnu des autres humains.

Intéressons dans notre estime
Quelques esprits légers & vains,
Dont la voix & l'exemple anime
Les sots à nous battre des mains.

Par-là croissant en renommée,
Chez la postérité charmée
Nos noms braveront le trépas.

Fort bien. Voilà la bonne route.
Vos noms y parviendront sans doute.
Mais vos Vers n'y parviendront pas.



LETTRE A M. DE LA FOSSE,

CÉLÈBRE POETE TRAGIQUE.

Ecrite de Rouen, où l'Auteur attendoit un vaisseau pour passer en Angleterre.

DEpuis que nous prîmes congé
Du réduit assez mal rangé,
Où votre Muse Pythonisse
Evoque les ombres d'Ulisse,
De Thésée & de Manlius,
Comme l'Auteur d'Héraclius
Faisoit jadis celles d'Horace,
De Rodrigue & de Curiace:
J'ai quatre mauvais jours passé
Sans je vous jure, avoir pensé,
(Dussiez-vous me croire un stupide)
Qu'il fût au monde un Euripide.
Toutefois je me souviens bien
De notre dernier entretien
Que je terminai par vous dire,
Que j'aurois soin de vous écrire.
Je vous écris donc. Et voici
De mon voyage un racourci.
L'aube avoit bruni les étoiles,
Et la nuit replioit ses voiles,
Lorsque je quittai mon chevet
Pour m'acheminer chez Blavet.
Un carosse sexagénaire
D'abord s'offre à mon luminaire,
Attelé de six chevaux blancs,
Dont les côtes à travers flancs

A supporter peu difficiles,
Marquoient qu'ils jeûnoient les vigiles,
Et le Carême entiérement.
J'entre, & dans le même moment
Je vois arriver en deux bandes,
Trois Normands & quatre Normandes,
Avec qui, pauvre infortuné,
J'étois à rouler destiné.
On s'assemble, chacun se place.
Sous le poids de l'horrible masse
Déja les pavés sont broyés.
Les fouets hâtifs sont déployés,
Qui de cent diverses maniéres
Donnent à l'air les étriviéres.
Un jeune esprit aërien,
Trop voisin de nous pour son bien,
En reçut un coup sur le rable,
Qui lui fit faire un cri de diable.
Car si vous n'en êtes instruit
Le son qu'un coup de fouet produit,
(N'en déplaise aux doctes pancartes
Et des Rohauts & des Descartes,)
Vient beaucoup moins de l'air froissé,
Que de quelque Sylphe fessé;
Qui des humains cherchant l'approche,
En reçoit bien souvent taloche,
Puis va criant comme un perdu.
Nos coursiers, ce bruit entendu,
Connoissant la verge ennemie,
Rappellent leur force endormie.
Ils tirent. Nous les excitons.
Le cocher jure. Nous partons.
Nous poursuivons notre avanture,
Lorsque l'infernale voiture,
Après environ trente pas,
Nous renversa de haut en bas.

Horrible fut la culbute.
Mais voici le pis de la chute :
Les chevaux, malgré le cocher,
S'obstinent à vouloir marcher.
En vain le moderne Hippolyte
S'oppose à leur fougue subite :
Sans doute, *en ce désordre affreux ;*
Un Dieu pressoit leurs flancs poudreux ;
A la fin leur fureur s'arrête,
Et moi, non sans bosse à la tête,
Avec quelque secours d'autrui
Je sors de mon maudit étui.

Par cet événement tragique
Je mettrai fin à ma chronique ;
Et de peur de vous ennuyer,
Je suprime un volume entier
D'avantures longues à dire,
Et plus longues encore à lire.
Vous sçaurez seulement qu'enfin
J'arrivai Dimanche matin
A Rouen, séjour du Sophisme,
Accompagné d'un rhumatisme,
Qui me tient tout le dos perclus,
Et me rend les bras superflus.
En ce fâcheux état, beau Sire,
Je ne laisse de vous écrire ;
Et me crois de tous maux guéri,
Au moment que je vous écris.
Car en nul endroit du royaume
Il n'est cataplasme ni baume,
Qui pût me faire autant de bien
Que cette espèce d'entretien.
A tant, Seigneur, je vous souhaite
Longue vie & santé parfaite,
Et toujours ample déjeûné
Des lauriers de Melpomené,

Tandis que pour sortir de France,
Prenant mes maux en patience,
J'attends entre quatre rideaux
Le plus paresseux des vaisseaux.

LE ROSSIGNOL ET LA GRENOUILLE.

FABLE.

Contre ceux qui publient leurs propres écrits sous le nom d'autrui.

UN Rossignol contoit sa peine
Aux tendres habitans des bois.
La Grenouille envieuse & vaine
Voulut contrefaire sa voix.
Mes sœurs, écoutez-moi, dit-elle,
C'est moi qui suis le Rossignol.
Vous allez voir comme j'excelle
Dans le bécarre & le bémol.
Aussi-tôt la bête aquatique,
Du fond de son petit thorax,
Leur chanta pour toute musique,
Brre ke ke kex, koax koax.
Ses compagnes crioient, merveilles;
Et toujours fiére comme Ajax,
Elle cornoit à leurs oreilles,
Brre ke ke kex, koax koax.
Une d'elles un peu plus sage
Lui dit: votre chant est fort beau.
Mais montrez-nous votre plumage,
Et volez sur ce jeune ormeau.
Ma commére, l'eau qui me mouille,
M'empêche d'élever mon vol.
Hé bien! demeurez donc Grenouille,
Et laissez-là le Rossignol.

RONDEAU.

RONDEAU.

En manteau court, en perruque tapée,
Poudré, paré, beau comme Deyopée,
Enluminé d'un jaune vermillon,
Monsieur l'Abbé, vif comme un papillon,
Jappe des vers qu'il prit à la pipée.
Phébus voyant sa mine constipée,
Dit: quelle est donc cette Muse éclopée,
Qui vient chez nous racler du violon
En manteau court?
C'est, dit Thalie, à son rouge trompée;
Apparemment quelque jeune Napée,
Qui court en masque au bas de ce vallon.
Vous vous moquez, lui répond Apollon,
C'est tout au plus une vieille poupée
En manteau court.

AUTRE RONDEAU.

Au bas du célébre Vallon
Où régne le docte Apollon,
Certain Rimailleur de village
Fait le procès au badinage
D'un des successeurs de Villon.
Fait-il bien ou mal? C'est selon.
Mais ses Vers, dignes du billon
Sont pires qu'un vin de lignage
Au bas.
Si l'on connoissoit ce brouillon,
On pourroit lui mettre un bâillon,
Et corriger son bredouillage;
Mais pour un sot, il est fort sage
De n'avoir pas écrit son nom
Au bas.

O

FABLE.

Jadis en l'Inde Occidentale
Regnoit un Lion si clément,
Que jamais vice ni scandale
Chez lui ne reçut châtiment.
Sa bénignité sans seconde
Tournoit tout en bien chez autrui ;
Il étoit bon pour tout le monde,
Tout le monde étoit bon pour lui.
Par hazard en certain voyage
Il fit rencontre d'un vieil Ours,
Grand Philosophe, mais sauvage,
Et mal poli dans son discours.
Viens à ma Cour, dit le Cacique,
Tu seras servi, comme un Roi.
Trop d'honneur, reprit le Rustique,
Mais vous n'êtes pas né pour moi.
Tout n'est qu'un dans votre service,
Soit qu'on marche droit ou tortu :
Qui ne hait point assez le vice,
N'aime point assez la Vertu.

AUTRE FABLE.

Un jour un Villageois sur son âne affourché
Trouva par un ruisseau son passage bouché.
Tandis que pour le prendre un Batelier s'apprête,
Il approche du bord, saute en bas de sa bête,
S'embarque le premier, & sur le pont tremblant
Tire par son licou l'animal nonchalant.

Le griſon, qui des flots redoute le caprice,
Tire de ſon côté, fait le pas d'écreviſſe,
Et du maître eſſouflé déconcertant l'effort,
Lutteur victorieux, demeure ſur le bord.
Enfin tout épuiſé d'haleine & de courage,
L'homme change d'avis, redeſcend au rivage,
Prend l'âne par la queue, & tire de ſon mieux.
L'animal auſſi-tôt s'échape furieux,
Et du bras qui le tient forçant la violence,
D'un ſaut précipité dans le bateau s'élance.

FABLE D'ESOPE.

LE malheur vainement à la mort nous diſpoſe.
On la brave de loin; de près c'eſt autre choſe.
Un pauvre Bucheron de peine atténué,
Chargé d'ans & d'ennuis, de forces dénué,
Jettant bas ſon fardeau, maudiſſoit ſes ſouffrances,
Et mettoit dans la mort toutes ſes eſpérances.
Il l'appelle: elle vient. Que veux-tu, villageois?
Ah! dit-il, viens m'aider à recharger mon bois.

VAUDEVILLE.

LE traducteur Dandiniére
Tous les matins,
Va voir dans leur cimetiére
Grecs & Latins,
Pour leur rendre ſes reſpects.
Vivent les Grecs?

Si le ſtyle Bucolyque
L'a dénigré,
Il véut par le Dramatique
Etre tiré
Du rang des Auteurs abjects.
Vivent les Grecs!

Vormes lui fait ſes recrues
D'admirateurs.
Il va criant par les rues:
Chers auditeurs,
Voilà des Vers bien corrects.
Vivent les Grecs!

Il a fait un coup de maître
Des plus heureux:
Car pour les faire paraître
Forts & nerveux,
Il les a fait durs & ſecs.
Vivent les Grecs!

L'Auteur lui-même proteſte
Qu'ils ſont charmans.
Et comme il eſt fort modeſte,
Ses jugemens
Ne ſçauroient être ſuſpects.
Vivent les Grecs!

Ecrivains du bas étage,
Venez en bref,
Pour faire devant l'image
De votre chef
Cinq ou ſix ſalamalecs.
Vivent les Grecs!

EPITAPHE.

SOus ce tombeau gît un pauvre Ecuyer,
Qui tout en eau ſortant d'un jeu de paume ;
En attendant qu'on le vînt eſſuyer,
De Bellegrade ouvrit un premier tome.
Las ! en un rien tout ſon ſang fut glacé.
Dieu faſſe paîx au pauvre trépaſſé.

AUTRE EPITAPHE.

CI gît l'Auteur d'un gros livre,
Plus embrouillé que ſçavant.
Après ſa mort il crut vivre,
Et mourut dès ſon vivant.

BILLET.

A M. DUCHÉ,

Qui m'avoit envoyé des Vers qu'il avoit faits étant malade.

ESt-ce la fiévre, eſt-ce Apollon,
Qui t'inſpire ces ſons attiques,
Dignes d'être écoutés ſur le ſacré Vallon ?
Non ce ne ſont point-là les ſonges fantaſtiques
Qu'enfante en ſes vapeurs un cerveau déréglé,
De ſpectres, de lutins, & de monſtres troublé.
Mais cependant ami, quelle peur enfantine
Te fait déſapprouver cette écorce divine,

Dont l'Atlantique bord fit présent aux humains?
Quoi, toujours résister aux dons de la nature?
Mépriser la santé que tu tiens dans tes mains?
Et de tes maux par choix te rendre la pâture?
Prens-y garde, crois-moi, le péril est pressant.
La fiévre est comme un loup cruel & ravissant,
Qui vers les antres sourds traîne un agneau timide,
Et des coups de sa queue hâtant ses pas rétifs,
Devance le berger & le dogue intrépide
Qu'appellent au secours ses bêlemens plaintifs.
Bientôt le ravisseur tout palpitant de joie,
Au fond d'un bois obscur dévorera sa proie.
Prévient un sort si triste, & par de prompts efforts,
Résous-toi de chasser cette humeur létargique,
Qui peut-être pourroit par quelque fin tragique,
Que sçai-je? dévorer & l'esprit & le corps.

VERS.

Pour mettre au bas du Portrait de M. DESPREAUX.

LA vérité par lui démasqua l'artifice:
Le faux dans ses écrits par-tout fut combattu:
Mais toujours au mérite il sçut rendre justice;
Et ses vers furent moins la satyre du vice,
Que l'éloge de la vertu.



VERS.

Envoyés à M. l'Abbé DE CHAULIEU,

Pour servir de réponse à une Lettre, dans laquelle il m'exhortoit à ne point sacrifier la Philosophie aux Finances.

PAr tes conseils & ton exemple
Ce que j'ai de vertu fut trop bien cimenté.
Cher Abbé, dans la pureté
Des innocens banquets du temple,
De raison & de fermeté
J'ai fait une moisson trop ample,
Pour être jamais infecté
D'une sordide avidité.
Quelle honte, bon Dieu! Quel scandale au Parnasse,
De voir l'un de ses Candidats
Employer la plume d'Horace
A liquider un compte, ou dresser des états!
J'ai vû, diroit Marot, en faisant la grimace;
J'ai vû l'éléve de Clio,
Sedentem in telonio
Je l'ai vû calculer, nombrer, chiffrer, rabatre,
Et d'un produit au denier quatre
Discourir mieux qu'Amonio.
Dure, durè plutôt l'honorable indigence
Dont j'ai si long-tems essayé.
Je sçai quel est le prix d'une honnête habondance;
Que suit la joie & l'innocence;
Et qu'un Philosophe étayé
D'un peu de richesse & d'aisance,
Dans le chemin de sapience

Marche plus ferme de moitié.
Mais j'aime mieux un sage à pié,
Content de son indépendance
Qu'un riche indignement noyé
Dans une servile opulence;
Qui sacrifiant tout, honneur, joie, amitié,
Au soin d'augmenter sa finance,
Est lui-même sacrifié
A des biens, dont jamais il n'a la jouïssance.
Nourri par Apollon, cultivé par tes soins,
Cher Abbé, ne crains pas que je me timpanise
Par l'odieuse convoitise
D'un bien plus grand que mes besoins.
Une ame libre & dégagée
Des préjugés contagieux,
Une fortune un peu rangée
Un corps sain, un esprit joyeux.
Et quelque prose mêlangée
De Vers badins ou sérieux,
Me feront trouver l'apogée
De la félicité des dieux.
C'est par ses maximes, qu'ignore
Tout riche, Juif, Arabe ou More,
Que j'ai sçû plaire dès long-tems
A des protecteurs que j'honore:
Et c'est ainsi que je prétens
Trouver l'art de leur plaire encore.
C'est dans ce bon esprit Gaulois,
Que le gentil maître François
Appelle Pantagruélisme,
Qu'à Neuilli La Fare & Sonnin
Puisent cet enjoûment benin
Qui compose leur Atticisme.
Abbé, c'est-là le catéchisme
Que les Muses m'ont enseigné:
Et voilà le vrai Quiétisme
Que Rome n'a point condamné.

IDYLLE

Pour les Demoiselles de Saint-Cyr.

FUyez loin de ces lieux, profanes voluptés:
Malheureux à jamais ceux que vous soumettez,
A votre funeste puissance!
Ne nous étalez point vos charmes dangereux.
Ce séjour est l'asyle heureux
Du repos & de l'innocence.

Ici les frivoles desirs
Ne mêlent point à nos plaisirs
L'impatience & la tristesse.
Nous ne redoutons point l'ennui;
Et chaque jour voit avec lui
Ressusciter notre allégresse.

Quelle main nous a fait ces jours délicieux?

Quelle divinité nous rassemble auprès d'elle?

J'en reconnois les rayons glorieux.

Tout est ici guidé par cet astre fidelle.

C'est la vertu qui se montre à nos yeux
Sous les traits d'une humble mortelle.

D'un seul de ses regards elle embellit ces lieux.

Sa bonté chaque jour pour nous se renouvelle.

Célébrons à jamais ses bienfaits précieux.

Peut-on lui refuser une amour éternelle?

Chantons. C'est la vertu qui se montre à nos yeux.
Sous les traits d'une humble mortelle.

L'astre du jour sortant de l'onde,
Répand également sa lumiére féconde
Sur les palais des rois & les toîts des bergers,
Telle du sein brillant d'une Cour qu'elle éclaire;
Elle vient tous les jours dans ce lieu solitaire
Eclairer nos humbles vergers.

Elle soutient notre jeunesse.
Dans les routes de la sagesse
Nos pas sont par elle affermis.
Des vices enchanteurs elle confond l'adresse;
Et son exemple instruit notre foiblesse
A triompher de leurs traits ennemis.

Sans elle, quelle main eût conduit notre enfance?
Nous serions des troupeaux sans guide & sans défence
Au milieu des loups furieux.

Le monde eût infecté notre foible innocence
De son venin contagieux.

Peut-être qu'aujourd'hui le mensonge odieux,
L'orgueil ou l'aveugle licence,
De notre pureté seroient victorieux.
O vertu, de qui la tendresse
Prend soin du bonheur de nos jours,
Conduisez-nous sans cesse,
Protégez-nous toujours,

Fasse le juste Ciel qu'avec des traits de flame
Dans tous les cœurs votre nom soit écrit !
Puissent tous les mortels vous chérir dans leur ame,
Autant que le Ciel vous chérit !

Qu'à jamais le souverain Etre
Vous fasse un destin glorieux !
Et puisse le soleil à nos yeux disparaître,
Avant que vous cessiez de paroître à nos yeux !

Nous bénissons votre présence.

Nous chérissons votre assistance.

Sans vous, nos plus beaux jours seroient de tristes nuits.
Vous changez en plaisirs nos plus mortels ennuis.

O vertu de qui la tendresse
Prend soin du bonheur de nos jours,
Conduisez-nous sans cesse,
Protégez-nous toujours.

FIN.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier un Manuscrit intitulé : *Choix des Poësies morales & Chrétienne, depuis Malherbe jusqu'aux Poëtes de nos jours.* A Paris, le 15 Août 1738.

DE MONCRIF.



TABLE DES PIECES

CONTENUES DANS CE RECUEIL.

ODES DU LIVRE I.

ODES DU LIVRE II.

ODES DU LIVRE III.

ODES DU LIVRE IV.

ÉPITRES.

ÉPITRES. Liv. II.

ALLÉGORIES.

ÉPIGRAMMES.

POESIES DIVERSES.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, Salut. Notre bien-amé le Sieur LE FORT DE LA MORINIERE Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *plusieurs Poësies diverses du Président Maynard, choix de Poësies morales & chrétiennes depuis Malherbe*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de privilége sur ce nécessaires, offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caractéres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes : A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit sieur Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer ledit Ouvrage ci-dessus spécifié en un ou plusieurs volumes, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission ex-

presse & par écrit dudit sieur Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui : à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant; & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de cet Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, notamment à celui du 10 Avril 1725, & qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, & Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier le Sieur Daguesseau, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres : le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquels vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Sieur Exposant & ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie desdites présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûement signifiée; & qu'aux copies collationnées, par l'un de nos amés & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans

demandez autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires; Car tel est notre plaisir. Donné à Versailles le douziéme jour du mois de Septembre, l'an de grace mil sept cent trente-huit, & de notre regne le vingt-quatriéme. Par le Roi en son Conseil. SAINSON.

Registré sur le Registre X. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 108. fol. 96. conformément au Réglement de 1723. qui fait défense, article IV. à toutes personnes de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, débiter & faire afficher aucuns Livres, pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement; & à la charge de fournir à ladite Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris les huit exemplaires prescrits par l'art. CVIII. du même Réglement. A Paris le 26 Septembre 1738.

Signé LANGLOIS, *Syndic.*

J'ai cédé à Monsieur Briasson le présent Privilége, suivant les conventions faites entre nous. A Paris, ce 24 Mars 1740.

LE FORT DE LA MORINIERE.

Registré sur le Registre X. de Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, p. 338, conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conseil du 23 Août 1703. A Paris, le 1 Avril 1740.

Signé SAUGRIN, *Syndic.*





